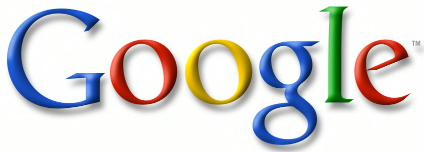
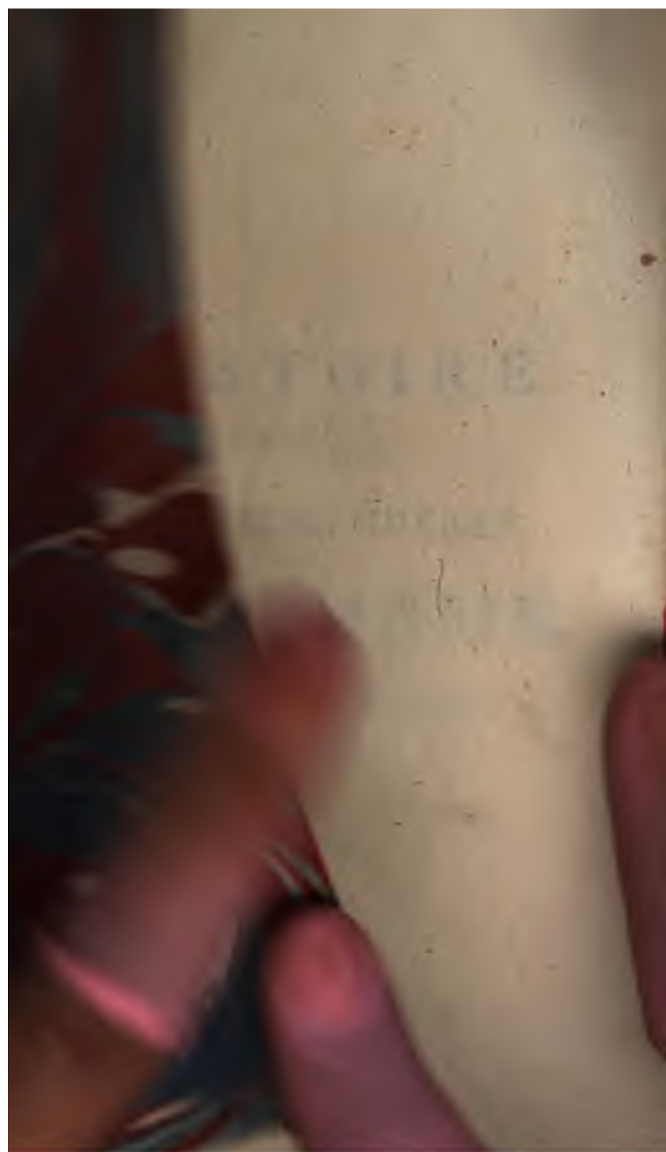









STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

HISTOIRE
DE LA
DERNIERE GUERRE
DE BOHEME.

TOME SECOND.

HISTOIRE
DE LA
DERNIERE GUERRE
DE BOHEME.

ENRICHIE DES CARTES, DES PLANS DE BATAILLES ET DES SIEGES

PAR MR. D. M. V. L. N.

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez *DAVID MORTIER*,
MDCCLVI.

[redacted]

HISTOIRE

DE LA

DERNIERE GUERRE

DE BOHEME.



LIVRE CINQIEME.

ARGUMENT.

L'Electeur de Bavière est proclamé Roi de Bohême. Entrée des Prussiens dans ce Royaume. Prise d'Olmutz par les mêmes. Affaires de de Bavière. Le Roi de Prusse pénétre jusqu'en Hongrie. Il revient sur ses pas.

TOUTE l'Europe apprit avec étonnement la conquête de Prague, & prévit dès-lors celle de toute la Bohême. On ne pouvoit concevoir comment le Grand-Duc, à la tête d'une si formidable Armée, n'avoit pas prévenu ce fâcheux événement. En général on peut dire qu'à la guerre tout dépend de la diligence. Il ne sert de rien de former de beaux projets, si on est lent à les exécuter. Si le Grand-Duc ne se fût pas tant amusé à chasser dans les Forêts de la Bohême, ou qu'il eût détaché un bon Corps de Cavalerie

avec de l'Infanterie en croupe pour se jetter en toute diligence dans la Place, il ne paroît pas que les Alliés eussent pû réussir. Il semble même qu'il auroit dû marcher sans s'arrêter avec toute son Armée. Mais peut être ne croyoit-il pas que la Place pût être emportée d'emblée. Il espéroit que pour peu de résistance qu'elle fît, il arriveroit assez à tems pour la délivrer. Dans cette idée il ne crut point devoir se trop hâter, ni fatiguer ses troupes par des marches forcées. Il leur fit prendre des séjours, & ne leur fit faire que des marches ordinaires de quatre à cinq lieues par jour.

Ce Prince n'est pas le premier Général qui ait été trompé par de pareilles suppositions; l'Histoire en fournit des exemples, même des plus grands Capitaines: mais tout céla ne prouve autre chose, sinon que la diligence a une influence extrême sur les succès militaires, & qu'il est aussi nécessaire d'exécuter promtement, que de projetter habilement.

La prise de Prague changea le plan de guerre que le Grand-Duc s'étoit fait. Il tint conseil. Les plus habiles Généraux lui firent remarquer qu'il ne pouvoit plus rester dans le poste qu'il occupoit, sans donner lieu à une bataille décisive; qu'en la gagnant il gagnoit peu de chose, parce que l'Ennemi étant maître de Prague avoit toujours le dos libre, & pouvoit se réfugier sous le cânon de cette Place, en attendant les renforts que le Roi de Prusse ne manqueroit pas de leur envoyer, ou une diversion favorable qui les dégageât.

Qu'en

Qu'en la perdant, on perdoit tout; puisque l'Armée d'Autriche n'avoit point de Place à portée qu'elle pût mettre entre elle & l'Ennemi, & qu'elle pouvoit être dissipée avant qu'elle atteignît un poste où elle pût se rassembler. Qu'il valoit mieux ne rien hazarder dans des circonstances si délicates, & se borner à harceler les Ennemis pendant tout l'hiver. Que les François déjà fatigués par de très-longues & pénibles marches, d'ailleurs peu faits au Climat de Bohême, se fondroient immanquablement. Que la difficulté de se recruter les mettroit bientôt hors d'état de rien entreprendre de considérable. Que la disette feroit le même effet chez les Saxons; & que le Roi de Pologne occupé à défendre l'entrée de son Electorat aux Troupes légéres de Hongrie, ne pourroit envoyer aucun renfort en Bohême.

Ces considérations déterminérent le Grand-Duc à s'éloigner pour couvrir le reste de la Bohême.

Quelque sage que fût ce parti, il ne paroissoit pourtant pas que la Reine de Hongrie pût conserver ce Royaume, ni sauver une partie de ses autres Etats. Personne ne doutoit qu'Elle ne fût bientôt obligée de se soumettre aux conditions que lui prescriroient ses Ennemis, d'autant plus que les Savoyards, les Espagnols & les Napolitains menaçoient la Lombardie. Mais cette Princesse, bien assurée que lorsque les affaires paroissent le plus désespérées, elles sont souvent à la veille de prendre un meilleur tour, continuoit à rejet-

ter toutes les propofitions qu'on lui faifoit d'un accommodement. Ces Perfonnes fenfées commençoient à prévoir que les Prétendans gâteroient leurs affaires, pour ne favoir pas mettre des bornes à leurs profpérités. Les Conquérans ne devroient jamais oublier les fages avis que ce vieux Scythe donnoit à Alexandre : *Fortunam tuam preffis manibus tene*, lui difoit-il ; *lubrica eft*, *nec invita teneri poteft. Impone felicitati tuæ frænos*, *facilius illam reges. Noftri fine pedibus dicunt effe fortunam*, *quæ manus & pennas tantùm habet* ; *quum manus porrigit*, *pennas quoque comprehendere non finit.*

C'eft ainfi que dans la guerre pour la Succeffion d'Efpagne, les Alliés pour vouloir trop n'eurent presque rien, & que la fermeté de Louis XIV. triompha d'une Ligue formidable, qui fe partageoit déjà en idée les plus belles Provinces de fon Royaume. La Reine de Hongrie avoit fur ce Monarque un avantage très-remarquable ; c'eft que pendant douze ans les Puiffances liguées contre Louis agirent avec un concert & une harmonie admirable : c'étoit le même zéle, la même ardeur dans les Anglois, dans les Hollandois, les Portugais & les Piémontois. Aucune de ces Nations ne le cédoit de ce côté-là aux Impériaux, qui néanmoins étoient les principaux intéreffés ; il fembloit qu'ils euffent tous les mêmes prétentions, les mêmes efpérances. Les défiances & les foupçons, fi ordinaires dans les Ligues, fembloient être étouffés ; on eût dit qu'un feul & même reffort faifoit mouvoir ce vafte Corps compofé de tant de parties différentes, & qui

avoient

avoient naturellement des intérêts si opposés. La Reine de Hongrie au-contraire étoit attaquée par un beaucoup plus petit nombre d'Ennemis, & néanmoins beaucoup moins unis. Dès les premiers jours de leur Alliance ils parurent divisés. Leurs défiances & leurs soupçons mutuels éclatérent en mille occasions. Elle étoit à-la-vérité attaquée par cette même Puissance qui avoit tant de fois résiste à tant d'Ennemis qui conspiroient sa perte, & qui sans exagération avoit triomphé des efforts de l'Europe entiére. Mais cette Puissance ne l'attaquoit qu'indirectement, & sous l'ombre de troupes auxiliaires. Elle épargnoit les Provinces de la Reine, où elle auroit pu frapper les plus rudes coups, pour envoyer les plus belles troupes se morfondre au fond du Nord, à la conquête d'un Royaume qu'une distance de deux ou trois cens lieues ne lui permettoit pas de pouvoir conserver après l'avoir conquis. Non seulement la France se défioit de ses Alliés & ceux-ci d'elle, mais même ses propres Généraux n'étoient point d'accord entre eux. Ils tâchoient de se nuire mutuellement aux dépens de leur Maître & de la gloire de ses Armes. Belisle avoit choisi les Lieutenans-Généraux de l'Armée de Bohême; Broglio, pour rendre suspect le discernement de Bellisle, a laissé battre ces Lieutenans-Généraux, toutes les fois qu'il en a trouvé l'occasion.

Enfin, le seul Allié sur qui la France pût compter, étoit l'Electeur de Baviére: mais ce Prince n'étoit pas dans une situation avanta-

tageuse: sans troupes, sans finances & sans munitions, avec un Pays épuisé par les guerres précédentes, & des Forteresses à demi ruinées; bien loin d'augmenter les forces de la France, il ne pouvoit que contribuer à les affoiblir, tant pour la garde de son Pays que pour la défense de celui qu'il venoit d'occuper.

Toutes ces choses faisoient espérer un changement à la Reine & à ses Ministres, & les clairvoyans ne trouvoient pas étrange que cette Princesse rejettât les conditions dures qu'on lui offroit. On savoit bien qu'elle seroit toujours à tems de rompre une partie si mal liée, & qu'en sacrifiant quelque chose à l'un elle auroit raison de l'autre. Mais le plus tard qu'on a recours à ces sortes de moyens est toujours le meilleur. Souvent le hazard offre l'occasion d'en sortir à meilleur marché.

Le jour même que Prague fut prise, l'Electeur de Baviére y fit son entrée, & Mr. de Bellisle y arriva le lendemain. Ce Maréchal écrivit au Roi de Prusse, pour le prier de faire cesser les bruits qui couroient, comme s'il s'étoit accommodé avec la Reine de Hongrie, & qu'il eût abandonné les Alliés: Que pour cet effet il eût la bonté de faire agir une partie de ses troupes conjointement avec celles de France, de Baviére & de Saxe. Le Roi de Prusse lui fit réponse, qu'il étoit bien éloigné de manquer à ses Alliés; que le Public lui faisoit tort, & que, pour l'en convaincre, il avoit envoyé ordre à ses Généraux de rassembler les troupes qui cantonnoient dans le Comté de Glatz, & de recommencer les hosti-

tili-

tilités. Cependant le Grand-Duc s'éloignoit de Prague avec plus de diligence qu'il ne s'en étoit approché; & le 28. de Novembre, les Alliés s'étant rassemblés, se mirent en devoir de tomber sur l'arriére-garde des Autrichiens. Ils firent plusieurs détachemens, dont le plus considérable étoit commandé par le Comte de Saxe. Il y eut quelques escarmouches entre les Hussars & les Oulans, sans grand avantage de part ni d'autre. La retraite se fit en bon ordre; & l'Ennemi, soit qu'il voulût faire un pont d'or, soit qu'il trouvât les dispositions trop bonnes, ne crut pas devoir s'opposer à la marche de notre Armée; il se contenta de chasser nos partis d'Hussars répandus en-deçà & en-delà de la Moldau & de l'Elbe.

La gauche de l'Armée Autrichienne prit sa route vers Budweis, pour défendre le reste de la Bohême, & l'entrée de l'Autriche contre les François & les Saxons. La droite marcha vers Chrudim pour couvrir la Moravie, & empêcher les Prussiens de pénétrer en Bohême par le Comté de Glatz.

Sur ces entrefaites l'Electeur de Baviére se faisoit reconnoître Roi de Bohême. D'abord ce Prince reçut l'hommage de la Ville de Prague, après quoi il fit publier des Lettres de convocation aux Etats du Royaume.

Les Députés du Clergé, de la Noblesse & du Tiers-état des Cercles que les Autrichiens avoient abandonnés, se rendirent à Prague vers le milieu de Décembre, au nombre de plus de quatre cens; & si le nouveau Roi avoit moins hâté la cérémonie, les Etats au-

roient été encore plus nombreux. Mais ce Prince ſe preſſoit de finir en Bohême pour ſe rendre à Francfort.

Le jour fixé pour la ſolennité de l'hommage, & le ſignal étant donné, tous les Députés ſe rendirent dans la Salle nommée *des Chevaliers*; & après qu'ils eurent donné chacun leur nom par écrit le nouveau Roi parut au milieu d'eux, & ſe rendit à l'Egliſe du Château à pied, précédé du Fourier de ſa Cour, des Députés des Etats, Princes, Comtes, Barons, du Clergé, des Conſeillers Privés, du Maréchal de la Diéte portant l'Epée de St. Wenceſlas nue, & ſuivi de tous ſes Officiers.

On chanta une Meſſe ſolennelle où l'Archevêque officia, après laquelle le nouveau Roi ſe rendit dans le même ordre à la Salle des Etats, & ſe plaça ſur le Trône qu'on y avoit dreſſé. Le Maréchal de la Diéte ſe tint debout ſur le ſecond degré du Trône, avec l'Epée de St. Wenceſlas: derriére le Trône à la droite étoit le Capitaine des Gardes du Roi, & ſur la même ligne à la gauche le Lieutenant. Le Grand-Chambellan étoit dans le Parquet à la droite de Sa Majeſté, & à côté étoit l'Archevêque : à gauche on voyoit le Gouverneur-Général du Royaume & le Grand-Chancelier. Le Grand-Bourgrave étoit vis-à-vis du Roi. Au-deſſous du premier degré du Trône, à la droite, étoient le Clergé & les Princes; les Comtes & les Barons étoient à la gauche, & au-deſſous d'eux on voyoit la Nobleſſe non titrée, avec les Députés du Tiers-état.

Le Gouverneur-Général fit une courte haran-

rangue au nom du Roi, à laquelle le Grand-Bourgrave répondit plus au long de la part des Etats. Là-deſſus le Grand-Chancelier s'approcha & ſe mit à genoux ſur le plus bas degré du Trône, priant Sa Majeſté de vouloir bien l'honorer de ſes ordres.

Le Roi lui expliqua ſes intentions de ſa propre bouche, & ajoûta pluſieurs choſes rélatives aux circonſtances, aſſurant les Etats de ſa Protection Royale, & tous les Peuples de Bohême en général de les faire jouïr de tous les avantages qu'ils pouvoient ſe promettre d'un Souverain & d'un Pére. Dès que Sa Majeſté eut ceſſé de parler, deux Sécretaires s'avancérent, & lurent à haute voix la formule de l'hommage, l'un en Allemand, l'autre en Eſclavon, laquelle fut répétée mot pour mot par les Etats. Après quoi ils vinrent tous baiſer la main à Sa Majeſté.

Cette cérémonie fut ſuivie d'un grand feſtin, & de diverſes réjouïſſances.

Cependant les deux Partis ſe battoient parmi les neiges & les glaces. Le Comte de Polaſtron ayant appris que le Comte de Kaiſerſtein, Commiſſaire-Général des Guerres pour la Reine de Hongrie, étoit venu à Béniſhcow avec deux cens Huſſars pour amener un convoi qu'il y avoit fait préparer, le vint attaquer à l'improviſte, le fit priſonnier avec ſa troupe, & s'empara de plus de trente chariots chargés de munitions de bouche. Le Comte de Pioſasque, à la tête des Dragons Bavarois, pouſſa juſqu'à Frauenberg, s'empara de la Ville & du Château, après avoir taillé en piéces trois cens Huſſars que le Grand-Duc y a-

voit mis en garnison. Les Autrichiens vinrent en nombre pour reprendre ce poste, mais les bonnes dispositions du Comte de Piosasque les obligérent à se retirer. Ils ne furent pas plus heureux dans quelques autres entreprises de cette espéce. Le Genéral Birckholtz, des troupes de Saxe, avoit posté cent quarante hommes sous les ordres du Capitaine Merlin du Régiment du Prince Xavier, dans un Village nommé *Nejepin* pas loin de *Przibram*. Les Généraux d'Olonne & Baronai furent commandés pour chasser les Saxons de ce poste. On leur donna trois mille tant Dragons que Hussars pour cette expédition. Il ne paroissoit pas difficile qu'un Corps de cette force enlevât un peu plus de cent hommes. Les Généraux Autrichiens en doutoient d'autant moins, qu'ils envoyérent un Trompette assurer le Capitaine Merlin qu'il y avoit bon quartier, pourvu qu'il se rendît sur le champ. Celui-ci témoigna qu'il vouloit se défendre, & ayant remarqué les mêmes dispositions dans sa petite troupe, il renvoya le Trompette, le chargeant de dire aux Généraux Autrichiens qu'il ne demandoit point de quartier, & que si on l'attaquoit il se défendroit jusqu'au dernier soupir.

Les Généraux Autrichiens ne pouvant concevoir que cet Officier prît une résolution qui sembloit si déplacée, le firent sommer de-nouveau; mais le Capitaine Merlin déclara au Trompette, que s'il revenoit il le feroit passer par les armes. Sur cela l'attaque commença, & le feu fut mis au Village par les Hussars.

Le

Le Capitaine Saxon se retira dans une espéce d'enclos, où il se défendit pendant deux heures avec toute la valeur possible. Heureusement pour lui, les Généraux Birkholtz & Rochau, qui n'étoient pas loin, ayant eu avis de ce qui se passoit, accoururent au secours de ce brave Officier avec le Régiment de Schlichting Dragons, les Oulans, & un Bataillon de la Reine. Les Autrichiens voyant approcher ce renfort, se retirérent à la faveur des bois qu'ils avoient derriére eux.

Le Maréchal de Bellisle, qui pendant ce tems-là étoit à Prague auprès du nouveau Roi de Bohême, reçut ordre de la Cour de se tenir prêt à partir pour retourner à Francfort. Le Maréchal de Broglio fut choisi pour venir commander en chef les Troupes Françoises en Bohême.

Avant que de quiter Prague Mr. de Bellisle donna un réglement pour les quartiers des Troupes Françoises, & pour prévenir les desordres trop ordinaires à la guerre, & qui pouvoient aliéner l'esprit d'un Peuple nouvellement soumis. En voici le contenu.

REGLEMENT *pour la Cavalerie, Hussars, Dragons & Infanterie en Bohême.*

„ Chaque Régiment de Cavalerie & de Hussars remettra au Maréchal-Général des Logis de la Cavalerie, & chaque Régiment de Dragons au Major-Général des Dragons, un état des hommes & des chevaux effectifs, signé par les Commandes des Corps. „ Il sera remis à chacun desdits Comman-

„ dans

„ dans un état des quartiers qui leur font destinés, & des villages qui devront contribuer à la fubfiftance de leur Régiment.

„ L'Etat-Major choifira l'endroit le plus „ convenable des quartiers, &, autant que „ faire fe pourra, le plus à portée de tous, „ pour fa réfidence.

„ Les Brigades n'étant point rompues, & „ Mr. le Maréchal les ayant placées dans l'en- „ droit où elles doivent marcher, les Efca- „ drons obferveront le même ordre autant que „ faire fe pourra, en s'arrangeant de façon „ que les Compagnies qui forment un Efca- „ dron, ayent leurs quartiers près les unes „ des autres.

„ La Compagnie Meftre-de-camp choifira „ fuivant l'ufage, & entraînera les trois au- „ tres Compagnies qui forment fon Efcadron, „ ou dans le même quartier, s'il y a place, „ pour tout l'Efcadron, ou dans les quartiers „ les plus prochains.

„ Le Lieutenant-Colonel tirera au fort pour „ l'emplacement de fa Compagnie, & de fon „ Efcadron par conféquent, avec celui qui „ commande le troifiéme, dans les Régimens „ où il y en aura trois.

„ Les Colonels & Lieutenans-Colonels fe- „ ront tous les quinze jours la vifite des quar- „ tiers du Régiment, c'eft-à-dire tour à tour, „ & en rendront compte aux Brigadiers à „ leur retour, obfervant de s'informer de l'é- „ tat des hommes & des chevaux, & de la „ difcipline & conduite par rapport au Pays.

„ Les Brigadiers rendront le compte qu'ils „ auront reçu des Colonels & Lieutenans-

„ Co-

„ Colonels, à l'Officier-Général qui comman-
„ dera dans le diſtrict où leurs Brigades ſe-
„ ront placées.

„ S'il arrivoit que les Compagnies fuſſent
„ trop ſerrées dans les quartiers qu'on leur a
„ donnés, ou qu'il y eût dans le nombre des
„ villages affectés à leur ſubſiſtance, des lieux
„ où elles trouveroient plus de commodité,
„ elles en informeront l'Officier-Général, &
„ ſur ſa permiſſion elles s'y établiront.

„ L'Officier-Général Commandant dans un
„ diſtrict, aura un état des quartiers de tout
„ ce qui ſera ſous ſes ordres; les Brigadiers
„ de-même de leurs Brigades.

„ Il y aura un Commiſſaire des Guerres
„ chargé du diſtrict d'un certain nombre d'Eſ-
„ cadrons, lequel fera fournir à chaque Com-
„ pagnie la quantité de rations proportion-
„ nées aux effectifs: il remettra à chaque Co-
„ lonel l'état des villages qui doivent fournir
„ à ſon Régiment, afin qu'il puiſſe avoir l'œil
„ de ſon côté à ce qu'il ne ſoit rien employé
„ que par l'ordre du Commiſſaire.

„ Il en ſera uſé de-même pour les rations
„ de fourrage de Mrs. les Officiers-Généraux,
„ ne devant être donné aucun ordre dans le
„ Pays pour la fourniture des fourrages, ni
„ de quoi que ce ſoit, que ſur ceux des Com-
„ miſſaires des Guerres, qui les recevront
„ de Mr. de Sechelles.

„ Les ſubſiſtances pour le Cavalier, Huſ-
„ ſar & Dragon, conſiſteront en pain: dans
„ le cas où il ſera fourni des Magazins, la
„ ration ordinaire ſera d'une livre & demie;
„ & lorſqu'il ſera fourni par le Pays, la por-
„ tion

„ tion ordinaire étant de deux livres, elle
„ fera livrée fur ce pied.

„ La viande fera livrée fur le pied de deux
„ livres par femaine à chaque Cavalier, Huf-
„ far & Dragon, & fera délivrée le Diman-
„ che pour toute la femaine.

„ Les fourrages pour les chevaux feront li-
„ vrés fur le pied de dix livres de foin, &
„ de douze livres de paille, la litiére y com-
„ prife; & dans les endroits où l'efpéce du
„ foin ne fera pas abondante, on fupprimera
„ quelques livres de foin, qui feront rempla-
„ cées en paille.

„ Il fera ordonné à tous les Régimens de
„ hacher la paille, & aux Officiers de faire
„ apprendre les Cavaliers à la hacher. Cet
„ article eft d'autant plus indifpenfable, que
„ dès à préfent Mr. le Maréchal ordonne à
„ tous Mrs. les Meftres-de-camp de Cavale-
„ rie d'avoir des hachoirs pour la campagne
„ prochaine: il s'en fera rendre compte quand
„ l'Armée s'affemblera, & en rendra les Mef-
„ tres-de-camp refponfables.

„ En cas d'infuffifance d'avoine, qui fera
„ délivrée fur le pied de deux tiers de boif-
„ feau, les autres menus grains pourront être
„ employés à la nourriture des chevaux, l'or-
„ ge avec la réduction d'un tiers, & le fégle
„ avec la réduction de moitié.

„ Il fera fait dans chaque lieu où il y aura
„ des troupes, un Magazin, qui fera fourni
„ par tous les lieux d'arrondiffement à pro-
„ portion de leur force. Il y fera établi un
„ Commis par le principal Bourguemaître ou

„ Bail-

„ Bailly du Canton, qui ſera chargé de la
„ recette & de la dépenſe des fourrages.

„ Il ſera défendu aux Cavaliers de battre le
„ grain, ou de toucher à quoi que ce puiſſe
„ être qu'à ce qui leur ſera fourni : les Com-
„ mandans des Compagnies en ſeront reſpon-
„ ſables, & la retenue en ſera faite ſur leur
„ quartier d'hiver.

„ Les Officiers des Compagnies donneront
„ tous les jours aux Bourguemaîtres des lieux
„ où ils ſeront établis, un reçu ſigné de
„ chaque livraiſon qui leur ſera faite, de quel-
„ que eſpéce qu'elle puiſſe être. Ils auront la
„ même attention à ſe faire donner un billet
„ des mêmes Bourguemaîtres, ſigné d'eux,
„ comme quoi ils n'en ont reçu que tant.

„ Ces contrebillets ſeront envoyés toutes
„ les ſemaines au Major de leur Régiment,
„ & le Major les adreſſera à Mr. de Sechelles
„ Intendant de l'Armée, par la voie du
„ Commiſſaire des Guerres.

„ Les Cavaliers, Huſſarts & Dragons, ſe-
„ ront logés au feu & à la chandelle de leurs
„ Hôtes, ſans pouvoir en exiger autre choſe
„ que la ſubſiſtance ci-deſſus réglée.

„ Le ſel ſera fourni comme le pain & la
„ viande, ſur le pied d'un tiers de livre par
„ Cavalier, Huſſar & Dragon, par mois.

„ Il ſera libre aux Payſans, qui auront des
„ Cavaliers, Huſſars & Dragons logés chez
„ eux, de garder la chambre qu'ils habitent,
„ pourvu qu'il y en ait une autre qui ſoit ha-
„ bitable, & qu'on puiſſe s'y chauffer.

„ Les Communautés fourniront aux Cava-
„ liers,

,, liers, Hussars & Dragons, les draps & les
,, lits qui seront en usage dans le Pays.

,, Il est défendu très-expressément à tout
,, Officier, de quelque grade & caractére qu'il
,, soit, de rien exiger sous quelque prétexte
,, que ce puisse être, même en gibier, &
,, d'aller à la chasse.

,, Il leur est pareillement défendu de com-
,, mander aucune voiture du Pays pour leur
,, usage particulier; & s'il arrivoit des cas
,, forcés où ils fussent obligés d'en comman-
,, der pour le service du Roi, ils donneront
,, leurs ordres par écrit aux Bourguemaîtres,
,, & se feront donner réciproquement un bil-
,, let par lesdits Bourguemaîtres, comme quoi
,, ils n'ont commandé que tant de voitures,
,, & pour tant de tems, & pour tel usage qui
,, sera expliqué; & les Majors enverront aussi
,, les contrebillets au Commissaire, comme
,, il a été ordonné ci dessus, pour ceux de
,, toutes les autres délivrances qui leur se-
,, ront faites.

,, Les logemens dans les quartiers, tant
,, pour les Officiers que pour les Cavaliers, se-
,, ront faits par les Commissaires des Guerres.

,, Il ne sera rien innové à la Police particu-
,, liére des lieux où les troupes seront éta-
,, blies, & Mrs. les Officiers ne pourront y
,, rien changer qu'en ce qui aura rapport à
,, la discipline de la troupe.

is pour le chauffage des Officiers
fourni dans les quartiers, sans
ssent de leur autorité privée en
ouper dans les Forêts.

,, Il

„ Il sera fourni aux Mestres-de-camp, par „ mois, cinq cordes de bois.

„ Aux Lieutenans-Colonels, trois cordes.

„ Aux Majors, deux cordes.

„ Aux Aides-Majors, deux cordes.

„ A chaque Capitaine, deux cordes.

„ A chaque Lieutenant, Cornette & Ma- „ réchal-des-logis, un corde & demie.

„ A chaque Corps-de-garde qui sera établi „ dans les endroits où il y aura quatre Compa- „ gnies en quartier, un tiers de corde de bois, „ & un tiers de livre de chandelle pour vingt- „ quatre heures.

„ Les Communautés fourniront aussi les „ lanternes & les chandelles pour les écuries, „ de-même que les pêles, les fourches de bois „ & les balais.

„ Il sera indiqué à chaque Régiment l'Hô- „ pital le plus à portée, où ils devront envo- „ yer les Cavaliers malades: on pourra pren- „ dre les voitures nécessaires pour les trans- „ porter, en rendant compte au Commissaire, „ comme il a été dit, pour tous les usages qui „ se feront des voitures du Pays.

„ Le même réglement s'exécutera pour l'In- „ fanterie qui sera dans les différens quar- „ tiers, & dont les Régimens remettront un „ état des hommes & des chevaux effectifs, „ qui ne pourront excéder les places de four- „ rage qui sont réglées par les Etats du „ Roi.

„ Les fourrages pour les chevaux des Offi- „ ciers seront fournis sur le pied de huit „ ou de dix livres de paille, la litiére y

„ comprise, & d'un demi boisseau d'avoine,
„ mesure de Paris.

„ Si l'on donne de l'orge au-lieu d'avoi-
„ ne, il n'en sera fourni qu'un quart de
„ boisseau.

„ Si l'on donne du ségle, il n'en sera four-
„ ni qu'un sixiéme de boisseau, le tout par
„ jour.

Fait à Prague le 14. *Décembre* 1741.

Les Alliés faisoient tout leur possible pour étendre leurs quartiers, & pour resserrer ceux des Autrichiens, afin de les obliger à évacuer la Bohême; & ceux-ci, de leur côté, mettoient tout en usage pour s'y maintenir. On tâchoit de part & d'autre de s'enlever des quartiers, & de gagner du terrain. Les Hussars, les Pandoures, les Croates & autres pareilles gens étoient sans-cesse alertes pour piller & faire des prisonniers.

Toute l'Armée Saxonne, à la réserve d'un millier d'hommes laissés en garnison dans Prague, se mit en marche le 16 de Décembre, & tirant vers l'Orient, elle prit sa route par Smoretz, Chaurizin, Kuttemberg & Czaslau, pour s'emparer du poste de Teutschbrod, où les Autrichiens avoient un magazin que les Saxons souhaitoient fort de leur enlever; car ils commençoient à se ressentir de la disette. Ils n'eurent pas de peine à réussir dans leur dessein; le poste & le magazin n'étant gardés que par deux cens hommes sous le Capitaine Himmelberg, qui furent tous tués ou pris. Malheureusement le magazin ne consi-

stoit

ſtoit qu'en une très-petite quantité de farine, l'Ennemi ayant eu la précaution de retirer de cette Place la plus grande partie des proviſions, & de les tranſporter ailleurs.

Les Saxons s'établirent dans les Villages aux environs de Teutſchbrod, où les Huſſars les incommodoient par des courſes continuelles. Ils en venoient preſque tous les jours aux mains enſemble. Les Huſſars étoient preſque toujours honteuſement repouſſés ; mais ils avoient l'avantage de troubler le repos de leurs Ennemis, & de les tenir dans une allarme continuelle. Ainſi, ſoit fatigue, ſoit diſette, les maladies commencérent à ravager les Troupes Saxonnes pour le moins autant que celles de France : ce qui prouve que ce n'eſt pas la rigueur du climat qui fit périr celles-ci, puiſque leurs Alliés n'en étoient pas mieux pour être nés ſous un climat encore plus froid que celui de Bohême. Mais quels hommes pourroient réſiſter à de ſi longues marches que celles que firent les François, & qui furent ſuivies immédiatement d'une campagne qui dura toute l'automne & tout l'hiver ?

Pendant que les Saxons s'établiſſoient du côté de Teutſchbrod, les François s'étendoient ſur la droite du côté de Piſek au midi de Prague. Dès le 18. de Décembre, le Maréchal de Belliſle détacha Mr. d'Aubigné Lieutenant-Général, avec vingt & un Bataillons & trente-cinq Eſcadrons, pour s'aller établir du côté de Piſek, petite Ville près de Strakonitz entre l'Ottava & la Moldau.

A ſon approche, les Autrichiens abandonnérent les quartiers qu'ils occupoient de ce cô-

té-là, & même celui de Pisek; & à la faveur des ténébres ils repassérent la Moldau pour gagner Budweis, où étoit le gros de l'Armée.

Mr. d'Aubigné dépêcha aussitôt un Exprès à Prague, avec la nouvelle qu'il s'étoit rendu maître de Pisek le 22. & qu'après avoir chassé l'Ennemi de divers autres postes, fait quelques prisonniers, & tué quelques soldats de leur arriére-garde, il avoit disposé ses troupes de façon à pouvoir s'entresecourir mutuellement, & s'assembler en très-peu de tems.

Sur cet avis le Maréchal de Broglio, qui étoit arrivé à Prague, partit avec le Maréchal de Thöring, pour aller voir de quelle maniére Mr. d'Aubigné avoit disposé ses quartiers.

Ils trouvérent qu'il avoit fort judicieusement fait, & là-dessus Thöring retourna à Prague pour aller rendre compte de tout au Roi-Electeur, & Broglio resta à Pisek.

Le Grand Duc, fâché de ne pouvoir reprendre Frauenberg, qui, n'étant qu'à deux petites lieues de Budweis, resserroit extrêmement son Armée du côté de la Bohême, & ne lui laissoit pour ainsi dire qu'un pied dans ce Royaume, pensa à s'en venger sur Pisek. Ce n'est pas que Frauenberg soit une Ville de Guerre, rien moins que cela, mais elle a un château qui est de quelque défense. La saison ne permettoit pas de faire un siége régulier, quelque court qu'il pût être; & en s'attachant à Frauenberg, on donnoit le tems aux Saxons de venir au secours d'un côté, pendant que les François viendroient de l'autre, desorte qu'on se mettoit entre deux feux.

Pisek, au-contraire, est un endroit qui n'a pas même de fossé. Une muraille simple & fort mince l'environne ; desorte qu'on peut venir droit aux portes , les enfoncer , & l'on est dans la Ville.

Tout cela bien considéré , le Grand-Duc résolut d'enlever les Troupes Françoises qui étoient dans Pisek , & le Maréchal de Broglio lui-même. Il prit un gros de Milice Hongroise, qu'il crut plus propre à cette expédition que les troupes réglées ; & ayant côtoyé la Moldau sur la gauche , il arriva le 28. de Décembre devant Pisek.

Comme il vit que les François étoient sur leurs gardes, il crut qu'il devoit attendre la nuit pour commencer l'attaque ; cependant il posta des gardes de Hussars pour empêcher que rien ne sortît, & qu'on ne pût donner avis de son approche aux autres postes des environs. Et ne croyant pas que l'Ennemi pût résister un moment dans un si méchant poste, il le fit sommer. On lui répondit qu'on étoit prêt à le recevoir , qu'il n'avoit qu'à commencer. Le Grand-Duc ne se rebuta point ; il fit faire une nouvelle sommation accompagnée de grandes menaces, déclarant que si on ne se rendoit il feroit tout passer au fil de l'épée. On lui fit encore la même réponse.

Il étoit environ neuf heures du soir, lorsque Son Altesse Royale commanda à quatre cens tant Croates que Pandoures, soutenus de tout le reste du Détachement , & précédés d'un nombre suffisant de Charpentiers pour enfoncer la porte, de commencer l'attaque.

Le Maréchal de Broglio qui s'attendoit à cela, avoit disposé un bon nombre de Grenadiers & de Fusiliers à l'entrée de la rue; & pour marque qu'il ne craignoit pas d'être forcé, il avoit ordonné qu'on tînt ouverte la porte par où l'Ennemi paroissoit vouloir pénétrer. Ce Général savoit bien qu'en moins de deux heures il recevroit des renforts qui le mettroient en état d'attaquer à son tour le Grand-Duc; car au premier avis qu'il avoit eu de l'approche de ce Prince, il avoit envoyé ordre aux troupes qui cantonnoient aux environs, de s'assembler pour marcher à son secours.

Les Croates se présentérent d'abord de fort bonne grace, & sans s'étonner de trouver la porte ouverte, ils enfilérent la rue, peut-être dans la fausse opinion que l'Ennemi avoit abandonné la Ville. En tout cas ils ne furent pas longtems à se desabuser; car à peine se furent-ils un peu avancés, qu'ils se virent accueillis d'un feu de mousquetterie & de grenades qui les prenoit en front, tandis que les Fusiliers, s'étant glissés à droite & à gauche, les chargeoient en flanc à coups de bayonnettes.

Cette attaque brusque & imprévue les déconcerta, ils se renversérent les uns sur les autres, chacun se hâtant de regagner la porte par où ils étoient entrés. Ceux qui s'étoient avancés pour les soutenir, furent rompus par les fuyards. Ce fut moins un combat qu'un carnage. Il y en eut qui fuyant des premiers, & ayant eu le malheur de tomber, furent foulés aux pieds par les derniers.

Le Grand-Duc, apprenant ce desordre, fit

sonner

ſonner la retraite, après avoir dégagé ſes Croates, dont il ne ſeroit échappé que très-peu, s'ils avoient été moins promts à fuir, & que la nuit n'eût pas favoriſé leur fuite. Ils perdirent pourtant un Lieutenant-Colonel, deux Capitaines, quelques Officiers ſubalternes, & des Soldats à proportion, environ une centaine en tout. Du côté des Ennemis il n'y eut qu'un Grenadier de tué, & quatre de bleſſés.

Le Grand-Duc repaſſa la Moldau à la faveur d'un brouillard épais, qui augmentant l'obſcurité de la nuit, le déroba aux Ennemis, qui n'auroient pas manqué de le pouſſer, & peut-être de lui couper le retour, d'autant plus qu'il étoit à peine en marche qu'ils reçurent un renfort de pluſieurs Eſcadrons & Bataillons. Mais ſoit qu'ils s'attendiſſent à une nouvelle attaque, ou qu'ils craigniſſent de donner dans quelque embuſcade, ils ſe tinrent tranquilles durant le reſte de la nuit. Vers le matin, le brouillard étant tombé, leur Cavalerie s'avança juſques ſur la Moldau, d'où elle découvrit encore l'arriére-garde du Grand-Duc, dont il ſe détacha quelques pelotons pour la venir reconnoître. Il y eut quelques coups de mouſqueton de tirés de part & d'autre au travers de la riviére, mais aucun des deux partis ne jugea à propos de paſſer de l'autre côté.

Le Maréchal de Broglio craignant une ſeconde attaque, & que l'Ennemi ne revînt avec plus de forces, ordonna qu'il y auroit tous les ſoirs dix Eſcadrons au Bivouac, qui ſeroient relevés par dix autres. C'eſt ce Bivouac de Piſek, ſi fameux dans la Cavalerie

 Fran-

Françoise, & dont apparemment elle ne perdra pas sitôt le souvenir. Obligés durant plus d'un mois de passer la nuit tantôt à cheval, tantôt à pied, au milieu d'un champ, par un froid des plus aigus, les Cavaliers & les Dragons François y ont souffert tour à tour tout ce qu'on peut souffrir de plus rude à la guerre.

Le Grand-Duc, après la malheureuse expédition de Pisek, remit le commandement de l'Armée au Prince Charles son Frére, & se rendit à Vienne.

Le Lecteur ne sera pas fâché que je lui fasse connoître ce nouveau Général, dont la valeur a tant contribué au succès des armes de la Reine de Hongrie.

Le Prince Charles est le second Fils de Léopold-Joseph-Charles Duc de Lorraine & de Bar, né en 1679. & mort le 27. de Mars 1729. Il est Petit-fils de ce Duc de Lorraine si célébre par ses victoires sur les Turcs. Sa Mére est Elisabeth-Charlotte d'Orléans, Fille de Philippe de France Frére unique de Louis XIV. Le Prince Charles est né le 12 Décembre 1713. Ses premiers exploits ont fait croire avec raison qu'il parviendroit un jour à la réputation de son Ayeul.

Il est d'une taille un peu au-dessus de la médiocre. Il est bien fait & d'une figure dégagée, cependant plutôt gras que maigre. Il porte ses cheveux, qui sont d'un brun clair. Il a le front large, les yeux noirs, pleins de feu & à fleur de tête, le nez petit mais bien fait, le visage long & un peu creusé de petite-vé-. Son teint est celui d'un homme de guerre,

c'eſt-à-dire fort brun & fort hâlé. Il a la
ſionomie ſpirituelle, parle beaucoup &
e bien, deſorte qu'on lui ſait bon gré d'un
ut qui rend les autres hommes inſuppor-
es. Comme il a beaucoup vu & beau-
lu, il lui arrive rarement de tomber
des redites. Lorſqu'il parle de guerre,
un plaiſir de l'entendre; & comme j'ai
ent eu cet honneur-là, je puis dire que
ieures ne m'ont paru que des inſtans, &
j'ai toujours trouvé ſes converſation trop
tes. Il eſt d'une humeur fort gaye, & il
donner un tour ènjoué aux choſes les plus
uſes. Il s'énonce noblement, & tous ſes
ours ſont remplis d'une éloquence màle
uerriére.
uant aux qualités de ſon ame, elles ré-
dent à celles du corps. Il eſt brave, gé-
ux, & poli envers tout le monde. Elevé
ès de la Ducheſſe ſa Mére, il n'a rien de
fierté rebutante qu'on reſpire à la Cour
Vienne; au-contraire il eſt extrêmement
ieux. Il ſait ſe familiariſer ſans s'abaiſ-
& ſe concilier le reſpect & l'amour de
qui l'approchent. Il aime le Soldat, &
eſt aimé; il lui fait tout le bien qu'il
, & lui épargne tout le mal que l'intérêt
ervice & de la Diſcipline lui permet de
pargner.
el eſt le Prince Charles, qui a paru plus
idable après la perte d'une bataille qu'a-
de l'avoir perdue; qui a conquis la Ba-
, chaſſé les François de l'Allemagne, a-
les avoir pouſſés hors de la Bohême; &
ſemble n'avoir échoué ſur le Rhin, que

pour être une nouvelle preuve de l'inconstance de la Fortune.

Ce jeune Héros n'avoit jamais eu beaucoup d'estime pour le Feld-Maréchal Neiperg, & avoit souvent desapprouvé celle que le Grand-Duc lui témoignoit. Il savoit que toute l'Armée étoit mécontente de la conduite de ce Général, & il n'ignoroit pas les discours desavantageux que l'on tenoit sur son compte. Il est aisé de juger combien il fut mécontent lui-même de se le voir associé au commandement. Il avoit déjà fait ses représentations à la Reine sur ce sujet, & cette Princesse y avoit fait attention. Mais pour ne pas chagriner le Grand-Duc, elle avoit différé de le rappeller. Le Prince Charles en arrivant à l'Armée, comprit que c'étoit une nécessité absolue. Il écrivit pour solliciter le rappel de ce Feld-Maréchal, & il représenta les choses de façon que la Reine, de l'avis de son Conseil, s'y résolut pour le bien de son service ; en quoi elle fit fort sagement.

En effet, la présence d'un Général à qui il est arrivé un malheur, par le seul caprice de la Fortune, ne fait point de peine aux troupes : au-contraire elles se joignent d'intérêt à leur Général, & concourent avec émulation & plaisir au recouvrement de sa gloire, parce qu'elle leur est commune.

Mais pour celui à qui on peut imputer la perte d'une Bataille, soit pour s'être mal posté, soit pour avoir fait une mauvaise disposition, soit pour s'être mal conduit pendant l'ac-
soit pour avoir donné des marques de peu
de

de courage dans l'action, il ne doit en aucune maniére être ménagé personnellement de son Prince, qui ne doit point exiger de ses troupes de souffrir à leur tête un homme qui a perdu leur confiance. Les conséquences en seroient trop dangereuses.

Il faut donc faire choix d'un nouveau Général lorsque pareille chose arrive, & jetter les yeux sur quelque sujet capable, & de qui les troupes ayent bonne opinion. Le plutôt qu'on a recours à ce remède est toujours le meilleur, de peur que les affaires ne deviennent si mauvaises que le nouveau Général ne puisse les rétablir avec toute son habileté.

La Reine de Hongrie ne fut pas longtems à sentir la vérité de ces maximes, & elle se trouva bien de les avoir suivies.

Le Général Neiperg, posté assez près de Chrudim avec l'aile droite de l'Armée Autrichienne, ne put empêcher que douze mille Prussiens sortis du Comté de Glatz, ne pénétrassent en Bohême, & ne vinssent se poster à Pardubitz, petite Ville située près du lieu où la Chrudinka se jette dans l'Elbe; ce qui l'obligea à se replier sur Iglau, d'où il marcha à Neuhaus, & se rapprocha de Budweis où étoit le quartier-général. Il fut rappellé peu de jours après, & envoyé honorablement dans les Pays-Bas, pour commander dans l'importante Place de Luxembourg, dont on lui avoit confié le Gouvernement.

Quant aux douze mille Prussiens qui étoient entrés en Bohême, ils ne pouvoient guére choisir un poste plus avantageux que celui de

Pardubitz ; car outre qu'ils étoient entre deux riviéres considérables, ils conservoient la communication avec le Comté de Glatz, qui étoit tout à eux, à la réserve du château de Glatz bâti sur une hauteur de très-difficile accès, lequel ne se rendit que quelques mois après, n'ayant plus aucune espérance de secours, & manquant de tout. Outre cet avantage, ils avoient encore celui de pouvoir se joindre en très-peu de tems aux Saxons, qui avoient leur quartier sur la gauche, près de Teutschbrod.

Pendant que ce Corps de Troupes Prussiennes entroit en Bohême, un autre, à peu près aussi fort, s'étoit assemblé dans la Haute Silésie, & côtoyant l'Oder à gauche, étoit descendu jusqu'à Tropau qu'il avoit pris sans resistance, & avoit paru tout d'un coup devant Olmutz sous les ordres du Maréchal de Schwerin.

La Moravie est située entre la Bohême qu'elle a à l'Occident, l'Autriche qu'elle a au Midi, la Silésie qui est au Nord, & la Hongrie qui est à l'Orient. Elle est divisée en cinq Cercles; celui d'Olmutz, de Gradisch, de Znaïm, de Brinn, & d'Iglau. Elle abonde particuliérement en grains. Elle a porté le titre de Royaume, jusqu'à ce que l'Empereur Henri IV. ordonna en 1087. qu'elle ne fût plus regardée que comme un Marquisat de l'Empire. Depuis ce tems-là elle fut incorporée à la Bohême, & fut l'appanage des Fils aînés des Rois de Bohême, qui prenoient le titre de Marquis ou Margrave de [illegible]vie.

Ol-

Olmutz, Capitale de ce beau Marquisat, est une Ville belle & bien bâtie. Ses fortifications ne sont pas présentement fort considérables; elles le sont néanmoins assez pour qu'on s'étonne qu'elle ait pu être prise sans coup férir au milieu de l'hiver. Elle est située sur la Morawa, qui donne son nom à tout le Marquisat. Elle est le Siége d'un Evêque qui reléve immédiatement du Pape, & qui ne reconnoît point d'autre Métropolitain. Ce Prélat prend les titres de Duc du St. Empire, & de Comte de la Chapelle Royale de Bohême.

Le Maréchal de Schwerin en arrivant devant cette Place, en fit sommer le Commandant, qui demanda aussitôt à capituler, quoiqu'il eût une garnison de mille à douze cens hommes, & qu'on lui eût à peine tiré un coup de canon.

Le Général Prussien n'eut garde de refuser de bonnes conditions à ce Commandant, qui l'auroit fort embarassé s'il eût voulu se défendre, vu la rigueur de la saison; sans compter que ce Corps d'armée n'étoit pas assez fort pour investir une Place comme Olmutz. Voici les demandes du Commandant, & ce qui lui fut accordé.

I. La Ville & Forteresse d'Olmutz sera remise aux Troupes de Sa Majesté Prussienne, cependant sans l'Artillere, les Munitions, & les Fourrages qui s'y trouvent. *Toute l'Artillerie, les Munitions & les Fourrages qui se trouveront dans la Ville, demeureront à la disposition de Sa Majesté le Roi de Prusse, & il ne sera pas accor-*

accordé à la Garnison d'en emporter la moindre chose.

II. Toute la Garnison, & les personnes qui en dépendent, soit de l'Artillerie, du Corps des Ingénieurs ou des Invalides, sortiront avec tous les honneurs militaires, tambour battant, mêche allumée, avec armes & bagages, & trente-six coups à tirer pour chaque homme. *Accordé avec vingt-quatre coups à tirer, quatre canons, & cinquante charges pour chaque canon.*

III. Tout ce qui se trouve appartenir, tant à la Garnison qu'à l'Armée de la Reine de Hongrie & de Bohême, soit bagages, femmes, domestiques, valets ou chevaux, pourra sortir en sûreté & librement en même tems que la Garnison. *Accordé.*

IV. Les chevaux & voitures nécessaires pour le transport des susdits bagages & du reste, comme aussi pour celui des malades & blessés, seront fournis gratis. *Accordé soixante chariots attelés, & des chevaux pour en atteler quarante autres.*

V. Il sera permis au Commandant & à la Garnison d'emmener toute leur Artillerie & leurs Munitions qui se trouvent ici, & seront livrés gratis les chevaux nécessaires pour les transporter. *Cela ne peut être accordé.*

Provisions & les Fourrages qui se , demeureront en propre à l'Ar- igrie & de Bohême, & il lui sera emporter aussitôt qu'il se pourra.

Garnison, & tout ce qui en dé- tillerie, Munitions & Bagages, aura

aura la liberté de se retirer à Brinn, & pour plus de sûreté elle y sera escortée par un Officier. *Accordé, à l'exception de ce qui a déjà été déterminé par rapport à l'Artillerie & aux Munitions.*

VIII. Il sera libre à toute la Garnison, & aux personnes qui en dépendent, de prendre avec eux du pain pour huit jours, comme aussi du foin & de l'avoine pour leurs propres chevaux; & les chevaux nécessaires pour ce transport leur seront fournis. *Accordé autant que les chevaux ci-dessus pourront y suffire.*

IX. Aucune personne, soit soldat, domestique, ou valet, ne sera admis ou forcé à prendre le service militaire du Roi de Prusse; au contraire, si cela arrivoit d'une façon ou d'autre, l'homme ainsi pris sera d'abord rendu par l'autorité des Généraux. *Accordé.*

X. Aucun homme qui depuis quelque tems auroit quité le service militaire de Prusse, & qui par hazard se trouveroit parmi cette Garnison, ne sera repris; au-contraire il passera en toute liberté & sans empêchement avec le reste de la Garnison. *Les Déserteurs seront livrés, cependant le pardon sera accordé à ceux qui se déclareront volontairement.*

XI. Si quelque personne dépendante du service militaire de la Reine de Hongrie & de Bohême étoit obligée de rester ici par des raisons pressantes, soit pour cause de maladie ou autres circonstances, il lui sera accordé six semaines de tems pour demeurer ici en liberté, avec sûreté, & sans empêchement; & pendant ce tems-là, ou lorsqu'il sera écoulé, il lui sera permis de se retirer où bon

bon lui semblera. *Accordé ; mais à condition que ces personnes se déclareront d'abord, & diront qui elles sont ; & que les malades qui resteront en arrière, seront pansés* ET SOIGNE'S *aux dépens de la Garnison qui sort, par un Chirurgien qu'elle laissera pour cet effet.*

XII. Il sera accordé à tous les Sujets de Sa Majesté la Reine de Hongrie & de Bohême, qui sont d'autres Pays, & qui se trouvent ici par hazard, l'espace de trois mois, pour vendre ou emporter librement leurs marchandises, vins, & autres effets. *Accordé.*

XIII. Après la signature de cette Capitulation de part & d'autre la porte du Bourg sera livrée & cédée aux troupes du Roi de Prusse pour l'occuper. *Accordé, & la porte de Brinn sera cédée aujourd'hui à midi, d'autant plus que le pont pour aller à la porte du Bourg est brulé de ce côté-ci.*

XIV. Il ne sera ni accordé ni permis à personne des Troupes Royales de Prusse d'entrer dans la Ville, jusqu'à ce que la Garnison de la Reine de Hongrie en soit entiérement sortie : c'est pourquoi le reste des portes & le rempart entier demeureront occupés par les troupes de la Reine de Hongrie & de Bohême, & en dedans de la porte du Bourg, proche des maisons, il y aura un piquet des mêmes troupes. *Accordé.*

XV. Pendant l'ajustement des points de la Capitulation jusqu'à la signature, les hostilités & les travaux cesseront de part & d'autre. *Accordé.*

XVI. Le jour de la sortie de la Garnison, les chevaux de charroi, lesquels seront livrés

vrés auſſitôt qu'il ſera poſſible, ſe trouveront à des poſtes marqués, pour être plus à portée, & pouvoir auſſitôt ſortir. *Les chevaux de charroi ſeront livrés aujourd'hui au ſoir, & la Garniſon ſortira demain 28. après midi.*

XVII. Après la concluſion & avant la ſignature de la Capitulation, il ſera permis au Commandant d'envoyer au Général Feld-Maréchal Baron de Seher un Officier, auquel on fournira la commodité d'aller par la poſte ou par quelque autre voiture. *Accordé.*

XVIII. La Religion Catholique-Romaine ſera entiérement laiſſée ſans trouble ni empêchement dans ſes exercices & cérémonies qu'elle a partiquées jusqu'ici; & pour cette raiſon non ſeulement aucun que celui qui fait profeſſion de ladite Religion Catholique-Romaine ne pourra être admis dans la Bourgeoiſie, dans le Conſeil ou autre Service de la Ville, mais même dans l'Univerſité, & ne pourra à l'avenir poſſéder ou deſſervir des Ecoles ou des Egliſes. *Accordé.*

XIX. Le Prince-Evêque, comme auſſi le Chapitre de la Cathédrale, & tout le reſte du Clergé, les Cloîtres, les Fondations pour hommes & pour femmes, Egliſes, Paroiſſes, Hôpitaux, & toutes autres Etabliſſemens pieux, ſeront confirmés & maintenus dans les Priviléges, Immunités, Libertés, Poſſeſſions & Biens qu'ils ont eus juſqu'ici. *Accordé.*

XX. De-même toute cette Ville d'Olmutz, avec toutes les Communes, Bourgeois & Habitans, ſera conſervée comme par le paſſé dans ſes Uſages, Priviléges, Libertés, Immunités, comme auſſi dans ſes Offices, Charges, Reve-

nus, Biens, & dans l'exercice de la Jurisdiction Civile & Criminelle: en conséquence le Magistrat sera laissé dans la libre élection du Conseil, selon qu'il est établi jusqu'à-présent dans l'usage & la possession de ce faire: personne non plus ne sera en la moindre chose lézé dans ses Possessions & Biens, soit par contribution, pour rachat du feu, ou autres exactions de semblable denomination, soit à force ouverte, ou autrement. *Accordé.*

XXI. Il sera aussi permis au Baron de Schubirtz, Capitaine du Cercle d'Olmutz, de sortir en liberté avec son Sécretaire, les Commissaires, & le reste des Officiers de la Chancellerie & de sa Maison, pour se rendre où bon lui semblera, soit à Brinn avec la Garnison, soit ailleurs; & il lui sera donné pour sa sûreté une escorte, & fourni cinq chariots pour ses bagages & ceux de sa suite. *Comme on ne peut se passer dans la présente conjoncture de la présence de Mr. le Capitaine du Cercle, pour avoir soin des affaires, comme pour le passé, cet article n'aura pas lieu.*

XXII. Il sera accordé aux Habitans qui voudront se retirer, de sortir en toute sûreté avec leurs Effets & leurs Biens. *Accordé: mais il faut qu'ils se déclarent dans l'espace de quatre semaines.*

XXIII. Comme il se trouve dans Olmutz quelques effets, meubles & de l'argent comptant, appartenant au Baron de Trach, qui y é transportés de Silésie, le tout sera la garde d'une personne de confiance, ce qu'il soit délivré au Propriétaire. *ut être remis à une personne de la Magistra-*

giſtrature au moyen d'une exacte déſignation. La Garniſon ſera tenue de payer ce qu'elle doit à la Bourgeoiſie, & faute de ce faire, ou de l'argent comptant néceſſaire, la même Garniſon donnera une caution ſuffiſante, ou laiſſera un Officier pour ôtage. A *Olmutz* le 26. Décembre 1741.

Le Comte SCHWERIN.

Le Baron de TERZI
Général-Major.

Sur ces entrefaites, le Roi de Pruſſe ſe diſpoſoit à venir en Bohême pour y prendre le commandement de ſes Troupes & de celles des Alliés, afin de forcer la Reine de Hongrie à quelque accommodement. Ce Monarque partit de Berlin le 18. Janvier, & ſe rendit à Dresde, d'où, après s'être abouché avec le Roi de Pologne, il continua ſa route vers Prague. De-là il ſe rendit à Glatz, où il fit quelques actes de Souveraineté, après quoi il vint à Olmutz, pour régler les affaires de la campagne qu'il vouloit commencer en Moravie. Les Troupes qu'il avoit déjà dans ce Marquiſat, ſe renforçoient tous les jours par des Régimens qui arrivoient de Siléſie; & celles qui étoient entrées en Bohême ayant été renforcées par les Saxons, & par trois à quatre mille François, étoient en marche pour les venir joindre. Le deſſein du Roi de Pruſſe, en tournant ſes armes vers la Moravie, étoit apparemment d'aider les Saxons à conquérir ce Marquiſat, qui étoit deſtiné à dédommager le Roi

de Pologne Electeur de Saxe des fraix d'une guerre à laquelle il se seroit peut-être volontiers dispensé de prendre part, sans un concours de circonstances, dont une seule entraîne souvent les Princes les plus pacifiques dans la nécessité de prendre des mesures contraires à leur inclination. Il paroît aussi que Sa Majesté Prussienne vouloit obliger le Prince Charles à s'éloigner de la Bohême pour courir au secours de l'Autriche, qu'elle menaçoit. Mais le succès ne répondit pas aux apparences. La Moravie fut abandonnée aussitôt que conquise, & le Prince Charles en courant au secours de l'Autriche, ne s'éloigna pas entiérement de la Bohême. Mais avant que d'entrer dans le détail des mouvemens de toutes ces Armées en Moravie, & des actions qui en furent les suites, il est à propos de voir ce qui se passoit en Baviére.

L'Electeur de ce nom en s'emparant de Passau, de la Haute-Autriche & de la Bohême, avoit cru sans-doute que la Reine n'étoit point en état de reprendre aucun de ces Pays, & il n'avoit pas prévu qu'il sortiroit tout d'un coup de la Hongrie une nuée de Soldats qui inonderoient ses propres Etats, & qu'il s'affoibliroit à mesure que son Ennemie se renforceroit. En effet l'Armée Bavaroise réduite à environ quinze mille hommes, dont cinq à six mille étoient en Bohême, devoit avec huit mille François défendre la Haute-Autriche, la Baviére & le Haut-Palatinat. Un terrain de cette étendue ne pouvoit être garanti d'une ... par un si petit nombre de troupes é... es en tant d'endroits différens.

Le

Le Comte de Kévenhuller, Général qui joignoit la ruse à l'expérience, comprit bientôt la facilité qu'il y auroit de reconquérir la Haute-Autriche, & de pousser même jusqu'en Baviére. Il étoit bien persuadé qu'il auroit le tems de s'y fortifier, avant que la France pût envoyer des secours suffisans à l'Electeur pour le tirer de ce mauvais pas. Occupé de ce dessein, il s'apliqua à assembler une Armée assez forte pour l'exécuter, & se servit habilement de la confiance que la Reine avoit en sa capacité.

Sous prétexte de défendre Vienne & de la mettre en état de soutenir un long siége, il tira toutes les Garnisons des Places de Hongrie, & de diverses autres Provinces qui n'avoient rien à craindre. Il y joignit quantité de Hussars, & d'autre Milice Hongroise, le tout jusqu'au nombre de vingt mille hommes, qui se rendirent par diverses routes aux environs d'Amstetten.

Le 28. de Décembre il se mit à leur tête, & s'avança jusques sur les bords de l'Ems. Il détacha deux mille hommes sous le Comte de Mercy d'Argenteau, qui ayant passé cette Riviére chassérent les Bavarois de quelques postes retranchés, tels que Lembach & Trenberg, & les poussérent jusqu'à Steyr, qu'ils abandonnérent aussitôt.

D'un autre côté, le Général Palfi s'étant approché de la Ville d'Ems, la trouva abandonnée, & s'en assura; après quoi toute l'Armée passa la Riviére.

Le Comte de Segur qui commandoit les Troupes Françoises répandues dans la Haute-

Autriche, ne crut pas pouvoir avec sept ou huit mille hommes harassés de fatigue en arrêter vingt mille tout frais, & qui n'avoient encore rien souffert. Il jugea que le seul parti qu'il y eût à prendre, étoit de se jetter dans une Place où il pût faire assez de résistance pour obliger l'Ennemi à lui accorder des conditions honorables. Il n'appréhendoit pas un siége dans cette Saison, mais un blocus; & il savoit que les Places étoient mal pourvues, & qu'il faloit de bons magazins pour faire subsister huit mille hommes dans un même lieu.

Cependant l'affaire pressoit, l'Ennemi s'avançoit, & les Troupes Françoises, dispersées dans les Villages, pouvoient être enlevées peloton par peloton. Il les rassemble donc, & sans différer il va se jetter dans Lintz.

J'ai déjà dit que l'Electeur de Baviére s'étoit emparé de cette Ville, qui est la Capitale de l'Autriche Supérieure. Le Commandant que ce Prince y avoit mis, avoit pris quelques précautions pour n'être pas emporté d'emblée. Il avoit fait aprofondir le fossé, & l'avoit environné de palissades. Mais si cela suffisoit pour mettre sa Garnison à l'abri d'une insulte, il ne suffisoit pas pour faire de Lintz une Place tenable. Ce n'est pas tout, les munitions & les fourrages y étoient en petite quantité, & ne pouvoient durer longtems.

Tel étoit l'état de cette Ville, lorsque Mr. de Ségur y entra avec ses huit mille Fran-
Ceux-ci commencérent d'abord après
leur

leur arrivée à barricader les rues, & à se retrancher avec de grosses poutres, & autres choses semblables. Il est bien sûr que si cette Garnison avoit pu conserver une communication libre avec la Baviére par le moyen du Danube & de l'Inn qui se jette dans ce Fleuve, & qu'elle eût pu par-là supléer à la disette des magazins de la Place, elle auroit pu donner bien de la tablature au Maréchal de Kévenhuller. Mais ce Maréchal travailla d'abord à lui ôter cette ressource.

Pour cet effet il détacha le Lieutenant-Colonel Menzel avec un gros de Hussars, pour s'assurer de Scharding, Ville assez considérable sur la Riviére d'Inn, & défendue par un château fortifié.

Menzel s'est rendu si fameux par la hardiesse de ses entreprises, & encore plus par ses pilleries, qu'il est juste de faire une petite digression en sa faveur. Les grands-hommes comme lui gagnent toujours à être connus. Menzel donc est natif de Leipzig, Ville célébre de l'Electorat de Saxe. Son Pére étoit Barbier, & sa Mére gagne actuellement sa vie à vendre de l'amidon. Sa Sœur est Blanchisseuse. La naissance est un effet du hazard. On ne se la donne point, & ce n'est pas aussi sur cela qu'un homme raisonnable fera procès à un autre. Un Roturier ayant plus d'obstacles à se distinguer qu'un Noble, doit nécessairement avoir plus de vertu. Sur ce pied-là on peut juger de celle de Mr. Menzel. Dans sa jeunesse il a servi en Russie. Une petite affaire de rien l'obligea à quiter ce Service pour passer dans celui de la Reine de Hongrie. Il

y a acquis la réputation d'un des plus déterminés Partisans qu'on eût encore vus. Il a fait quelques bons coups; s'est enrichi aux dépens des François & des Bavarois; & a épousé la fille d'un des Ecuyers du Manége de Vienne, dont il étoit devenu amoureux à Olmutz. C'étoit une pauvre orpheline, qui n'avoit rien. Mr. Menzel, plus sensible à l'éclat du mérite qu'à celui des richesses, & ayant déjà assez de bien, a eu la générosité de l'épouser, aimant mieux faire la fortune d'une personne de mérite, que d'augmenter ses biens par une alliance plus avantageuse.

Mr. Menzel est d'une taille médiocre. Il a les yeux hagards, le teint un peu blême, le visage gravé de petite-vérole, le nez aquilin, la bouche grande, & tout son air est aussi cruel que sa démarche est comique. Il aime à boire, & il boit si bien, qu'il passe rarement un jour sans faire à Bacchus le sacrifice de sa raison. Je lui ai ouï dire cent fois à lui-même, en stile militaire, qu'il ne réussissoit jamais mieux dans ses entreprises que quand il étoit soul. Il ressemble en cela au fameux Maréchal de Rantzau, & quoique ce soit-là tout ce qu'il a de commun avec lui, il est néanmoins toujours glorieux de ressembler par quelque endroit à un si grand-homme.

La Garnison de Scharding ayant été sommée par ce Partisan, offrit de se rendre pourvu qu'on lui permît de se retirer. Mais M. Menzel avoit ordre de ne la recevoir prisonniére de guerre, & ce fut tout ce voulut accorder. Sur cela le Commandant

dant Bavarois abandonna la Ville & le château, & tâcha de s'évader. Les Bourgeois portérent auſſitôt les clés de l'un & de l'autre au Partiſan Autrichien, qui ſe détacha avec une partie de ſes Huſſars pour aller à la pourſuite de la Garniſon fugitive, mais il étoit trop tard. Il ne rencontra que quelques traineurs, qu'il eut ſoin de faire maſſacrer pour épargner à ſes gens la peine de les emmener. Après quoi il dépêcha un Exprès au Comte de Kévenhuller, pour l'informer de la priſe de Scharding. Ce Général y envoya le Baron de Bérenklau, Major-Général, avec deux Régimens d'Infanterie & ſeize cens Waraſdins; car connoiſſant combien ce poſte étoit important à ſes deſſeins, il voulut le mettre hors d'inſulte.

Cependant Menzel profitant de ſa bonne fortune, ſe porta à Wilshoffen, poſte important ſur le Danube, & dont la perte ne pouvoit qu'incommoder extrêmement la Garniſon de Lintz, à cauſe du pont qui eſt ſur ce Fleuve, & que Menzel fit attaquer en même tems que la Ville. Il n'y trouva pas plus de réſiſtance qu'à Scharding. Les Bavarois, ſoit qu'ils fuſſent trop foibles, ou qu'ils fuſſent troublés d'une irruption ſi ſubite, ne firent pas tout ce qu'on attendoit d'eux. Quelques-uns même de leurs Commandans furent convaincus de trahiſon ou de lâcheté, & exécutés publiquement.

Le Comte de Kévenhuller reçut encore un renfort de trois Régimens de Cavalerie que le Prince Charles lui envoyoit de Bohême, & un

un train considérable d'Artillerie tiré de l'Arsenal de Vienne.

Les choses se trouvant si favorablement disposées, Mr. de Kévenhuller s'approcha de Lintz, & fit sommer le Commandant. On lui fit dire qu'on feroit pendre à sa vue celui qu'il renverroit porter un semblable compliment. Là-dessus il fit attaquer les Fauxbourgs par le Régiment de Dragons du Prince Eugéne, qui fut un peu maltraité par les Grenadiers François. On le fit soutenir, & le combat recommença: mais au bout de trois quarts-d'heure les Autrichiens furent repoussés; & le Comte de Kévenhuller comprit qu'il y avoit-là de bonnes troupes, qui lui feroient payer cher la gloire de les forcer. Il se contenta de les resserrer davantage, & de les affamer.

Le Feld-Maréchal Thöring, qui commandoit alors en Baviére les troupes de cet Electorat, voyant de quelle importance il étoit de rétablir la communication avec Lintz, résolut de tout tenter pour reprendre Scharding. Il apprit fort à propos qu'un convoi de foin parti de Furstenféele, & escorté par quinze Hussars, devoit entrer dans la Place, & qu'il n'y pourroit arriver que dans la nuit. Sur cela il prit les Régimens de Minuzzi, de Moraviski, de Hohenzollern, & manda les Dragons du Comte de Piosasque, avec huit cens Travailleurs, après quoi il se mit en marche, faisant mener deux piéces de canon à la queue de son détachement. Il découvrir le Convoi assez près de la Ville, environ sur les neuf heures du soir.

Ses

Ses Grenadiers n'eurent pas plutôt apperçu la petite efcorte de Huffars, qu'ils firent feu deffus fort imprudemment ; car le bruit ayant donné de juftes foupçons à Bérenklau, il défendit d'ouvrir les portes, aimant mieux perdre le convoi que le pofte qu'il avoit en garde.

Thöring ne voyant pas jour à entrer dans la Ville par fineffe, voulut en venir à la force. Il fit attaquer la redoute qui couvroit le pont, & l'emporta après une vigoureufe réfiftance de la part des Autrichiens. Le Général Bavarois fit alors avancer fes deux canons pour rompre la porte de la Tour ; à quoi il ne put réuffir, ou par l'ignorance de fes Cannoniers, ou faute de munition fuffifante. Pour comble de malheur, les Travailleurs ni les Dragons de Piofafque n'arrivoient point. Enfin il fit un nouvel effort, & ordonna aux Grenadiers d'aller enfoncer la porte à coups de hache. Mais à peine s'étoient-ils montrés, que les Autrichiens les faluérent d'un feu de moufquetterie qui les écarta bien vite. Ils fe jettérent dans quelques granges qu'ils avoient à portée, & il n'y eut plus moyen de les faire avancer.

Le jour étant venu les Autrichiens firent une fortie, que le Général Bérenklau conduifoit en perfonne. Il reprit la tête du pont l'épée à la main, & plufieurs Bavarois furent tués, le refte regagna le gros du Détachement qui étoit à quelque diftance de-là.

Le Maréchal de Thöring crut qu'il étoit tems de fe retirer, & défila vers la Roth, petite

petite Riviére qui se jette dans l'Inn au-dessous de Scharding, dans le dessein de la passer, & de rompre le pont après, pour se retirer plus tranquillement sous Braunau. Mais il trouva que Menzel avec ses Hussars l'avoit prévenu, & qu'il avoit lui-même rompu le pont de la Roth.

Il falut le racommoder, & à peine en étoit-on venu à bout, qu'un Corps d'Infanterie Autrichienne & un gros de Hussars se firent voir. C'étoit la meilleure partie de la Garnison de Scharding, qui sur l'avis que Menzel avoit rompu le pont, & qu'il observoit les Bavarois avec ses Hussars, se mit aux trousses des premiers, pour achever de les défaire au passage de la Roth. Les Bavarois passérent néanmoins cette Riviére, mais ils étoient à peine de l'autre côté, qu'ils eurent l'Ennemi sur les bras.

Ce Corps d'Infanterie, à la tête duquel étoit Bérenklau lui-même, se divisa en trois gros pelotons, pour mieux enfermer les Bavarois, & les Hussars s'ébranlérent pour commencer l'attaque.

Les Bavarois firent une décharge hors de portée, & frappés soudain d'une terreur panique, ils jettent leurs armes & se débandent qui d'un côté qui de l'autre. Heureusement pour eux, l'Infanterie Autrichienne étoit trop fatiguée pour pouvoir les poursuivre, & la nuit, qui survint bientôt après, les déroba en partie au fer des Hussars. Il faut aussi avouer que la peur leur donnoit une telle légéreté, qu'il étoit difficile de les atteindre. Sans cela il n'en seroit pas échappé peut-être un seul.

On

On leur tua environ cent cinquante hommes; & on leur en prit un peu davantage. Ils laissérent sur la place leurs deux piéces de canon, un mortier, & environ un millier de mousquets, dont la plupart étoient encore chargés. On leur enleva neuf drapeaux.

Après cette déroute, le Maréchal de Thöring ne fit plus que des efforts inutiles pour secourir Lintz.

La Garnison se défendoit néanmoins toujours avec valeur. Elle faisoit de fréquentes sorties, où il périssoit beaucoup de gens de part & d'autre; & il y a apparence que si Thöring eût réussi à reprendre Scharding, & qu'avec un Corps tant soit peu considérable il eût pu s'approcher des postes des Assiégeans, les inquiéter, favoriser les sorties des Assiégés, leur faire parvenir des vivres; il y a apparence, dis-je, qu'on auroit été obligé d'abandonner cette entreprise. Mais le Général Bavarois n'ayant pu rassembler seulement six mille hommes, & la Garnison étant déjà réduite à manger de la chair de cheval, tous les Généraux furent d'avis de capituler. On députa deux Officiers de rang au Grand-Duc, qui ne voulut d'abord accorder d'autre condition que la vie & bagues sauves; mais du reste il prétendoit que toute la Garnison restât prisonniére de guerre. Toutefois ayant consulté le Maréchal de Kévenhuller avant que de rien résoudre, ce Général lui fit remarquer que la Garnison étoit si nombreuse, que si on la réduisoit au désespoir, elle pouvoit seule changer la fortune de la guerre. Que le Maréchal de Thöring se remuoit beaucoup

pour

pour assembler un Corps capable de tenir la campagne. Qu'il pouvoit recevoir des troupes de Bohême ou de quelqu'autre endroit, & que pour peu que le siége durât encore l'Armée de la Reine se fondroit, & se dissiperoit rebutée par la rigueur du froid & la crainte du mauvais succès. Qu'il s'agissoit de redonner de la confiance aux Troupes, & qu'on ne pouvoit y réussir qu'en les menant en avant, & non en les arrêtant longtems devant une bicoque. Qu'enfin on étoit venu pour prendre Lintz & non pour le détruire, ce qui ne manqueroit pas d'arriver, si l'on réduisoit l'Ennemi à la nécessité d'une plus longue résistance; & qu'il n'étoit pas encore tems d'affecter de la hauteur & de la fierté, qu'il faloit attendre des avantages plus marqués.

Telles furent les raisons du Comte de Kévenhuller. Le Grand-Duc ne s'amusa pas à le contredire, il étoit trop persuadé de la prudence & de la fidélité de ce Général pour ne pas déférer à ses sentimens. Voici quelle fut cette Capitulation.

I. La Garnison livrera la porte des Etats dès que la Capitulation aura été signée.

II. Elle sortira le 24. avec tous les honneurs militaires, armes & bagages, & autant de canons qu'elle en a amenés avec elle de France.

III. On donnera une Liste exacte des Généraux, Officiers & Régimens de la Garnison, l[illegible] [illegible]ligent à ne point prendre les ar[illegible] la Reine de Hongrie directe[illegible] [illegible]directement, durant l'espace d'une

IV.

IV. Les Troupes Françoises iront de l'autre côté du Danube, à Donawerth, & y resteront jusqu'à la mi-Avril, après quoi elles retourneront en France. Au cas que l'Armée de la Reine s'approche de Donawerth pendant que ces troupes y seront, Mr. de Segur s'oblige de se retirer dans tel endroit qui lui sera indiqué par celui qui commandera ladite Armée.

V. Les Troupes Bavaroises iront par le même côté dans le Haut-Palatinat, où elles seront reparties dans le plat-pays pendant une année.

VI. Le Comte Minuzzi fera rendre les ôtages qui ont été amenés de la Basse-Autriche.

VII. En cas qu'il se trouve des Déserteurs dans la Garnison, on sera obligé de les rendre tant de la part des François que de celle des Bavarois.

VIII. Il ne sera détourné aucun Ecrit des Archives, & ceux qui pourroient en avoir été pris seront rendus.

IX. On accorde à Mrs. les Officiers François qui sont prisonniers de guerre, la liberté d'aller chez eux, jusqu'à ce qu'ils soient échangés. *Signé*: Le Comte de SEGUR, le Comte MINUZZI, le Prince de ZOLLERN.

Il y avoit dans la Place 17. Bataillons, 2. Régimens de Dragons, & 2. de Cuirassiers. Savoir, Infanterie: Royal-Vaisseau, Turenne, Rohan, Prince-Clément, chacun de 3. Bataillons: Souvrai, Prince-Electoral, de 2. Bataillons, & un Bataillon de Royal-Artillerie. Dragons, Beaufremont & l'Hôpital ou Vitri,

rie. Cuiraſſiers : Régimens d'Urmée & Coſta.

Ces Troupes étoient commandées par le Comte de Segur Lieutenant-Général, par les Princes de Rohan, de Tingri & de Zollern; les Marquis de Marcieux, de Chatelet & de Souvrai, Mylord Clare, le Comte Minuzzi, Mrs. de Beaufremont, de l'Hôpital, Turmeni & Frédérico. Elles étoient à peine à deux lieues de Lintz, qu'elles rencontrérent un gros de Huſſars qui les guettoit, & qui les laiſſa paſſer tranquillement. Mais pour les équipages qui ſuivoient à quelque diſtance, les Huſſars les arrêterent, & quelque choſe qu'on pût leur dire de Lintz, de Garniſon, de Capitulation, ils ne voulurent rien entendre, & ſe mirent à piller. Quand ils ſe virent chargés de butin, ils s'en allérent, après avoir maſſacré quelques valets d'equipage.

On ſera peut-être ſurpris d'une pareille violence, ſi contraire aux Loix de la Guerre : mais quand on connoît les Hongrois, il n'y a plus lieu de s'étonner. C'eſt une Nation auſſi pauvre & auſſi miſérable qu'il eſt poſſible de ſe l'imaginer. Les vivres ne ſont pas chers en Hongrie, mais l'argent y eſt extraordinairement rare; de-là vient que les habitans ſont tous adonnés au vol, & ils tuent ordinairement ceux qu'ils volent, deſorte qu'il ne fait pas ſûr de [illegible] ſeul chez eux. Avec de telles incli[illegible]on juge bien qu'ils ne ſont pas gens [illegible] beaucoup ni Paſſeports, ni Capi[illegible] ni rien de tout ce qui peut les em[illegible] butiner. La Hongrie eſt un Pays [illegible]rtile; mais n'y ayant ni commerce, [illegible] il ne peut y avoir de richeſſe. Les plus

plus belles Villes de Hongrie ne contiennent qu'un tas de chaumiéres enfumées, auxquelles on ne peut que très-improprement donner le nom de maison. Qu'on juge par-là des Villages.

Les Hongrois ne connoissent d'autre voie pour s'enrichir que la guerre; toute leur industrie est dans la lame de leurs sabres.

Il suffit de leur montrer quelque joyau d'or ou d'argent, & de leur dire qu'on l'a gagné à la guerre; que s'ils veulent venir on les ménera dans un Pays riche, où une seule course suffira pour les enrichir, on est sûr d'avoir des recrues plus qu'on n'en voudra. Ces Paysans montent à cheval avec leur sabre au côté, & portent dans les Armées une férocité, & une avidité de butin qui leur tient lieu de valeur.

Le Comte de Ségur, instruit de la violence des Hussars, s'en plaignit au Comte de Kévenhuller par une Lettre qu'il lui écrivit. Le Général Autrichien, craignant que les François ne prissent occasion de cette infraction à la Capitulation, pour ne la pas observer, & pour employer ces troupes contre la Reine, répondit avec beaucoup de douceur, desapprouvant hautement la conduite des Hussars, & l'excusant du mieux qu'il pouvoit, offrant au surplus de réparer tout le dommage qui s'étoit fait. Il prioit le Comte de Ségur de le faire estimer, & ayant su qu'on le faisoit monter à six mille florins, il fit payer cette somme aux Commissaires des Troupes Françoises, & défendit sous des peines rigoureuses, aux Chefs des Pandoures & des Hussars, de s'émanciper à l'avenir à des actions de cette nature.

Après le succès du Siége de Lintz, les Autrichiens profitant de leur avantage, vinrent assiéger Passau. Ils y trouvérent aussi peu de résistance qu'à Scharding. Le château d'Oberhaus, qui pouvoit tenir plusieurs jours, se rendit dès la premiére sommation. Il sembloit que les Commandans Bavarois se fussent donné le mot pour ne rien faire qui vaille. Braunau ne tint pas vingt-quatre heures; & ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que les Autrichiens ne faisoient pas l'honneur à ces Places de les venir attaquer en forces: ils envoyoient seulement des Détachemens, qui s'en emparoient chemin-faisant.

L'Armée du Comte de Kévenhuller s'approcha de Straubingen; mais jugeant que cette Place, l'une des meilleures de la Baviére, pouvoit l'arrêter longtems; que son Infanterie étoit trop fatiguée, & ne pouvoit plus camper à cause de la rigueur du froid, il la mit dans des quartiers de cantonnement, pendant que ses Hongrois battoient l'estrade, & mettoient tout à feu & à sang.

Mr. Menzel se distingua sur-tout par le stile d'un Manifeste qu'il répandit dans toute la Baviére. Il y menaçoit les Bavarois qui seroient trouvés les armes à la main, à la réserve des Soldats des vieux Corps, de leur faire couper le nez & les oreilles.

A la lecture de cet étrange Manifeste, la Régence de Munich envoya des Députés au Général Bérenklau, pour lui représenter que si on exécutoit les menaces en question, on agiroit contre les loix de la Guerre; que les Milices du Pays, pour n'être pas de vieux

Corps,

Corps, n'en étoient pas moins des troupes; que d'ailleurs de telles cruautés n'étoient jamais pratiquées parmi des Chrétiens.

Bérenklau ne leur répondit que par cet axiôme d'un ancien Roi Gaulois, *malheur aux vaincus*. Ajoûtant que Mr. Menzel * avoit ordre de traiter avec la derniére rigueur, ceux qui s'opposeroient aux progrès des Armes de la Reine, à moins que ce ne fussent des troupes réglées.

Sur ce pied-là les Alliés auroient pu mutiler tous les Talpaches, Croates, Pandoures &c. qui tomboient entre leurs mains, & qui certainement ne sont pas plus troupes réglées que les Miliciens Bavarois.

Non contens de pénétrer en Baviére par la Haute-Autriche, les Autrichiens tentérent d'y entrer par le Tyrol, & y réussirent, ayant pris des routes inconnues, & évité par ce moyen les postes que les Bavarois occupoient de ce côté-là, & qui auroient pu les arrêter trop longtems. Je ne ferai que copier ici la relation qu'ils publiérent eux-mêmes de cette entreprise.

En conformité des dispositions faites par le Général Comte de Lanoi, le 10 de Février, le Comte de Portugal & Puéhla, Colonel du Régiment du vieux Comte de Königseg, à la tête du Bataillon du Corps de ce Régiment, de deux Compagnies de Grenadiers, & de deux

* Il m'est tombé entre les mains un Livre Allemand qui contient l'Histoire de ce Partisan. L'Auteur lui donne le titre d'Excellence, & le met fort au-dessus des Héros anciens & modernes. Sa femme y est appellée Comtesse.

deux cens Croates, se mit en marche de Kutzbuchel vers Kössen, & sur les huit heures du soir le Marquis de *Campo* Major du même Régiment marcha avec le Bataillon du Colonel de Reitkirchdorf à Reiterwinkel en Baviére, dont les habitans se soumirent d'abord.

A dix heures du soir, 400. Paysans commencérent à frayer un chemin, qu'on avoit tracé la veille de Kutzbuchel du Lac de Tauppen, & de ce Lac à Oberwussen, à Unterwussen, & à Grassau en Baviére par des montagnes impraticables, où de l'aveu de tous les habitans du Pays personne n'avoit passé de mémoire d'homme. Cet ouvrage fut fini le lendemain, & par-là, au-lieu qu'il auroit falu en prenant le chemin ordinaire, attaquer les retranchemens & les forts dont les Bavarois avoient garni les débouchés, on se trouva en état de les prendre par derriére. Le 11. Mr. le Major-Général se mit en marche avec le Corps qui avoit passé la nuit à Kössen, & à cinq heures de l'après-midi il entra dans le Territoire de Baviére par ce nouveau chemin, sans avoir laissé un seul homme en arriére.

Le second Bataillon qui étoit resté à Reiterwinckel, le suivit sous les ordres du Major, après avoir été relevé par un Bataillon commandé par le Lieutenant-Colonel Baron de Schenzel; pendant ce tems-là le premier Corps fut renforcé par 400. Croates. On marcha cinq heures dans cet ordre avant de gagner le sommet de la montagne, dont tous les environs étoient occupés & parcourus par les Tireurs du Pays que l'on avoit envoyés plusieurs

lieues

lieues à la ronde pour reconnoître le terrain. Lorsqu'on se trouva sur la cime de la montagne, on descendit un peu pour aller occuper une éminence avantageuse, d'où l'on découvrit tant sur la hauteur opposée que sur toutes les autres des Milices Bavaroises, qui tirérent quantité de coups de fusil & de boëtes. On leur fit signe d'approcher, & on leur envoya même des gens avec des Lettres de sommation, mais ils se retirérent par pure crainte, comme on l'apprit peu après. De cet endroit on détacha une Compagnie de Grenadiers, & une de Fuseliers avec 100. Croates, pour aller reconnoître Oberwussen, qu'on trouva abandonné par les Habitans.

Là-dessus, la seconde Compagnie des Grenadiers marcha à Unterwussen avec 240. Croates. Le Major prit dans le même tems poste à Grassau avec le Bataillon qu'il commandoit; & non content d'avoir laissé par précaution des piquets sur toutes les hauteurs, les 200. Croates qui étoient restés en arriére, reçurent ordre de suivre, & arrivérent à dix heures du soir, les Compagnies de Grenadiers étant arrivées dans les deux premiers endroits à quatre heures, & les autres troupes à cinq.

A sept heures, Mr. de Winser Colonel des Tireurs, & le Lieutenant-Ingénieur Ranker, reçurent ordre du Général Lanoi de se détacher avec une Compagnie de Grenadiers & une de Fuseliers, pour aller sommer & attaquer, en cas de refus, le fort que les Bavarois avoient à l'endroit nommé Wasserfal; mais y étant arrivés, ils trouvérent que le Capitaine Bavarois qui y commandoit 300. Miliciens,

l'avoit abandonné, & s'étoit sauvé avec tout son monde dans les montagnes. Comme ce fort bouchoit absolument la sortie du Tyrol de ce côté-là, il fut démoli & brulé par ordre du Général.

Le 12. quatre cens Croates s'avancérent à Graſſau, d'où le Major de Campo marcha avec son Bataillon à Scheltingen. Ces quatre cens Croates ayant ensuite été joints par quatre cens autres, pouſſérent jusqu'à Nieder-Wuſſen. Le château de Marquaſtein, qui est aux environs, fut sommé de se rendre, ce qu'il fit & reçut une Compagnie de Grenadiers. Il y avoit encore quelques forts & quelques retranchemens dans ces quartiers. Le Major Campo fut chargé de s'en emparer. Il n'eut pas de peine à y réuſſir, l'Officier Bavarois qui y commandoit, les ayant abandonnés avec précipitation la nuit du 13. au 14. La même nuit il arriva chez le Général Lanoi un Commiſſaire Bavarois avec les Officiers & Jurés du Ban de Trauſtein pour faire leurs soumiſſions.

Le 14. on entra dans ce Ban, & l'on y joignit le Lieutenant Feld-Maréchal de Stentz, qui étoit entré en Baviére par un autre chemin avec un Corps plus considérable, & presque dans le même tems il y arriva 500. Huſſars de l'Armée du Feld-Maréchal Kévenhuller.

Ce fut ainsi que la Baviére se vit tout d'un coup inondée de Troupes Autrichiennes & Hongroises du côté du Midi & de l'Orient; & qu'elle fut livrée en proie aux Paysans de Hongrie & à ceux du Tyrol, qui couroient fer & la flamme à la main lever des contributions

butions sur un peuple naturellement peu riche, & déjà épuisé par les guerres précédentes, pendant que les Troupes réglées se tenoient dans leurs quartiers de cantonnement, pour couvrir les conquêtes qu'on venoit de faire & pour se préparer à de nouvelles.

En attendant le Colonel Mentzel fut détaché avec un Corps de quatre à cinq mille hommes pour marcher du côté de Munich, & tâcher de s'emparer de cette Capitale. La chose n'étoit pas difficile. Munich est une grande & belle Ville, mais n'est nullement fortifiée. Elle est le lieu de la résidence des Electeurs de Baviére. Sa situation près de l'Iser la rend fort agréable. Elle contient beaucoup d'Eglises & de Monastéres. Le Palais des Electeurs est très-magnifique. On dit que Gustave-Adolphe ayant pris Munich, & ayant vu le Cabinet & la Bibliothéque Electorale, s'écria que le plus puissant Prince du Monde ne se trouveroit pas déplacé dans cette Ville.

Elle tomba entre les mains des Autrichiens après la bataille d'Hochstet. Ils la traitérent comme tout le reste de la Baviére, c'est-à-dire avec une dureté qui révolta les Peuples.

Les Officiers que l'Empereur Joseph y avoit établis y commirent de si terribles exactions, que le Pays se trouva bientôt dans la derniére misére. Le désespoir mit les armes à la main des Habitans. Plus de vingt-mille Paysans se soulevérent. Ils avoient plusieurs Gentilshommes à leur tête. Après avoir défait quelques petits détachemens d'Impériaux, ils se présentérent devant Munich, espérant que les

habitans les favoriseroient & prendroient les armes contre la Garnison : mais personne ne branla ; soit que la crainte d'être pillé par les uns & les autres retînt les habitans, soit que le Gouverneur eût pris de bonnes mesures pour les empêcher de remuer. Comme les Paysans n'avoient ni munitions, ni artillerie, ils furent bientôt obligés de se retirer. La plus grande partie de la Garnison les suivit la veille de Noël 1705. & les atteignit à Seulingen, Village à une lieue de Munich. Il se donna là un grand combat, où les Paysans furent défaits malgré leur nombre. Trois mille d'entre eux furent tués, le reste fut dissipé, ou faits prisonniers. Les Impériaux prirent aussi plusieurs Gentilshommes Bavarois à qui ils firent trancher la tête sans miséricorde, & les impôts furent augmentés chez le Peuple, desorte que son sort ne fit qu'empirer.

Aussitôt que la Régence eut avis de l'approche de Mr. Menzel, elle lui envoya des Députés pour convenir avec lui d'une Capitulation raisonnable. Voici les Articles qui lui furent proposés avec les réponses qu'il y fit.

Capitulation de Munich.

I. Aussitôt que le Feld-Maréchal Comte de Kévenhuller aura ratifié ces Articles, la Ville de Munich sera livrée au Colonel Menzel, & il sera permis à la Garnison, Officiers, Gens d'Artillerie, & tout ce qui dépend du militaire, de se retirer à Ingolstadt, avec tout ce qui leur appartient ; & pour en faciliter le trans-

transport, on leur fournira gratis les voitures & chevaux d'attelage nécessaires.

Accordé, mais ils sortiront sans armes & sans munitions, conformément au second Article de mes propositions.

II. Il sera permis aux deux Commandans de dresser un Inventaire de l'Artillerie, Munitions, & autres Attirails de guerre qui sont dans les Arcenaux & ailleurs; mais le tout restera ici sans qu'on puisse y toucher.

Cela dépend de Mr. le Feld-Maréchal Kévenhuller, qui sans-doute l'accordera.

III. On ne forcera ni Soldats, ni Bourgeois, ni Habitans à prendre parti dans les troupes de la Reine de Hongrie, & l'on accordera le pardon aux Déserteurs qui pourront se trouver ici.

Accordé.

IV. En cas que quelque Officier ou Soldat soit obligé de s'arrêter ici, soit pour ses affaires particuliéres, soit à cause de maladie, il lui sera accordé un certain tems, après lequel il lui sera libre de se retirer.

Accordé.

V. Afin que les Articles de la Capitulation soient observés religieusement, Mr. le Général Comte de Kévenhuller les signera & les ratifiera. Jusques-là tout demeurera *in statu quo*, excepté la Porte de Neuhaus, comme on verra plus bas.

Accordé, d'autant qu'il est juste qu'on ait quelques égards poar une Ville Capitale.

VI. Tout le Territoire & les Etats, aussi-bien que la Ville Capitale, seront maintenus & conservés dans leurs anciens Priviléges,

& Libertés, sans les y troubler le moins du monde.

On ne doit pas douter que la Reine de Hongrie n'accorde cette demande.

VII. La Résidence Impériale de cette Ville & les Maisons de plaisance des environs, avec leurs meubles, peintures & tout ce qui leur appartient, Cabinet de Curiosités, le Magazin des Harnois, les Ecuries, les Haras, & tout ce qui est destiné pour leur entretien, de-même que les Archives, Bibliothéque, Attirails de chasse, & tout ce qui appartient à Sa Majesté Impériale, avec les Salines de Reichenthall & de Traustein, seront conservés dans leur entier sans y toucher, & pour leur sûreté on mettra des Sauve-gardes dans les lieux convenables.

Quoique cela dépende d'une disposition supérieure, on ne doute point qu'il ne soit accordé.

VIII. On agira de-même à l'égard des Ministres Impériaux absens & présens, de l'Hôtel des Etats, de l'Arcenal, des Maisons de la Noblesse & des Etats.

Accordé.

IX. On ne permettra le pillage ni dans les Villes, ni dans les Bourgs, ni dans aucun lieu du Pays en aucun tems, ni sous quelque prétexte que ce puisse être. On ne touchera aux possessions de personne, ni à rieu de tout ce qu'on a sauvé de la campagne dans cette Ville; & il sera permis à tout propriétaire d'emporter chez soi ce qui lui appartient sans aucun empêchement & sans rien payer. De-

même

même l'entrée des vivres dans cette Capitale sera entiérement libre.

Accordé.

X. Les Tribunaux Impériaux, Officiers Civils, & les Domestiques seront conservés dans leurs postes & appointemens: les Invalides & les Veuves continueront à jouïr de leurs pensions.

Cela dépend d'une disposition supérieure.

XI. On accordera des passeports pour faire de tout ceci le rapport où il conviendra.

Accordé.

XII. Si l'on met dans cette Capitale une Garnison, elle ne pourra être que de troupes réglées, & Mr. le Feld-Maréchal conviendra sans-doute que les troupes ne sauroient être mieux que dans les Cazernes.

Mr. le Feld-Maréchal ne sera pas contraire à cela.

XIII. L'Arcenal qui appartient à cette Ville, sera conservé en son entier, & il n'y sera point touché.

De-même que ci-dessus.

XIV. Après que l'on aura duement signé ces Articles, on livrera à Mr. le Colonel Menzel la Porte de Neuhaufs.

Le tout sera observé fidélement.

Fait dans cette Capitale de Munich le 13. Février. 1742. Signé &c.

Après que le Feld-Maréchal Autrichien eut signé cette Capitulation, moyennant quelques modifications auxquelles il falut se soumettre, les troupes de la Reine furent mises en possession

ſion de Munich, & y exigérent des contributions exorbitantes. L'Electeur de Baviére apprit cette fâcheuſe nouvelle le jour même qu'il fut ſacré Empereur.

Ce Prince étoit parti de Prague, peu de jours après avoir été reconnu Roi de Bohême. Il ſe rendit à Fracfort, & y fut élu Roi des Romains, nonobſtant toutes les proteſtations des Miniſtres de la Reine de Hongrie. La voix de Bohême demeura ſuſpendue, & Mr. de Brandau, Miniſtre de Sa Majeſté Hongroiſe, fut obligé de ſortir de Francfort, ne pouvant concourir à l'élection. Quelque haute & élevée que ſoit la Dignité Impériale, je ne ſai ſi elle pourra dédommager Charles VII. des maux que ſa Baviére a ſoufferts. Ils ſont tels que de trente ans ce beau Pays ne pourra s'en relever. Nous verrons en ſon lieu de quelle maniére il a été traité. Revenons en Bohême & en Moravie.

Depuis les mouvemens des Pruſſiens & des Saxons pour entrer dans ce Marquiſat, on ne ſe battoit plus en Bohême avec la même chaleur. Les Autrichiens, attentifs à garantir l'Autriche, ſe tenoient toujours à portée d'y pouvoir rentrer dès que la néceſſité le requerroit. Ils continuoient à cantonner entre Budweis & Neuhauſs, envoyant de tems en tems des Partis en Bohême pour inquiéter les François & enlever leurs convois.

Au commencement de Février 1742. les Généraux Autrichiens ayant eu avis que le Marquis de Ximenès, Lieutenant-Général dans l'Armée de France, envoyoit de Wollin un convoi de vivres à Wimberg, lieu ſitué dans les mon-

montagnes qui séparent la Bohême de la Baviére, détachérent 200. Cuirassiers, avec autant de Dragons, & un nombre pareil de Hussars. L'escorte du Convoi n'étoit que de 60. Grenadiers, & de 150. Maîtres. Le Détachement Autrichien marcha en diligence à un Village nommé Chim, où le Convoi s'étoit arrêté. Ils y arrivérent dans le moment que les François se disposoient à continuer leur route.

L'Officier qui commandoit ces derniers n'eut pas plutôt apperçu l'Ennemi, que sans s'effrayer de leur nombre, il pensa à mettre le convoi en sûreté, & à faire la plus longue résistance qu'il lui seroit possible. Pour cet effet il fit passer les chariots chargés de vivres derriére le Cimetiére de l'Eglise de Chim; sa Cavalerie se posta sur les ailes des chariots, & avec ses soixante Grenadiers il entra dans le Cimetiére. En même tems il dépêcha un Cavalier à Mr. le Marquis de Ximenès, pour lui donner avis qu'il venoit d'être attaqué par un Parti ennemi de six cens chevaux, & le prier de lui envoyer du secours. L'Officier Autrichien fit sommer le Commandant François de se rendre prisonnier de guerre avec tout son monde, le menaçant, en cas de refus, de le faire passer au fil de l'épée. On lui répondit qu'on ne le craignoit pas, & là-dessus il fit mettre pied à terre à ses Dragons pour forcer le Cimetiére, pendant que ses Hussards & ses Cuirassiers en faisoient le tour, pour venir attaquer l'Escadron François qui gardoit le Convoi.

Les Grenadiers François firent, à bout

touchant, une décharge ſur les Dragons Autrichiens, qui en tua dix à douze & en bleſſa autant. Les Huſſards & les Cuiraſſiers n'en purent jamais venir à l'arme blanche avec les Cavaliers François, parce que de ce côté-là le Cimetiére étoit couvert de haies & de hauteurs, qui les empêchoient de s'approcher de plus près que de la portée du piſtolet. Le combat ſe paſſa à coups d'armes à feu. Les Dragons tentérent plus d'une fois d'eſcalader la muraille du Cimetiére, mais ils furent toujours repouſſés. Trois heures s'écoulérent de cette maniére, ſans qu'on pût dire qui l'emporteroit; les deux Partis montrant une égale bravoure, l'un à attaquer, l'autre à ſe défendre, lorſqu'enfin un renfort de cent cinquante Cavaliers, ayant chacun un Fantaſſin en croupe, arriva de Wollin. Le Marquis de Ximenès en avoit donné le Commandement à Mr. de Montauban, Lieutenant-Colonel du Régiment d'Orléans. Cet Officier entendant tirer, jugea que l'affaire n'étoit pas finie. Il fit mettre ſes Fantaſſins à terre, les diviſa en petits pelotons, & les fit marcher droit au Cimetiére du côté où l'attaque ſe faiſoit, & avec ſa Cavalerie il alla tomber dans le flanc des Cuiraſſiers & des Huſſards Autrichiens, qui prirent auſſitôt la fuite, auſſi-bien que les Dragons. On ne s'amuſa pas à les pourſuivre, on ne penſa qu'à faire avancer le Convoi, qui arriva heureuſement au lieu de ſa deſtination. Les Autrichiens perdirent plus de cinquante hommes dans cette rencontre, & en eurent environ cent de bleſſés. Du côté des François, un

Lieu-

Lieutenant & douze tant Grenadiers que Cavaliers furent tués, & une vingtaine furent blessés.

Cependant le Roi de Prusse s'avançoit dans la Moravie, faisant le dégât par-tout où il passoit, afin d'ôter aux Ennemis l'espérance d'y pouvoir subsister, au cas que l'envie leur prît de le suivre dans cette Province. Mais cette précaution, que la raison de guerre peut justifier, fut funeste aux Saxons; car comme ils venoient après les Prussiens, ils avoient le desagrément de ne trouver que des quartiers ruinés & dépourvus de tout; desorte qu'ils souffroient la disette, ni plus ni moins que si l'Ennemi en se retirant, avoit tout ravagé pour les incommoder. Les Prussiens qui faisoient l'Avant-garde de tout, ne manquoient jamais de bons gites; mais comme ils avoient ordre de détruire toutes les provisions, & les meubles qu'ils ne pourroient pas emporter, ceux qui venoient après eux, ne trouvoient que des endroits désolés, où ils manquoient de tout. On dit que le Comte Rutowski, qui commandoit en chef les Saxons, ne pouvant plus être témoin de la misére de ses troupes, demanda son rappel. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce Seigneur quita tout d'un coup l'Armée, dont il laissa le commandement au Chevalier de Saxe, & revint à Dresde, d'où il ne sortit plus pour retourner en Bohême.

Les Saxons achevoient de consumer ou de détruire le peu que les Prussiens avoient laissé après eux, desorte qu'en fort peu de tems tout ce beau Pays se trouva réduit à la der-

niére

niére pauvreté. Les Payſans fuyoient de tous côtés, emportant ce qu'ils avoient de meilleur. L'Ennemi obligeoit ceux qui tomboient entre ſes mains à lui découvrir le grain, & autres denrées qu'ils avoient cachées. Tout ce qui ne pouvoit être conſumé étoit détruit ſur le champ. On entroit violemment dans les châteaux & dans les meilleures maiſons. On enlevoit l'argent & les meubles les plus précieux; on ruinoit ce qui ne valoit pas la peine d'être emporté, ou qui paroiſſoit trop embarraſſant. En un mot ce Marquiſat, qui naguéres étoit regardé comme le plus beau & le plus riche de l'Allemagne, n'étoit plus qu'un Pays déſolé & un ſujet de compaſſion: effet ordinaire & triſte du plus redoutable de tous les fléaux.

Le 14 de Février l'Armée Pruſſienne & Saxonne ſe mit en marche au-travers du Cercle de Czaſlau, pour s'approcher d'Iglau, petite Ville de Moravie qui tire ſon nom de la Riviére d'Iglau ſur laquelle elle eſt bâtie. Ce poſte étoit important pour favoriſer la communication avec la Bohême, étant ſituée ſur les Frontiéres de ce Royaume. Le Roi de Pruſſe détacha le Prince Diderich d'Anhalt-Deſſau, Lieutenant-Général de ſes Armées, pour s'aſſurer de ce poſte, pendant que l'Armée s'avançoit plus lentement de côté-là. Les troupes que le Prince d'Anhalt commandoit pour cette expédition, étoient compoſées de Pruſſiens & de Saxons, auxquels s'étoient joints quatre cens Grenadiers François, & un Eſcadron de Dragons du Corps de Mr. de Polaſtron.

Ce Détachement arriva le 15 à la pointe

du jour au Village de Heradifch, où il s'arrêta pour fe raffembler. De-là il marcha jufqu'à l'entrée d'un Bois, à une lieue d'Iglau. Quatrevingts Huffars parurent fur une hauteur du côté de Pirnitz. Le Général Rochau y marcha avec les Oulans & les Huffars Pruffiens. Il les pourfuivit jufqu'au bout d'un Bois taillis, où il les vit fe joindre à quatre Efcadrons de leurs troupes. Le Prince Charles de Lorraine avoit envoyé le Prince de Lobkowitz pour obferver les mouvemens des Ennemis, & celui-ci avoit détaché ces Efcadrons pour apprendre de leurs nouvelles. Les Oulans ne balancérent pas à les aller attaquer foutenus des Huffars Pruffiens, & après un combat affez vif, où il y eut du monde tué de part & d'autre, les Autrichiens fe retirérent en bon ordre vers Iglau.

Sur l'avis de l'approche des Ennemis, le Prince de Lobkowitz retira les troupes & les munitions qui étoient dans cette Ville, & l'abandonna entiérement: deforte que fur le foir les Alliés s'en étant approchés, s'en emparérent fans réfiftance.

Toute l'Armée entra peu de tems après en Moravie, & marcha droit vers Brinn, la meilleure, ou plutôt la feule fortereffe de la Moravie. Elle eft défendue par une citadelle appellée Spielberg, & fituée fur une hauteur qui en rend l'approche très-difficile. L'Avant-garde fut continuellement aux mains avec les Huffars, pendant cette marche. On vint fe pofter à Wifchau, où le Roi de Pruffe établit fon quartier. On y féjourna jufqu'au 7. de Mars, jour auquel l'Armée fe remit en marche,

che, & vint s'établir aux environs de Brinn; le quartier-général à Chornim, à une lieue de cette Ville, qui par la position des troupes ennemies se trouva comme bloquée.

La Garnison qui s'y trouvoit étoit nombreuse, on la faisoit monter à plus de sept mille hommes. Avec de pareilles forces le Commandant de la Place crut pouvoir inquieter les quartiers des Ennemis, & même en enlever quelques-uns qu'il espéroit surprendre. Il sut que le Comte de Truhses-Walbourg, Major-Général des Troupes Prussiennes, étoit posté avec un seul Bataillon de son Régiment dans un Bourg nommé Lesch. Il forma aussitôt le dessein de l'enlever. Pour cet effet il fit sortir, la nuit du 14. au 15. de Mai, deux mille hommes de sa Garnison, sous les ordres du Colonel Terzi, avec ordre d'aller attaquer le poste du Comte de Truchses. Celui-ci étoit sur ses gardes. Le Colonel Autrichien vit bien qu'il ne faloit pas songer à le surprendre, mais à le forcer. Cependant il fit avancer un Trompette, qui sonna l'appel, & demanda à parler au Comte lui-même. On le fit entrer. Il dit que le Colonel Terzi ayant investi le Bourg avec deux mille hommes, il faisoit savoir aux Prussiens qui y étoient, & en particulier à lui Comte de Truchses, qu'ils ne pouvoient lui échapper; que néanmoins, pour épargner l'effusion du sang humain, il offroit de les recevoir prisonniers de guerre, promettant qu'on ne toucheroit point à leurs effets; que s'ils n'acceptoient pas au plutôt ce parti, il ne répondoit pas des suites. Le Comte de Truchses renvoya le Trompette,

le

le chargeant de dire au Colonel Terzi qu'il étoit résolu de se défendre jusqu'à la derniére extrémité. L'attaque commença par un feu terrible de part & d'autre; mais celui des Prussiens étoit supérieur, quoiqu'ils fussent en beaucoup plus petit nombre. Le Commandant Autrichien, déconcerté par cette résistance à laquelle il ne s'attendoit pas, fit de nouveau sommer le Comte de Truchses, avec menace de faire mettre le feu au Bourg, & de ne point donner de quartier; mais il reçut la même réponse. Sur quoi il fut en effet mettre le feu aux maisons voisines. Deux petites piéces de canon que les Prussiens avoient avec eux, commençoient déjà à jouer & à incommoder fort les Autrichiens, lorsque l'Ennemi s'apperçut que le feu se communiquoit d'une maison à l'autre.

Le Général Prussien ne voyant point d'autre moyen d'échapper, que par un de ces coups hardis que quelquefois la fortune favorise, résolut de se mettre à la tête de sa troupe, & de se faire jour l'épée à la main au-travers de l'Ennemi. Il avoit remarqué que depuis que les deux canons tiroient, le feu des Autrichiens avoit beaucoup diminué; il jugeoit de-là qu'ils ne devoient pas être en fort bon ordre. Enfin les ténébres de la nuit le favorisoient, & il valoit mieux mourir en combattant que dans les flammes d'un incendie.

Il fit connoître son dessein aux principaux de ses Officiers. Il les trouva bien disposés. Les Soldats sortent la bayonette au bout du fusil, & chargeant les Autrichiens, les font re-

reculer, & les obligent à se retirer, laissant plus de cent hommes morts, & pour le moins autant de blessés. Du côté des Prussiens quarante hommes furent tués, & plusieurs blessés, entre autres huit Officiers, parmi lesquels on comptoit le Général Truchses, blessé légérement au bras: le Marquis de Varennes, Lieutenant-Colonel du Régiment de ce Général, reçut une blessure à la cuisse, outre une contusion au bas-ventre.

Il se passoit peu de jours qu'il n'y eût de pareilles rencontres, soit avec la Garnison de Brinn, soit avec les Partis de Hussars qui battoient sans-cesse l'estrade.

Le Roi de Prusse, ayant laissé quelques troupes aux environs de Brinn, marcha jusqu'à Znaïm à huit lieues de Vienne, menaçant cette Capitale d'un siége. Il prit son quartier à Nicolsbourg, château situé sur les frontiéres de l'Autriche, d'où il détacha des Partis qui firent des courses jusqu'aux portes de Vienne, & jusqu'en Hongrie. En effet, ayant eu avis qu'un Corps de Milice Hongroise devoit s'assembler à Scalitz, Place peu considérable de Hongrie sur les confins de l'Autriche, il détacha le Prince Diedrich d'Anhalt avec quatre Bataillons & vingt Escadrons, pour les dissiper. Le Prince ne trouva que quatre cens hommes de cette milice dans le château de Scalitz, le reste au nombre de cinq mille hommes, ayant eu vent de sa marche, s'étoit sauvé qui d'un côté qui de l'autre, sans qu'il y eût moyen de les atteindre. Les quatre cens hommes du château de Scalitz se

rendi-

rendirent dès la premiére sommation. Ils furent faits prisonniers de guerre.

Dans toutes ces petites rencontres qui ne décidoient de rien, il se faisoit quelquefois des actions de valeur, qui ne sont pas indignes de l'Histoire. Un Caporal du Régiment du Colonel Franckenberg des Troupes Saxonnes, se défendit un jour avec huit hommes contre plus de cent Hussards, & se battit avec eux assez longtems, pour que son Colonel vînt à son secours & le dégageât. Je suis fâché de ne pas savoir le nom de ce brave homme, qui fut fait Officier après la Campagne, je l'aurois volontiers mis dans cet Ouvrage.

Le Prince Charles ayant eu des avis certains de la marche du Roi de Prusse dans la Moravie, rappella le Prince de Lobkowitz, & lui laissant un Corps d'environ huit mille hommes, il le chargea du poste de Budweis, & l'exhorta à employer toute son expérience & son habileté à le conserver, puisque de là dépendoit en quelque sorte l'espérance de reconquérir bientôt la Bohême. Ensuite ce Prince quita Neuhauss avec le reste de son Armée encore forte de près de quarante mille hommes, & s'approcha du Danube, marchant de maniére qu'il avoit le dos tourné vers l'Autriche Supérieure & vers la Baviére, qu'il couvroit, sa droite le long du Danube pour défendre la Hongrie & l'Autriche inférieure, & sa gauche côtoyant la Moravie, où il pouvoit entrer quand il lui plaîroit, soit pour y attaquer les Prussiens, soit pour leur couper la retraite.

Le Roi de Prusse sentit bientôt toute la sa-

gesse de cette conduite, & il ne fut pas longtems à s'appercevoir que pour peu qu'il tardât à se rapprocher de la Bohême, le Prince Charles pouvoit lui en intercepter la communication. Que d'ailleurs ce Prince n'avoit qu'à entrer en Moravie, pour lui couper la subsistance, & faire périr son Armée. Ce fut sur cela que le Roi de Prusse prit la résolution d'abandonner le projet du siége de Brinn, & de retirer toutes ses troupes de la Moravie, pour se rapprocher de la Bohême, soit pour la commodité des vivres, soit pour se joindre en cas de malheur aux Troupes Françoises.

Nous verrons tantôt comment il exécuta ce dessein, & ce qui s'en ensuivit. Cependant avant que de retourner, il voulut se servir d'un moyen usé, & fort ordinaire pour susciter de nouveaux embarras à son Ennemi. Il fit répandre des Manifestes dans l'Autriche & dans la Hongrie, offrant aux Peuples de ce dernier Pays de leur faire donner satisfaction sur leurs anciens griefs, & les assurant qu'il étoit venu en partie pour protéger la Religion Protestante persécutée par les Princes de la Maison d'Autriche. Mais tout cela fut inutile, les Protestans Hongrois ne branlérent pas plus que les Catholiques. Ils avoient oublié leurs maux passés. Satisfaits de ce que la Reine leur accordoit pour le présent, ils s'embarrassoient peu de l'avenir. Le tems change les mœurs des Peuples. Cet amour de la Liberté s'éteint à la longue, on s'accoutume au joug, & une ombre de privilége paroît un état libre à ceux qui sont nés & élevés dans

une sujettion d'autant plus rude, qu'elle a paru nécessaire pour déraciner en eux toute idée de Liberté. La Reine de Hongrie n'a point suivi la politique de ses Prédécesseurs, qui avoient toujours affecté d'humilier la Nation Hongroise en général & la Noblesse en particulier, traitant les uns & les autres comme des rebelles qu'il faloit éloigner des Charges, & les tenir bas pour prévenir leurs révoltes. Elle a tâché au-contraire de gagner les Grands, en leur témoignant une entiére confiance, en les élevant aux plus éminentes Charges sans distinction de ses autres Sujets; & elle y a réussi. Le Peuple qui suit les mouvemens de ceux qu'il est accoutumé de respecter, n'a pas manqué d'imiter le zéle des Grands. On lui en a même fourni des motifs suffisans, en lui permettant de rétablir quelques Eglises, & de servir Dieu chacun à sa maniére. Par-là on a gagné le cœur des Grecs, des Luthériens, des Calvinistes, & des Catholiques mêmes, qui ont cru entrevoir dans cette tolérance le rétablissement de l'ancienne Liberté Hongroise. Ils ont bien un peu murmuré des levées qu'on a faites moitié de gré, moitié de force; mais tout s'est appaisé.

La France donnoit toute son application à délivrer la Baviére. Une nouvelle Armée se mit en marche dès le 23. de Février pour venir dans cet Electorat. Elle étoit composée des Régimens d'Infanterie de *Picardie* 4. Bataillons de *Normandie* 4. Bat. d'*Auvergne* 2. de *Royal* 3. de *Noailles* 3. d'*Orléans* 3. de *Bretagne* 1. d'*Appelgrün* 2. d'*Avrei* 1. de *la Fére* 1.

 de

de *Bourbon* 2. de *Languedoc* 1. de *Duras* 1. de *la Marck* 2. de *Boulonnois* 1. de *Xaintonge* 1. de *Tournaisis* 1. de *Forest* 1. de *Bresse* 1. de la *Marche* 1. de *Brie* 1. de *Vivarez* 1. de *Béauce* 1. de *Nice* 1. En tout quarante Bataillons, dont quinze passérent en Bohême, le reste, faisant environ quatorze à quinze mille hommes, resta en Baviére sous les ordres du Duc d'Harcourt, avec trente Escadrons des Régimens de *Cuirassiers*, de *Royal-Pologne*, de *Clermont*, de *Rohan*, de *Royal Cravattes*, d'*Anjou*, de *St. Simon*, de *Noailles*, Cavalerie, & des Régimens d'*Harcourt* & de *Languedoc*, Dragons. A toutes ces troupes se joignit un Corps de deux mille Palatins, & dans la suite un autre de trois à quatre mille Hessois.

Mais pendant que cette Armée Françoise étoit en marche pour venir au secours de la Baviére, les Autrichiens tâchoient de s'y établir de maniére à n'en pouvoir pas être aisément chassés.

L'Armée Bavaroise, forte de quatre à cinq mille hommes, étoit postée aux environs de Kelheim, petite Ville du Bailliage de Straubingen située sur le Danube près de l'endroit où l'Altmul se jette dans ce fleuve. Le Général Bérenklau forma le dessein de la déloger de ce poste, & de s'emparer de la Ville de Kelheim, que les Bavarois avoient fortifiée autant qu'ils avoient pu.

Il passa le Danube à Deggendorff avec les troupes qu'il commandoit, & n'ayant point trouvé d'obstacle à sa marche, il passa avec la même facilité les Riviéres de Naab, de La-

ber,

ber, d'Altmul, & arriva à Stadt-am-Hof, Fauxbourg de Ratisbonne appartenant à l'Electorat de Baviére. Là il commença à lever des contributions jusques sur les Hôpitaux, & après avoir jetté la terreur dans Ratisbonne à la faveur de ses Pandoures & Talpaches, & avoir ramassé quelque vingt mille florins, il continua sa marche. A son approche le Feld-Maréchal de Thöring se retira sous le canon d'Ingolstad, quoiqu'il eût deux fois plus de monde que Bérenklau; & la Garnison de Kelheim n'attendit pas d'être sommée pour évacuer la Place, elle l'abandonna avec précipitation, & se sauva comme elle put à l'Armée de Thöring. Telle étoit la conduite des Bavarois, autrefois si vaillans & si braves. Ils ne faisoient pas la moindre résistance pour défendre leur Pays, & sembloient s'entendre avec l'Ennemi pour lui livrer toutes les Places, tant la terreur panique les avoit saisis.

Bérenklau s'étant rendu maître de Kelheim, poussa jusqu'à Ingolstadt, pour voir s'il ne pourroit point attirer le Feld-Maréchal Bavarois à un combat. Il y eut une assez vive escarmouche à la vue de cette Place, sans aucun avantage marqué de part ni d'autre. Mr. de Thöring ne jugea pas à propos d'engager une action générale, & ne se croyant pas en sûreté sous Ingolstadt, il profita de la nuit pour se retirer du côté de Donawert, en attendant l'arrivée des François & des Palatins.

Le Comte de Kévenhuller apprenant que ces derniers venoient aussi renforcer les Bavarois, voulut en punir leur Souverain: pour

 cet

cet effet il demanda des contributions au Haut-Palatinat d'une maniére très-précise. Voici la Lettre qu'il écrivit à la Régence de Neubourg.

LETTRE DU COMTE DE KEVENHULLER, A LA REGENCE DU HAUT-PALATINAT.

„ Nous *Louïs André* de *Kévenhuller*, Com-
„ te du St. Empire Romain, &c. De par Sa
„ Majesté la Reine de Hongrie & de Bo-
„ hême, &c. Savoir faisons aux Etats du Du-
„ ché de Neubourg, que comme ils n'obser-
„ vent pas une exacte neutralité dans la guer-
„ re présente à laquelle Sa Majesté Hongroi-
„ se a été forcée, qu'au-contraire on donne
„ toute assistance aux Ennemis de Sa Majesté,
„ & qu'on leur permet de faire de ce Duché un
„ rendez-vous pour y rassembler leurs trou-
„ pes, on sera par-là dispensé d'avoir à l'a-
„ venir aucun égard ni ménagement pour ce
„ Pays. Si leur mandons que dans huit jours
„ de la date de cette sommation, ils ayent
„ à payer sans faute & sans délai la somme
„ de 200000 florins du Rhin à la Caisse
„ Royale de mon Armée; faute dequoi on
„ agira contre le Duché de Neubourg & tout
„ ce qui en dépend, par le fer & le feu,
„ & par toutes sortes d'exécutions militaires
„ dans la derniére rigueur, les ordres con-
„ venables à ce sujet étant déjà donnés. Sur
„ quoi les Etats de ce Pays auroient à se ré-
„ gler pour se garantir des suites fâcheuses
„ à quoi ils doivent s'attendre infailliblement.

„ Donné

„ Donné au quartier de Landshut le 5. Mars „ 1742. L. A. Kévenhuller.

La Régence de Neubourg surprise de ces menaces, répondit en ces termes.

REPONSE DE LA REGENCE AU COMTE DE KEVENHULLER.

MONSIEUR,

„ Nous avons appris avec étonnement par „ les Lettres patentes que Votre Excellence „ a adressées aux Etats de Neubourg, & qui „ nous ont été rendues aujourd'hui à six heu- „ res du soir par Mr. Antoine Rukhetz, Ca- „ pitaine de Cavalerie de la Généralité Wa- „ rasdine, que, parce que dans la guerre qui „ s'est allumée entre l'Electeur de Baviére & „ la Reine de Hongrie on n'*observe pas de la* „ *part de ce Duché une exacte neutralité*, & „ qu'au-contraire *on prête toute sorte d'aide* „ *& d'assistance aux Ennemis*, & qu'on leur „ a accordé d'*y établir leur rendez-vous &* „ *de s'y assembler*, & que par-là tous les é- „ gards & les ménagemens venant à cesser, „ on auroit à payer dans huit jours de la date „ de ces Lettres patentes la somme de 200000 „ florins de contribution, ou à s'attendre à „ voir le Pays brûlé & saccagé.

„ Mais nous ignorons absolument en quoi „ on a accordé volontairement tout secours à „ l'Ennemi, & qu'il leur ait été permis d'éta- „ blir dans ce Pays leur rendez-vous & de s'y „ assembler: nous nous flattions au-contraire, „ ensuite

„ ensuite du Rescrit, que S. A. E. Palatine
„ nous a adressé en date du premier Février,
„ dont nous joignons ici un extrait, que l'E-
„ lecteur n'étant entré en aucune hostilité avec
„ la Cour de Vienne, il n'étoit pas à présumer
„ que cette Cour feroit aucune entreprise
„ contraire à la tranquillité de ce Duché; vu
„ qu'on doit d'autant moins regarder comme
„ troupes ennemies celles qui composent la
„ Garnison de cette Ville, & qui sont encore
„ à la solde de l'Electeur, qu'il est permis à cha-
„ que Souverain de faire garder son Pays par
„ ses propres troupes; & que quand même el-
„ les devroient passer au service d'une autre
„ Puissance, on ne sauroit regarder cela com-
„ me un acte d'hostilité, puisque tout le mon-
„ de sait qu'un Souverain peut accorder à un
„ autre des troupes auxiliaires, sans prendre
„ part à la guerre où celui-ci est engagé avec
„ une autre Puissance. Rien n'étant plus vrai
„ que ce que nous avons l'honneur d'exposer
„ à Votre Excellence, nous avons une con-
„ fiance dans son équité, qu'elle voudra bien
„ nous remettre la contribution imposée, &
„ nous en exemter à l'avenir, ou tout au
„ moins suspendre sa résolution jusqu'au re-
„ tour d'un Courier que nous avons dépêché
„ aujourd'hui à Son Altesse, pour savoir ses
„ intentions; car nous ne pouvons croire que
„ la Reine votre Souveraine soit indisposée
„ contre Son A. S. E. Palatine au point de
„ vouloir accabler de contributions les Etats
„ & les pauvres Sujets de Neubourg, & les
„ ruiner de fond en comble, sans qu'ils lui
„ en ayent donné le moindre sujet.

Tou-

Toutes ces repréſentations ne ſervirent de rien, le Haut-Palatinat ne fut pas traité plus favorablement que la Baviére.

Cependant l'Empereur, qui ſe voyoit maître de la Bohême à la réſerve d'Egra, avoit envoyé ordre d'en faire le ſiége dès que la Saiſon le permettroit. Le Maréchal de Broglio lui avoit fait repréſenter, que les Troupes Françoiſes étoient trop affoiblies, & avoient trop de poſtes à garder pour pouvoir former une pareille entrepriſe. Mais l'éloignement de l'Armée Autrichienne paroiſſant à l'Empereur une occaſion favorable pour s'emparer de cette Place, il donna des ordres ſi précis qu'il falut enfin s'y conformer. On raſſembla an commencement d'Avril les Régimens de Rochechouart, de Berry & de Luxembourg, Infanterie, auxquels on joignit le quatriéme Bataillon de Navarre, & le troiſiéme d'Alſace. Les Régimens de Royal, de Fouquet & d'Andelau, Cavalerie. La Meſtre de camp générale, & Armenonville, Dragons, avec la Compagnie Franche de Galleau & 160. Bavarois. Le tout faiſant un peu plus de quatre mille hommes, nombre bien petit pour aſſiéger une Place comme Egra, défendue par une Garniſon de près de quinze cens hommes. L'Artillerie répondoit à la foibleſſe de ce Corps, elle ne conſiſtoit qu'en quatre piéces de batterie. Il eſt vrai qu'elle fut augmentée dans la ſuite, & que rien ne manqua des choſes néceſſaires à un Siége. Mr. de Leuville, Lieutenant-Géneral, devoit commander à ce Siége; mais étant mort le 5. d'Avril, avant qu'on eût fait tous les préparatifs,

le

le Comte de Saxe eut le commandement, & ſous lui le Marquis de Mirepoix, les Ducs de Chevreuſe & de Bouflers.

La Ville d'Egra, qui donne ſon nom à un des Cercles de Bohême, eſt ſituée à l'extrémité de ce Royaume, ſur les frontiéres du Haut-Palatinat. Elle fut érigée en Ville Impériale & Indépendante par l'Empereur Fridéric I. en 1179. Elle ſe maintint dans cet état juſqu'en 1315. que l'Empereur Louis IV. l'incorpora au Royaume de Bohême en faveur du Roi Jean, pour la ſomme de 40000. marcs d'argent, & depuis ce tems-là elle a toujours fait partie de la Bohême. Elle eſt ſituée d'un côté dans un vallon, & de l'autre ſur une roche & ſur une colline. La Riviére d'*Eger*, dont elle tire ſon nom, baigne ſes murs du côté du Septentrion. Elle eſt défendue par de bons baſtions, & par un chemin couvert fraiſé & paliſſadé. Elle a un bon foſſé ſec, & au-delà une triple muraille avec des tours à l'antique. Ces dehors étoient tous minés, mais la Nature a encore plus contribué que l'Art à la rendre forte. On ne peut guére l'aborder que du côté de l'eau, où elle n'a qu'un mur double à l'antique, & un méchant ravelin qui défend la tête du pont. Enfin c'eſt tout dire, que dans la *Guerre de trente ans* les Suédois l'aſſiégérent, & ne purent jamais la prendre, quelques efforts qu'ils fiſſent; ſoit à-cauſe de la réſiſtance des Aſſiégé[illegible] que la Riviére fût alors plus reſſer[illegible]n lit, & par conſéquent plus pro[illegible] entre dans Egra par trois grandes [illegible] par trois petites. Le Marché où la

la Grande-Place est environnée de belles maisons, au bout desquelles on découvre l'Hôtel-de-ville, sur la porte duquel est un Aigle, que la Ville a retenu pour ses armes depuis qu'elle étoit Ville Impériale. Plus bas on montre encore la maison où fut assassiné le fameux Comte de Wallenstein, qui s'étoit rendu assez redoutable à son Maître, pour que ce Prince eût recours à la ruse pour se défaire de lui. On montre encore le lit où ce Général couchoit. A une petite demi-lieue d'Egra, est la Fontaine minérale dont les eaux sont si connues en Allemagne. Au-reste la Ville conserve encore le Droit de faire battre monnoie, mais elle n'en use guére.

Le Comte de Saxe ayant reconnu la Place, & voulant l'attaquer du côté de l'eau, fit construire une redoute vis-à-vis du ravelin qui défend la tête du pont. La tranchée fut ouverte du même côté, la nuit du 7. au 8. d'Avril, & en cinq nuits de travail on se trouva près du glacis du ravelin. Son canon démonta celui du ravelin & d'un demi-bastion. Le travail de la nuit du 11. alla un peu moins vite que celui des jours précédens, à-cause de l'eau qui entroit dans la sape. Les Assiégés firent un retranchement d'arbres sur le bord de la Riviére, pour empêcher qu'on ne pénétrât dans le ravelin, par la gorge de cet ouvrage. Le 12. quoiqu'ils eussent démasqué une batterie de trois canons qui étoit dans le vieux château, on s'avança pendant la nuit sur l'angle saillant du chemin couvert. Dès le 13. au matin on se logea sur le chemin couvert, & l'on commença à tirer contre la

bat-

batterie du château. Cette batterie ayant été entiérement démontée le 14. on commença à battre en brêche le corps de la Place. Non seulement on abattit le chemin de ronde, mais on perça même la premiére muraille. On éleva en même tems deux Cavaliers pour plonger dans le chemin couvert.

La Garnison fit ce jour-là une petite sortie & attaqua les Travailleurs, mais elle fut repoussée par la Garde de la tranchée.

Le 15. on allongea le logement sur la gauche, & l'on y fit un réduit pour trois mortiers destinés à tirer dans le ravelin. On ouvrit un boyau à la droite pour s'emparer d'un fortin dont le feu pouvoit incommoder, & l'on poussa la sape couverte jusqu'à la palissade; desorte que le logement embrassoit le chemin couvert.

Le 16. ce logement ayant été allongé dans le chemin couvert, & une batterie ayant été établie pour faire brêche au ravelin, les jours suivans furent employés à établir une nouvelle batterie, & à faire la descente du fossé, dont la contrescarpe fut percée la nuit du 18. au 19. Pendant tout ce tems, les Assiégés firent un feu prodigieux de canon & de mousquetterie. Le Commandant voyant que l'Ennemi étoit si près du corps de la Place, ne jugea pas à propos de tenir plus longtems, pour se ménager de meilleures conditions.

Le 19. à huit heures du matin il fit arborer [...]peau blanc & battre la chamade, & [...]a Capitulation fut signée. [...] conquête ne couta pas au-delà de cent

cent hommes aux François, mais ils y perdirent quelques braves Officiers. Mr. Desmarets Commiſſaire Provincial d'Artillerie fut du nombre des morts, de-même que Mrs. Leduc Capitaine au Régiment de Piémont, de Puigaillard Lieutenant dans le Régiment de la Rochehouart, de Lorençon Lieutenant dans le Régiment de Dragons d'Armenonville Mr. Vendin, Capitaine au Régiment de Luxembourg, eut l'épaule emportée d'un coup de canon, dont il mourut quelques heures après. Mrs. de Biſcourt Ingénieur, de Sorival & de Savoniére Officiers d'Artillerie, & Mr. Mirof Lieutenant au Régiment de Penthiévre furent du nombre des bleſſés.

Le Lecteur ſera peut-être bien aiſe de voir ici les Articles de la Capitulation d'Egra.

Capitulation d'Egra.

I. La Ville & Fortereſſe d'Egra ſera livrée à Sa Majeſté Impériale.

II. Mais il ſera accordé à la Garniſon de Sa Majeſté la Reine de Hongrie la liberté d'en ſortir avec les honneurs ordinaires de la Guerre, ayant ſes armes, drapeaux déployés, tambour battant, mêche allumée, ſix piéces de canon de fonte & douze chargés, trente-ſix cartouches pour chaque Homme, & trois grenades pour chaque Grenadier.

On répond à l'Article II. J'ai ordre de faire la Garniſon priſonniére de guerre, ce que je n'aurois pu me diſpenſer d'exécuter, ſi l'accord avoit été différé de deux jours ſeulement. Cependant je prens ſur moi de la laiſſer ſortir

avec les honneurs militaires spécifiés, sous la restriction qu'elle ne servira point contre Sa Majesté Impériale & ses Alliés, jusqu'à ce qu'elle soit, ou échangée, ou rançonnée selon le cartel. Pour ce qui est des six canons, on ne les laissera point emmener, mais bien deux de trois livres de balles.

III. Non seulement la Garnison en sortant emménera librement avec elle tous ses équipages, chevaux, & chariots; mais à sa requisition il lui en sera fourni cent cinquante & leur attelage, & donné une escorte avec un Commissaire des marches. *Accordé.*

IV. Pour ce qui concerne la marche de la Garnison, il sera permis au Commandant, immédiatement après la conclusion de l'Accord, de dépêcher sans délai un Officier au Sérénissime Feld-Maréchal Prince de Lorraine, Commandant dans le Royaume de Bohême, & il lui sera permis à lui Commandant d'Egra de marcher avec sa Garnison droit à l'Armée de Hongrie en Bohême, & par rapport à la longueur de chaque station, il la sera de deux ou trois milles selon son bon-plaisir. *Cet Article sera accordé, mais la marche ne se fera point en Bohême, mais en droiture à Passau.*

V. Il sera accordé à la Garnison cinq chariots couverts. *On en accordera deux, mais à condition qu'on n'y cachera point de Déserteur.*

VI. Il sera fourni aux Officiers pendant la marche le fourrage pour les chevaux qu'ils ...uveront avoir. *Accordé.*

Il sera outre cela fourni au Soldat ... subsistance, deux livres de viande ...r tant ici que pendant la marche, jusqu'à

qu'à son arrivée à l'Armée de la Reine de Hongrie. *Accordé.*

VIII. Lors de la sortie de la Garnison on ne débauchera point le Soldat à abandonner le service où il est présentement engagé. *Accordé.*

IX. Tous les malades & les blessés de la Garnison, qu'on ne pourra transporter, auront la liberté de rester dans la Place jusqu'à leur reconvalescence, & alors on les pourvoira de passeports, pour se conduire sûrement à leur Corps. *Accordé.*

X. Les Prisonniers de la Compagnie franche du Colonel Galleau, qui se trouvent ici, seront échangés contre d'autres Prisonniers de guerre des Régimens d'Ogilvi & de Bathiani qui sont dans la Ville de Prague; & il sera donné sur cela des sûretés suffisantes par écrit. *On écrira là-dessus à Mr. le Maréchal de Broglio, mais les chevaux seront rendus, & l'on remboursera aux Officiers les fraix de leur entretien.*

XI. La liberté de sortir ne doit pas seulement s'entendre de la Garnison déjà mentionnée & du Commissaire des Vivres, des Ingénieurs, & des Personnes pour le Service de l'Artillerie, qui en dépendent; mais aussi de tous ceux qui jusqu'ici ont été dans le Service de la Chambre des Finances de Sa Majesté la Reine de Hongrie, & sur-tout du Concierge du Château de Hacker, qui pourra emmener avec lui ses équipages & meubles, avec les Archives de la Reine qui sont entre ses mains. *Accordé, à l'exception du transport des Archives.*

XII. Cette Ville-ci & toute la Bourgeoisie, malgré le changement survenu, seront conservés sans trouble ni empêchement dans leurs Possessions & Biens, Immunités, Priviléges, Coutumes établies, & conséquemment dans le Gouvernement de la Ville, tel qu'il est établi de tems immémorial, & dans tout Etat politique IN STATU QUO. *Toutes leurs Possessions & leurs Biens leur demeureront. Pour ce qui est de leurs Priviléges, Sa Majesté Impériale en disposera selon son bon-plaisir. Il est à présumer qu'Elle ne manquera pas de leur faire sentir les effets de sa clémence.*

XIII. L'Artillerie & les Munitions qui appartiennent à la Ville, lui seront laissées. *A l'égard de la Ville, on s'en tient à la réponse donnée à l'article précédent. Tout ce qu'on peut promettre, c'est qu'on observera une bonne discipline & un bon ordre.*

XIV. Si quelque Habitant juge à propos de se retirer, il en aura la liberté, & il pourra emporter ses effets. *Accordé.*

XV. Toutes les Eglises, les Cloîtres, les Ecoles demeureront sans empêchement dans l'état où ils sont présentement. *Accordé.*

XVI. Aussitôt après la conclusion & la signature de cet Accord, le Ravelin du pont sera occupé par cent cinquante hommes des Troupes Royales de France, & jusqu'au vingt-deux du courant, terme fixé pour la sortie de la Garnison, les Portes & les Postes demeureront occupés par les Troupes Royales de Hongrie. *Le Ravelin de la Ville du côté de la porte du pont sera occupé par deux cens hommes.*

XVII. Et

XVII. Et afin que cette Capitulation ſoit tenue fermement & ſous la Foi Royale, ſans fraude ni malice, nous en avons dreſſé deux Inſtrumens de la même teneur, & les avons expédiés de part & d'autre. Ainſi reſpectivement arrêté au quartier-général de Liechſtein & dans la fortereſſe d'Egra le 19. Avril 1742. (L. S.) DE DOFFING. *Commandant d'Egra & Colonel du Régiment de Botta.*

Pour bien entendre le ſens de l'Article X. de cette Capitulation, il faut ſavoir que quelque tems avant le ſiége d'Egra, vingt-cinq Dragons & quelques Officiers de la Compagnie franche du Colonel Galleau ayant été chercher des chevaux dans un Village tout près d'Egra, s'arrêtérent à boire dans un cabaret: L'Hôte profitant de ce tems-là, fit avertir le Commandant de la Place qu'il y avoit des François chez lui, & que ſi l'on ſe hâtoit tant ſoit peu on pourroit les enlever. Sur quoi Mr. de Doffing fit partir un détachement de cent hommes de ſa Garniſon, qui entrérent dans le Village ſans que les François en euſſent le moindre avis, deſorte que la maiſon fut inveſtie avant qu'ils puſſent ſe mettre en état de défenſe. Il falut ſe rendre, & ſouffrir d'être menés dans la Place priſonniers de guerre.

Ce n'eſt pas-là la ſeule occaſion où les Troupes Françoiſes ont été vendues & livrées par les habitans de la Bohême. Il faudroit un volume entier pour raconter toutes les petites occaſions où les François ont ſenti

 les

les effets de la haine que les Allemands ont contre eux. Les Bavarois eux-mêmes, tout alliés qu'ils étoient des François, les ont vendus dans l'occasion. On a vu des Guides Bavarois trahir des Généraux François, & les mener eux, leur escorte, & leurs bagages au milieu des Hussars, qui inondoient la Baviére après que le Prince Charles eut passé le Danube, comme je le dirai tantôt. Le Lecteur me dispensera d'entrer dans le détail de toutes ces petites rencontres, qui n'ont décidé de rien. Je me suis contenté de toucher les principales. Je ne parlerai pas d'une assez rude escarmouche qu'il y eut entre Pisek & Frauenberg, à l'occasion d'un Convoi que le Maréchal de Broglio envoyoit dans cette derniére Place, & dont l'escorte fut attaquée inutilement par un Parti de Hussars soutenus de quelque deux cens Cuirassiers. Je me contenterai de dire que toutes ces différentes rencontres affoiblissoient extrêmement les François, d'autant plus qu'ils en revenoient rarement victorieux, les Partis ennemis étant ordinairement plus forts de la moitié & plus, qu'eux; & parce qu'étant trahis par les gens du Pays, & n'entendant pas la Langue, les François donnoient dans des embuscades, où ils n'avoient d'autre consolation que de vendre leurs vies aussi chérement qu'il leur seroit possible. Tout cela joint aux maladies qui se mirent parmi eux, les diminua extrêmement. Leur Armée, qui en entrant en Bohême étoit de 28. à 30000 hommes, se trouvoit alors réduite à 15000. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que les Saxons, quoiqu'exemts des

des inconvéniens que je viens de marquer, vu que les Peuples de Bohême étoient extrêmement portés pour eux ; & quoique plus accoutumés aux alimens & au climat de ce Pays-là, ils n'ont pas laissé de souffrir une diminution encore plus considérable à proportion, puisqu'étant entrés en Bohême au nombre de vingt & un mille hommes, ils se sont trouvés réduits à huit mille, lorsqu'ils se sont rapprochés des frontiéres de leur propre Pays.

Cependant le Prince Charles ayant reçu quelques renforts de Hongrois, cessa de côtoyer la Moravie, & fit tout d'un coup un mouvement à droite qui le porta dans cette Province. Le Roi de Prusse, qui jusqu'alors avoit fait mine de vouloir assiéger Brinn, ne jugea pas à propos de l'attendre. Deux raisons l'en empêchérent ; la premiére, c'est qu'il eut avis qu'un gros de Milice Hongroise, joint à cinq ou six mille hommes de troupes réglées, étoit en marche pour entrer en Silésie, & qu'il étoit déjà arrivé près de Teschen, ce qui l'obligea à faire un détachement de huit mille hommes de son Armée sous les ordres du Prince Diederich d'Anhalt pour marcher vers Tropau, & s'opposer à l'Ennemi de ce côté-là. L'autre raison, c'est que les Saxons étoient diminués de plus de la moitié, & que le reste étoit las & recru ; qu'enfin toute son Armée soupiroit après le repos, ayant fatigué tout l'hiver & souffert beaucoup de la rigueur de la saison. Il prit donc la résolution de revenir en Bohême, & d'y mettre ses troupes dans des quartiers dis-

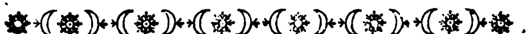
posés de façon qu'elles pussent se rassembler en très-peu de tems. Les environs de Czaslau lui parurent très-propres à ce dessein. C'est un des meilleurs Cantons de la Bohême, tout plein de Villes & de Villages qui se touchent pour ainsi dire, & arrosé d'un côté par la Sazava & de l'autre par l'Elbe. Le Roi, en se postant entre ces deux Riviéres, mettoit sa gauche & sa droite en sûreté, & ne pouvoit être entamé que par devant. En deux marches il lui étoit aisé de se rendre à Prague, qui étoit derriére lui ; & il pouvoit, s'il le jugeoit à propos, se couvrir du canon de cette Place.

Enfin il s'approchoit d'un Corps de huit à dix mille hommes, que lui amenoit le Prince Léopold d'Anhalt. Voilà les raisons qui engagérent ce Monarque à diriger sa route de ce côté-là. Nous verrons dans le Livre suivant de quelle maniére il y fut attaqué par le Prince Charles de Lorraine, & quel fut le succès de la fameuse Bataille de Czaslau.



HIS-

HISTOIRE
DE LA
DERNIERE GUERRE
DE BOHEME.



LIVRE SIXIEME.

ARGUMENT.

Le Prince Charles marche contre le Roi de Pruſſe, & lui livre bataille. Il la perd. Combat de Sahay. Le Roi de Pruſſe fait la paix avec la Reine de Hongrie. Retraite du Maréchal de Broglio ſous Prague. Affaires de Baviére. Siége de Prague.

IL n'eſt pas douteux que la France, en favoriſant l'Election de l'Electeur de Baviére, ſon ancien Allié, à la Dignité Impériale, n'ait cherché à étendre les bornes, non pas de ſes Etats déjà aſſez vaſtes, mais de ſon influence dans les affaires de l'Europe: mais comme l'influence de la France ne peut s'accroître ſans que celle de l'Angleterre en ſouffre, le Roi de la Grande-Bretagne n'omettoit rien de ce qui pouvoit rompre les me-

ſures d'une ſi puiſſante Rivale. Le Soutien de la Maiſon d'Autriche fait une partie eſſentielle du Syſtême de la Cour Britannique. Autrefois, lorſque l'ambition de cette Maiſon égaloit ſa puiſſance, & qu'elle paroiſſoit en vouloir à la Liberté de l'Empire & à celle de toute l'Europe, l'Angleterre faiſoit cauſe commune avec la France; mais celle-ci ayant gagné le deſſus, ou du-moins étant parvenue à pouvoir balancer la Puiſſance Autrichienne, l'Angleterre a changé de conduite, & s'eſt déclarée depuis longtems ennemie de la Maiſon de Bourbon. Ce n'eſt pas que la Puiſſance Autrichienne ait été moins formidable ſous les trois derniers Empereurs; mais c'eſt que celle de la France s'étoit accrue, & que la ſituation de cette Monarchie donne plus d'ombrage à l'Angleterre que celle des Etats Autrichiens, quoique plus vaſtes, & peut-être beaucoup plus puiſſans. L'Angleterre n'a ceſſé de former des Alliances contre la France, non pas peut-être pour l'envahir, & la démembrer comme autrefois, mais pour la mettre dans un état d'impuiſſance, qui ne lui permît pas de s'oppoſer à cet empire abſolu que les Anglois s'arrogent ſur Mer, & à ce Commerce qui embraſſe tout, & qui dans peu engloutira celui des autres Nations. Plus flatés de figurer & de donner la Loi par l'étendue de leur Commerce, par leurs richeſſes, par leurs nombreuſes Flottes, que de poſſéder de vaſtes Etats & une vaine étendue de Pays, ils ſe renferment dans leur Ile, affectent un grand deſintéreſſement, proteſtent

qu'ils

qu'ils ne veulent point faire de conquêtes, & ne prétendent autre chose que de maintenir l'Equilibre du Pouvoir & la Liberté de l'Europe. Ces beaux mots trouvent aisément créance chez des Esprits déjà saisis de jalousie & de haine contre la France. On se ligue, on s'unit, on sacrifie tout pour s'opposer à cette Puissance, que l'on hait sans trop savoir pourquoi; & sans y penser on se sacrifie pour les Anglois, qui vont toujours à leur but. C'est de cette maniére qu'ils ont su profiter de cette formidable Ligue qu'ils avoient formée dans la Guerre pour la Succession d'Espagne. Leur Paix particuliére, & faite à propos, leur valut un très-beau Pays en Amérique, & en Europe Gibraltar & l'Ile de Minorque. Ces deux derniéres acquisitions les rendent, pour ainsi dire, maîtres de l'Océan & de la Méditerranée. S'ils n'eussent point eu Port-Mahon, ils n'auroient pu faire subsister si longtems leur Escardre sur les côtes de Provence, ni y reparoître sitôt après l'échec reçu en dernier lieu près du Cap Sépet. Quelle incommodité d'aller se radouber en Angleterre, & quelle longueur de revenir bloquer le Port de Toulon! Quelle commodité au-contraire d'avoir un asyle & des magasins à portée, & de pouvoir reparoître en moins de rien sur les côtes de l'Ennemi!

Je ne pense pas qu'il y ait un homme de bon-sens & non prévenu dans le monde, qui ose se refuser à la justesse de ces idées. En général il faudroit être injuste pour attribuer moins d'ambition & plus de desintéressement à un Prince, à un Etat qu'à un autre. Rome

&

& Carthage, Pompée & César, visoient à l'accroissement de leur pouvoir avec une ardeur égale; il n'y avoit de différence que dans la maniére de s'y prendre. Rome ne parloit contre Carthage, que de délivrer les Peuples opprimés; & Pompée se couvroit contre César du prétexte spécieux de la Liberté publique. Au fond les uns & les autres n'avoient d'autre motif que leur agrandissement particulier; & jamais les Princes, les Peuples, & les Hommes-mêmes dans la vie privée, n'en ont connu d'autres, depuis que la prospérité de l'un a réveillé la jalousie de l'autre. L'Envie & l'Ambition sont deux monstres aussi anciens que le Monde. Ils sont de tout tems, de tout âge, de tout Pays. Ils habitent dans les Palais & dans les Cabanes: & pour penser le contraire, il faudroit avoir l'imagination des Poétes, ou pouvoir réaliser la Fable du Siécle d'or.

Le Lecteur n'aura pas de peine à comprendre, que tout ce raisonnement ne tend qu'à le prévenir sur mon impartialité. Je ne prends d'autre intérêt à tout ce que j'écris, que celui de paroître exact & impartial. C'est le seul devoir que je tâche de remplir. Si quelqu'un trouve que je m'en sois écarté en quelque endroit de cet Ouvrage, je le prie, avant que de décider, de se bien fonder lui-même, & de voir si la prévention dont il m'accuse, n'est pas plutôt toute entiére dans son esprit que dans mon Livre.

Le Roi d'Angleterre voyoit bien que la Ligue qui s'étoit formée contre la Reine de Hongrie, étoit trop forte & avoit déjà remporté de trop grands avantages, pour espérer de

rompre ses efforts & de regagner les Pays dont elle s'étoit saisie. Il ne pensoit qu'à l'affoiblir en détachant quelqu'une de ses parties, & sur-tout celle qui l'empêchoit le plus d'agir efficacement en faveur de Sa Majesté Hongroise. Le Roi de Prusse étoit dans ce cas. Il avoit encore assez de troupes pour envahir les Etats d'Hanovre, & il étoit merveilleusement à portée de le faire. Il en devoit couter à la Reine de Hongrie; mais il valoit mieux faire ce sacrifice au Roi de Prusse qu'à l'Empereur, tant parce que ce dernier n'étoit pas un Ennemi si redoutable, que parce qu'il devoit trop à la France, pour qu'on ne lui supposât pas & de la reconnoissance & de l'attachement pour cette Couronne. Il y avoit sans-doute de l'inconvénient pour l'Electeur d'Hannovre de travailler à l'accroissement de la Puissance Prussienne; mais de deux maux il falut toujours éviter le pire. Le nouveau Ministre de Londres raisonna vraisemblablement ainsi. En agrandissant l'Empereur, nous augmentons l'influence de la France, & nous diminuons la nôtre. En cédant quelque chose au Roi de Prusse, nous sauvons la Maison d'Autriche, & la mettons en état de s'opposer aux entreprises que celle de Brandebourg pourroit former sur l'Electorat d'Hannovre. Le Roi de Pologne ne tardera pas de faire sa paix aussitôt après celle du Roi de Prusse, de se joindre à la Reine de Hongrie, ou du-moins d'embrasser le parti de la Neutralité, pour sauver son Electorat du pillage. Les François & les Bavarois sont trop foibles pour pouvoir défendre la Bohême. & reconquérir la

Baviére. Les Etats-Généraux se déclareront. Nous attaquerons les Pays-Bas ou la Lorraine, & prendrons quelque Province sur la France, pour réparer la diminution que la cession qu'on fera au Roi de Prusse, apportera à la puissance de Sa Majesté Hongroise.

Ce Plan, comme on voit, étoit assez beau; c'est dommage qu'il ait eu le sort de celui de la Laitiére & du Pot au lait.

Cependant le Ministére Britannique avoit envoyé de nouvelles Instructions à Mylord Hindfort, qui tâchoit d'ajuster à Breslau & les prétentions du Roi de Prusse & les intérêts de la Reine de Hongrie.

Le Comte de Podewils se rendit en Moravie auprès de Sa Majesté Prussienne, lorsqu'elle revenoit en Bohême, & lui communiqua les derniéres propositions de la Cour d'Autriche, par lesquelles cette Cour offroit la cession des trois Districts sur lesquels ce Monarque avoit d'abord formé des prétentions, ou une partie des Pays-Bas. Le Roi répondit que les délais de la Cour d'Autriche l'avoient constitué dans de nouveaux fraix, & qu'il prétendoit, pour dédommagement, la cession de tout ce qu'il avoit acquis par la voie des armes, sans en excepter le Comté de Glatz. Que quant aux Pays-Bas il n'y prétendoit rien, & que la Reine pouvoit les garder pour elle. Que pour lui il ne vouloit point d'un Pays qui lui seroit disputé en toute occasion, & qui lui apporteroit plus de préjudice que d'avantage.

Le Comte s'en retourna avec cette réponse à Breslau. Les négociations recommencérent.

La

La Reine de Hongrie, instruite des nouvelles prétentions du Roi de Prusse, les rejetta. Elle trouva que les choses n'étoient pas encore si désespérées; & allégua aux Ministres Anglois que le Prince Charles étoit à la tête d'une belle & nombreuse Armée, qu'il étoit aidé des conseils & de l'expérience du vieux Comte de Königseg; qu'il faloit lui laisser suivre l'Armée Prussienne; qu'il tâcheroit de l'engager à une action décisive, & qu'alors on pourroit se régler selon l'événement; que si le Roi de Prusse perdoit la bataille, il rabattroit apparemment beaucoup de ses prétentions; & que s'il la gagnoit, il n'étoit pas possible qu'il ajoûtât rien à celles qu'il venoit de former.

Les négociations ne firent plus que traîner, & l'on attendit de part & d'autre la décision du combat futur.

Le Prince Charles continua à suivre l'Armée Prussienne; mais comme celle-ci avoit plusieurs marches sur lui, elle arriva aux environs de Czaslau, qu'il étoit encore au milieu de la Moravie.

En arrivant de Bohême, le Roi de Prusse divisa son Armée en trois Corps. L'un fut posté à Leutomissel sur les frontiéres de la Moravie, l'autre à Chrudim plus près de l'Elbe, & le troisiéme entre Czaslau & Kuttemberg près d'un Village nomme Chotusitz, où toute l'Armée devoit se rassembler en cas de besoin, le Roi ayant trouvé le terrain de ce côté-là plus avantageux pour un combat, supposé que l'Ennemi vînt l'attaquer. Le premier de ces trois Corps formoit l'aile gauche,

le fecond le corps de bataille, & le troifiéme l'aile droite. De cette maniére l'Armée avoit à dos la Riviére d'Orlitz, & faifoit face à la Sazava, vers laquelle on jugeoit que le Prince Charles dirigeroit fa marche pour fe conferver la communication avec l'Autriche, & avec l'Armée du Prince de Lobkowitz qui campoit toujours à Budweis.

Le Prince Charles arriva enfin en Bohême, & fe porta vers la Sazava, comme le Roi de Pruffe l'avoit bien prévu. Il paffa d'abord cette Riviére, & détacha quelques troupes qui s'affurérent de la Ville de Czaflau. A cette nouvelle, le Roi de Pruffe qui avoit reçu le fecours qu'il attendoit, raffembla toutes fes forces près de Chotufitz. Il appuya fa gauche à la Crudinka, qui prend fa fource derriére Czaflau. Sa droite s'étendoit jufqu'à quelque diftance de Kuttemberg, & il avoit au centre le Village de Chotufitz, qu'il avoit garni d'un bon Corps de Moufquetaires, dont le feu incommoda beaucoup l'Infanterie Autrichienne.

La diligence du Prince Charles le rendit maître de Czaflau, il marcha avec toute fon Armée de ce côté-là. Le 16 de Mai au foir, les deux Armées fe trouvérent à peu de diftance l'une de l'autre, & le 17 au matin elles fe trouvérent en préfence. Le Prince Charles avoit rangé fon Infanterie au centre & fa Cavalerie fur les ailes. Un gros Corps de Huffars marchoit en avant comme des Enfans perdus, & devoit tâcher de percer les Efcadrons ennemis le fabre à la main, obfervant de fe retirer dès qu'ils fe verroient preffés. Les Croates & les Pandoures devoient prendre un dé-

ens & les Prussiens.





détour pour tomber ſur la ſeconde ligne des Pruſſiens, & tâcher d'y jetter la confuſion par leurs cris & par tous les autres moyens poſſibles. A cela près l'ordre de bataille du Prince Charles n'étoit pas différent de celui du Roi de Pruſſe.

Dès qu'on fut à portée de ſe canonner, l'Artillerie Pruſſienne ſe fit entendre. Elle étoit avantageuſement poſtée ſur une hauteur; & dès la premiére volée de canon le Comte de Four, Colonel du Régiment de Lichtenſtein, Dragons, fut tué. Sur cela les Huſſars s'ébranlérent & fondirent avec rapidité ſur la Cavalerie Pruſſienne, qui les repouſſa vertement. Au-lieu de ſe rallier, ils ſe jettérent en déſordre dans les intervalles de l'Infanterie qui étoit au centre, & penſérent la déranger entiérement. Cet accident fut bientôt réparé, & l'Armée Autrichienne continua à s'avancer avec beaucoup de gravité & de fierté. Le feu de la mouſquetterie commença de part & d'autre, & il faut convenir que celui des Pruſſiens ſurpaſſoit de beaucoup le nôtre. Mais s'ils avoient de l'avantage de ce côté-là, nous en avions du côté de notre Cavalerie, qui parut ce jour-là meilleure que la leur, comme elle l'avoit déjà paru à Molwitz. En effet, la Cavalerie de l'aile droite des Pruſſiens, quoique poſtée ſur une hauteur, & quoiqu'elle débordât celle d'Autriche & la prit en flanc, fut repouſſée juſqu'à trois fois dans les différentes charges qu'elle fit, & à la quatriéme elle fut miſe dans une telle déroute, qu'elle fut pouſſée juſques près de Kuttemberg. Cet avantage fut funeſte à l'Armée Autri-

chienne; car au-lieu de s'arrêter & de se remettre en ordre, afin de conserver le terrain qu'elle avoit gagné, & d'attaquer même l'Infanterie ennemie en flanc, elle se débanda pour courir après les fuyards, qu'elle abandonna bientôt pour se jetter dans le camp des Ennemis & pour piller.

Le Prince Charles avoit tout lieu de se flatter d'une victoire complette. Son aile droite avoit mis en désordre la gauche des Prussiens, & son Infanterie ayant fait reculer celle de Prusse, prit le Village de Chotusitz à revers & y mit le feu, ce qui obligea les troupes qui y étoient d'en sortir au plus vite, pour s'aller poster sur les flancs de la ligne d'Infanterie de leur Armée.

Pendant qu'une partie de la Cavalerie Autrichienne étoit occupée à piller le Camp ennemi, celle de Prusse se rallioit, & revenoit à son poste. L'Infanterie redoubloit son feu, & se rallioit avec tant de facilité, qu'enfin le Prince Charles s'apperçut que la sienne étoit rebutée de tant de charges inutiles; & voyant d'ailleurs le désordre où la soif du pillage avoit jetté sa Cavalerie, il fit sonner la retraite, abandonnant le champ de bataille au Roi de Prusse, mais sans aucune autre marque de victoire que deux ou trois piéces de canon embourbés dont les affuts étoient cassés. Ses troupes au-contraire emportoient quatorze étendars & deux drapeanx pris sur le Prussiens, & emmenoient deux mille prisonniers, beaucoup de bagage, & une infinité de chevaux de toute espéce. La bataille avoit commencé sur tout le front des deux Armées à huit

huit heures du matin; elle ne finit qu'à midi. Il y eût du côté des Prussiens environ quatre mille hommes de tués ou mis hors de combat, & les Autrichiens y perdirent deux mille cinq cens hommes. Ceux qui se distinguérent le plus du côté des premiers furent, après le Roi & le Prince Léopold d'Anhalt, les Généraux Kleist, Bodenbroeck, Waldau & Wédel. Le Comte de Rottembourg eut le bras cassé, & se signala beaucoup.

Le Prince Charles donna de grandes marques de valeur & de conduite du côté des Autrichiens: mais je laisse aux Historiens de ce Prince & du Roi de Prusse à marquer en détail tout ce que ces deux Héros firent de grand & de vaillant dans cette journée. Le Général Pallandt fut blessé à mort & fait prisonnier, les Comtes de Frankenberg & de Wels Majors-Généraux furent tués.

Les Autrichiens ne perdirent ni drapeau ni étendard; non pas qu'ils n'en eussent point, comme l'ont publié les Gazettes; mais parce que l'Infanterie Prussienne, qui seule résista jusqu'au bout, ne se mêla point, & ne combattit qu'à coups de feu.

Le Prince Charles fit sa retraite en bon ordre. Il retira les troupes qu'il avoit mises dans Czaslau, repassa le ruisseau de Crudinka, & se retira à Vilimow, où son avant-garde avoit campé l'avant-veille du combat. Les Prussiens firent mine de le poursuivre, mais ils n'osérent l'entamer, & furent contraints de se contenter d'être spectateurs du bon ordre de cette retraite.

C'est ici le lieu d'examiner quelles furent

les causes qui contribuérent le plus à faire gagner aux uns & perdre aux autres cette bataille ; car les forces ayant été à peu près égales, on ne peut pas dire que le nombre ait prévalu.

Quoiqu'en général le gain d'une bataille dépende du hazard, & que le moindre petit incident puisse arracher la victoire aux plus braves soldats, il est néanmoins certain, que la valeur des troupes, la capacité des Généraux, la bonne ordonnance & la justesse des mesures y contribuent beaucoup ; sans cela il n'y auroit point de distinction à faire entre un César & un Varron, un Eugéne & un Tallard. Mais toutes ces choses se trouvoient à un degré à peu près égal dans les deux partis à la bataille de Czaslau. D'où vient donc que le Prince Charles a perdu la bataille? Le vulgaire croit que c'est au feu des Prussiens qu'il faut attribuer la décision de cette affaire. Mais c'est l'opinion du vulgaire, & un homme d'esprit ne doit pas y souscrire légérement. Il est certain que ce feu ne put qu'être très-vif, puisque c'est une expérience faite, qu'un Soldat Prussien tire six coups de fusil en une minute. Mais je soutiens qu'il est impossible de charger & de tirer avec la vitesse des Prussiens, sans perdre beaucoup plus de coups que n'en perdent ceux qui ne tirent pas si vite, mais qui ajustent mieux, parce qu'ils se donnent plus de loisir. Selon le calcul que j'ai fait, les Prussiens ont tiré six cens cinquante mille coups de fusil dans l'action de Czaslau, & il y eu à peine deux mille cinq cens morts du côté de l'Ennemi, & environ autant de blessés

Si

Si vous en rabattez ceux que le ſabre a tués ou bleſſés, que de coups de fuſil perdus! J'approuve fort l'uſage des Suiſſes: ils s'exercent chez eux, non pas à tirer vite, mais à tirer droit.

L'avantage a donc été égal par rapport au feu de la mouſquetterie. Quant à celui de l'artillerie, quoique les Canonniers Pruſſiens tirent avec autant de viteſſe que les Mouſquetaires, on ſait que le feu du canon ne fait pas grand mal dans une bataille, & que c'eſt un proverbe parmi les gens de guerre, qu'il faut être prédeſtiné pour mourir d'un coup de canon dans un combat général. Si le feu des Pruſſiens leur donnoit quelque avantage, pourquoi auroient-ils plus perdu de monde que leurs Ennemis? Pour ce qui eſt de l'arme blanche, l'avantage étoit tout du côté des Autrichiens. Leur Cavalerie eſt beaucoup meilleure que celle de Pruſſe, peut-être parce que celle-ci trop exercée au feu, ne l'eſt pas aſſez à l'arme blanche. Cela étant ainſi, d'où vient que les Autrichiens ont perdu la bataille? C'eſt premiérement qu'ils ſe ſont amuſés à piller avant que de s'être aſſurés de la victoire, & c'eſt en général le défaut des Troupes Autrichiennes. Soit que l'exemple des Hongrois leur ait été contagieux, ſoit que l'irrégularité de leur paye ait produit parmi eux cette ardeur du pillage, il eſt toujours certain qu'ils y ſont très-enclins, témoin la Lettre que le Prince Charles écrivit à la Reine de Hongrie, où il ſe plaint amérement que cette ſoif du pillage lui avoit arraché la victoire au moment qu'il la ſaiſiſſoit; témoin encore tous les Pays

où ces troupes ont été en quartier ou en garnison. C'est, en second lieu, que si la vitesse des Prussiens à tirer ne leur donne qu'un avantage imaginaire sur les autres troupes, ils en ont un très-réel dans la facilité qu'ils ont à se rallier. On romt un Bataillon Prussien, mais on ne le met pas en déroute; un instant de relâche suffit pour le remettre en ordre. Cette sévérité avec laquelle on les exerce continuellement depuis trente ans, les a accoutumés à faire leurs évolutions & leurs mouvemens avec un concert admirable. Un Corps d'Infanterie Prussienne est comme une machine dont les Officiers dirigent les ressorts. Ils savent au moindre mot, au plus petit signal tout ce qu'ils doivent faire. Voilà à mon avis ce qui a le plus contribué à leur faire gagner la bataille. En effet, tous les efforts des Hussars & des Croates, gens très-propres à jetter des troupes dans la confusion, n'ont servi de rien dans cette occasion, pendant qu'en 1632. à la fameuse bataille de Lutzen, un Corps de ces derniers pensa arracher la victoire des mains des Suédois par une attaque imprévue qu'ils firent à leurs bagages.

Le Roi de Prusse resta aux environs de Czaslau après la bataille: ce Pays lui parut très-propre à rétablir son Armée, en attendant que la nouvelle des avantages qu'il venoit de remporter, déterminât la Reine de Hongrie à accepter les conditions de la Paix telles qu'il les proposoit, ou que le refus de cette Princesse l'obligeât à prendre de nouvelles mesures avec les Alliés pour lui porter de plus rudes coups.

On

On voit par-là combien faux ont été les bruits qui ont couru dans le monde, que ce Monarque ne s'étoit déterminé à la Paix, qu'ensuite du refus que le Maréchal de Broglio avoit fait de marcher à son secours. Les Gazettes & leurs échos, qui ont avancé cela comme un fait certain, n'ont pas fait beaucoup d'honneur au Roi de Prusse, en supposant qu'il étoit disposé à partager avec les François l'honneur de la victoire, & qu'il avoit besoin d'eux pour vaincre, pendant qu'il est de fait qu'il étoit aussi fort que le Prince Charles. D'ailleurs, comment peut-on se figurer qu'un Prince aussi éclairé que le Roi de Prusse se déterminera à faire la Paix par le seul motif de se venger d'un tel refus? Cela ne seroit-il pas bien digne d'un si grand Prince, & d'un Génie si supérieur? Je ne puis m'empêcher de me rappeller à ce propos les paroles du grand Condé au Coadjuteur (a), qui avoit *trouvé un jour sur la table du cabinet de ce Prince deux ou trois Ouvrages de ces Ames serviles & vénales, & y avoit jetté les yeux.* Sur quoi ce Héros lui dit: *Ces misérables nous ont fait vous & moi tels qu'ils auroient été, s'ils s'étoient trouvés dans nos places.*

Enfin, pour derniére raison, ces Ecrivains n'ont pas fait attention à la position du Prince de Lobkowitz, qui occupant encore le poste de Budweis, tenoit le Maréchal de Broglio

(a) *Voy. les Mém. du Card. de Retz. T. 2. Liv. 3. p. 246, 247, 248 & 262. Ed. d'Amst. 1731. où il se plaint de l'impertinence des Journalistes & des Faiseurs de Libelles de son tems.*

glio en échec, & ne lui permettoit pas de-marcher vers le Cercle de Czaſlau, à moins qu'il n'eût voulu abandonner Prague & le reſte de la Bohême, qu'il devoit couvrir de ce côté-là. Mais on auroit beaucoup à faire, ſi l'on vouloit répondre à toutes les viſions & aux faux préjugés des ames vulgaires.

Il eſt tems que j'inſtruiſe le Lecteur du ſort des Saxons. Affoiblis de plus de la moitié ils avoient quité la Moravie en même tems que les Pruſſiens, & traverſant les Cercles de Chrudim, de Konigsgratz & de Bunzlau, ils s'étoient retirés dans celui de Leuthomeritz ſur les frontiéres de Saxe, pour ſe remettre un peu de leurs fatigues, & pour être à portée de ſe recruter. Au-reſte ils n'avoient pas fait ce trajet ſans être harcelés par les Huſſars Autrichiens: & dans un Village nommé Aſtrup près de Biſtra en Moravie, quatre Compagnies du Régiment de Coſel furent ſurpriſes par le Général Philibert à la tête de ſon Régiment de Cuiraſſiers & d'un gros de Huſſars, & taillées en piéces. Le Colonel Sédentz qui les commandoit y fut tué, quatre piéces de canon & les drapeaux pris. Le Général Jaſmund ayant eu avis de cette attaque, y courut avec le Régiment de Frankenberg; mais il arriva trop tard, & ne trouva que des morts & des mourans. L'Ennemi s'étoit retiré après avoir fait ſon coup.

Cependant le Maréchal de Bellile, jugeant ſa préſence néceſſaire en Baviére, avoit pris congé de l'Empereur, & étoit parti de Francfort le 15. de Mai. Le hazard voulut qu'il rencontrât à quelques journées de-là le Général

néral Schmettau, que le Roi de Pruſſe envoyoit porter à l'Empereur la nouvelle de ſa victoire. Après une courte entrevue, Mr. de Bellile changea le deſſein de ſon voyage, & réſolut d'aller droit en Bohême pour aider le Maréchal de Broglio à profiter de la diſpoſition où le gain de la bataille de Chotuſitz avoit mis les affaires des Alliés. Je dis le gain de la bataille, pour ſuivre les idées communes, quoiqu'au fond il n'y ait eu d'autre avantage que d'être reſté maître du champ de bataille.

Pendant que Mr. de Bellile étoit en chemin, le Prince de Lobkowitz, dont l'Armée s'étoit accrue juſqu'à douze mille hommes, forma le deſſein de s'emparer de Frauenberg. C'eſt une petite Ville du Cercle de Pilſen à demi ruinée, & avec de vieilles fortifications auxquelles les François avoient ajoûté quelques ouvrages de terre. Le château eſt ſitué ſur une des plus hautes montagnes de Bohême, eſcarpée de tous côtés, au bas de laquelle on voit encore de vieux retranchemens; & près du château, qui n'eſt plus qu'une maſure, une tranchée, reſte des guerres des Huſſites. Je raconterai ici l'origine de Frauenberg, pour divertir l'eſprit du Lecteur des idées triſtes & lugubres que le récit de tant de combats peut avoir fait naître.

On trouve dans les *Annales d'Allemagne* que Henri I. ſurnommé *l'Oiſeleur*, avoit une Fille d'une grande beauté, nommée Héléne. Le Comte Albert d'Altenbourg en devint amoureux, & s'en fit aimer. Comme il n'y avoit aucune apparence qu'ils obtinſſent de l'Empereur

pereur la permiſſion de ſe marier, ils prirent la réſolution de ſe retirer enſemble dans quelques forêts inacceſſibles. Pour y réuſſir, le Comte ſe mit d'abord au ſervice de l'Empereur, pour avoir le tems de vendre ſes biens. Quand il eut amaſſé une aſſez grande ſomme pour ſe mettre en état de ſubſiſter avec ſa Maîtreſſe dont il vouloit fairè ſa femme, il demanda congé pour un certain tems ſous prétexte de quelque voyage pour ſes affaires. Il jetta les yeux ſur la Bohême, pays de montagnes & de bois où il eſt aiſé de ſe retrancher. Ayant trouvé un endroit favorable à ſon deſſein, il s'y arrêta, & y fit bâtir le château de Frauenberg. Il fit en même tems proviſion pour pluſieurs années de toutes les choſes néceſſaires à la vie. Il n'oublia pas non plus celles qui l'étoient à ſa défenſe en cas d'attaque. Le fort achevé, il aſſembla tous ſes ouvriers & leurs familles, ſous prétexte de leur faire bâtir une Ville au pied de la montagne où étoit le château. Ils mirent en effet la main à l'œuvre; mais l'ouvrage fut bientôt interrompu, parce qu'Albert craignoit avec raiſon que les Ouvriers s'en retournant chez eux ne révélaſſent ſon ſecret. Il prit donc le cruel parti de les faire tous bruler après les avoir enivrés. Cette horrible exécution faite, il retourna plus paſſionné que jamais à la Cour, où il avoit laiſſé la belle Héléne. Quel moyen
'nir? Il n'y en avoit point d'autre que
er, comme ils en étoient convenus.
poſa donc un jour de faire avec des
ie partie de promenade à la campa-
is un certain endroit qu'il lui avoit

mar-

marqué. La compagnie étant arrivée au rendez-vous ſecret, le Cavalier prit la Dame, & l'enleva à la vue des autres fuyant au grand galop. Après une aſſez longue courſe, ils arrivérent à leur château, où Héléne fut ravie en admiration de ſe voir reçue ſi ſplendidement. Beaux jardins, appartemens commodes & magnifiques, charmante vue, munitions de guerre & de bouche, & ſur-tout une entiére liberté à leur paſſion mutuelle. Pendant ce tems-là l'Empereur avoit été occupé à la guerre de Hongrie. En étant revenu victorieux, il établit ſa réſidence à Ratisbonne, qui n'eſt pas éloignée de la Bohême. Comme il étoit fort paſſionné pour la chaſſe, ſon ardeur l'emportoit ſouvent dans les forêts de Bohême. Il s'y engagea un jour ſi avant qu'il s'égara, & fut longtems ſans ſavoir où il étoit. Enfin, découvrant de la fumée, il pouſſa ſon cheval de ce côté-là. Il n'y put arriver que la nuit, tant les chemins étoient impraticables. Il eut encore beaucoup de peine à ſe faire ouvrir, tout étant déjà clos & bien fermé. Albert ayant demandé *qui va-là? Ayez pitié*, dit Henri, *d'un Voyageur qui s'étant égaré n'a ni bu ni mangé depuis trois jours*. Il y avoit longtems que nos Amans ou nos Epoux n'avoient vu l'Empereur, & apparemment il avoit beaucoup changé depuis ce tems-là, deſorte qu'ils ne le reconnurent pas pour ſon bonheur, comme on va le voir. Héléne, curieuſe de voir un homme, ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis cinq ans à la réſerve de ſon mari, pria inſtamment ce dernier de recueillir cet Etranger. On le reçoit amiablement, on lui allume du feu, &

on

on lui donne les rafraîchiſſemens néceſſaires. L'Empereur reconnut d'abord ſon Gendre & ſa Fille, mais il n'eut garde d'en faire ſemblant. Il leur fit accroire qu'il étoit un Gentilhomme, qui après avoir beaucoup dépenſé à viſiter pluſieurs Cours de l'Europe, s'en retournoit chez lui fort court d'argent. Sur cela Héléne lui demanda des nouvelles de l'Empereur Henri. *Il eſt mort*, lui répondit le faux Voyageur. *Quoi vous ne ſavez pas cela? &* *il y a déjà un an! Ha*, s'écria-t-elle, *l'agréable nouvelle que vous m'apprenez! En récompenſe je veux faire votre lit de ma propre main, & vous coucher mollement. Je voudrois que tout le reſte de ma Famille fût éteinte, pour recouvrer ma liberté & celle de mon cher Ami que voilà. Mais dites-moi, je vous prie*, Madame, *ſi vous aviez à-préſent l'Empereur entre vos mains, comme vous m'avez, que lui feriez-vous? Nous ferions enſorte qu'il ne paſſeroit pas le jour.* Après de ſemblables entretiens, on accompagna l'Empereur dans ſa chambre, & le lendemain il retourna à Ratisbonne au grand étonnement de ſa Cour qui étoit fort en peine de lui. Comme tout le monde le félicitoit, *Tréve de complimens*, dit-il aux Seigneurs qui l'entouroient, *j'ai une priére à vous faire, c'eſt de vous armer inceſſamment pour me venger d'un ennemi que j'ai découvert.* Auſſitôt dit, auſſitôt fait. On ſe met en marche en bon ordre, on commande des ouvriers pour abattre les arbres & élar-
min juſqu'à la fortereſſe. Cepen-
igneurs voulurent ſavoir qui étoient
ennemis qu'ils alloient combattre.

C'eſt

C'est mon scélérat de Gendre, dit-il, *& mon indigne Fille, qui sont dans ce château que vous voyez. Allez l'envahir, & me les amenez prisonniers.* A l'instant on marche droit à la forteresse, & on en demande l'entrée. Albert allarmé de ce tumulte inopiné demande ce que c'est. *C'est*, lui cria-t-on, *l'Empereur Henri qui a été chez vous ces jours passés, & qui nous commande de vous amener à lui morts ou vifs.* Aussitôt il se mit en défense, mais les cordes de son arc étant pourries il falut se servir de pierres. Héléne cependant poussoit des cris effroyables. *Je ne survivrai pas*, disoit-elle, *une heure à mon Epoux, tuez-moi, ou je me tuerai moi-même.* Les Chefs d' l'Armée touchés de compassion, priérent Henri de leur faire grace. Il le fit, non sans quelque répugnance. Le Traité ayant été conclu, la forteresse fut ouverte à l'Armée, les coupables demandérent pardon à genoux, & l'obtinrent. Ils ouvrirent les trésors cachés en terre sous la porte de la chambre où l'on mangeoit, après quoi ils suivirent l'Empereur à Ratisbonne.

C'est ainsi, selon les Annales, que commença la Ville & Forteresse de Frauenberg en 930.

Il y avoit longtems que le Prince de Lobkowitz avoit compris la nécessité de s'emparer de ce poste pour s'ouvrir la campagne jusqu'à Prague, & favoriser les courses des partis, que cette petite Place tenoit en quelque sorte en crainte de ce côté-là. Il n'attendit que le retour de la belle Saison pour exécuter son dessein, & des le 16. Mai il se

trouva

trouva en état d'agir. Trois cens Croates prirent les devans soutenus de quelque Cavalerie & Hussars, & se présentérent devant la Ville. Après une courte résistance l'Ennemi l'abandonna & se retira dans le château. J'ai dit que ce n'étoit qu'une masure; cependant sa situation & l'épaisseur des murailles qui sont encore sur pied, jointe à quelques ouvrages que les François y avoient fait, le mettoient en état de pouvoir être défendu pendant quelques jours.

Le 18. le Prince de Lobkowitz arriva avec le reste de ses troupes faisant environ dix mille hommes, douze piéces de canon, & quelques mortiers, dont on commença à faire un feu terrible. Il établit son quartier-général à Sahai, Village à une lieue au-dessus de Frauenberg. Tous ces lieux au-reste sont situés sur la Moldau, & Budweis est à deux lieues & demi au-dessous de Frauenberg de l'autre côte de la Riviére.

Le 19. on tira quantité de bombes pour incommoder les Assiégés & ruiner leurs batteries. Sur le soir Mr. de Lobkowitz fit sommer le Commandant, qui répondit en stile militaire que la poire n'étoit pas encore mûre, & qu'il y auroit encore bien des têtes cassées avant qu'il parlementât.

Il avoit trouvé moyen de faire avertir le Maréchal de Broglio de l'entreprise des Autrichiens, assez à tems pour que ce Général pût faire les dispositions nécessaires pour marcher à son secours.

Le 23. le château de Frauenberg tenoit

en-

encore, & ce même jour le Maréchal de Bellisle arriva à l'Armée près de Pisek.

Après avoir consulté quelque tems ensemble, les deux Généraux François se mirent eu marche vers Frauenberg, A cette nouvelle le Prince de Lobkowitz ne laisse que peu de monde dans les approches, & range son Armée en bataille de maniére que sa droité étoit appuyée au Village de Sahai, où il avoit jetté trois cens Pandoures ou Lycaniens; sa gauche étoit couverte d'un marais fort long, & il avoit à dos un bois-taillis. Dans cette situation il étoit presqu'inabordable. Les Généraux François ayant reconnu euxmêmes sa disposition, formérent la leur de cette maniére. Comme ils étoient supérieurs en force, ils détachérent une partie de leurs troupes, avec ordre de tourner le marais qu'on avoit reconnu n'être pas guéable, & avec l'autre partie ils firent attaquer le Village de Sahai. Les Régimens commandés pour cette attaque, essuyérent en y allant tout le feu du canon des Autrichiens, qui leur tua & blessa beaucoup de monde. Le Village fut attaqué, les Pandoures en furent chassés, & en se retirant ils mirent le feu au Village, soit pour favoriser leur retraite, soit pour nuire à l'Ennemi qui les poursuivoit la bayonette dans les reins. Après cet avantage, les ennemis attaquérent la droite de Mr. de Lobkowitz. Mais ce Prince, plus attentif à la manœuvre que les François faisoient à sa gauche, comprit qu'ils avoient dessein de lui couper la retraite vers Budweis. Sur cela il jugea à propos d'abandonner le terrain avantageux où il étoit

posté,

posté, afin de se replier vers le bois qui étoit derriére lui. Ce mouvement se fit avec tout l'ordre possible.

Là il délibéra s'il abandonneroit le siége de Frauenberg, pour retourner à Budweis avant que l'Ennemi l'eût prévenu. Mais connoissant le pays à fond, il comprit que ce Corps détaché ayant des défilés très-difficiles à passer dans la route qu'il prenoit, & un grand détour à faire, il ne pouvoit arriver sitôt, & qu'il auroit lui-même tout le loisir de combattre les troupes qu'il avoit en face; & que s'il venoit à bout de les défaire, Frauenberg étoit à lui, & le Corps qui marchoit pour le couper auroit bien de la peine à se mettre en sûreté. Résolu de tenter fortune, il reparoît en bataille hors de ce bois avec son Artillerie, & marche lui-même aux François. Le combat commença entre la Cavalerie. Trois Régimens de Cuirassiers fondirent sur les Carabiniers François, qui étoit soutenus de deux Régimens de Dragons. Ils furent bravement reçus, & se virent obligés de plier, après avoir fait tout ce qu'on peut attendre de bonnes & braves troupes. L'Infanterie Françoise chargea en même tems celle d'Autriche, & la poussa jusqu'à l'entrée du bois, où les Cuirassiers s'étoient venus rallier. Les troupes de la Reine revinrent à la charge, mais avec aussi peu de succès qu'auparavant. Quelques efforts que fît le Prince de Lobkowitz, il lui fut impossible de rompre les Ennemis. faut-il avouer qu'ils avoient-là l'élite s troupes. Leurs Carabiniers y firfaitement bien, & y perdirent force

ce gens. Une de leurs Brigades d'Infanterie (on m'a dit que c'étoit celle de Navarre) chargea trois fois la bayonette au bout du fusil avec une impétuosité à peine concevable.

Comme j'étois témoin oculaire, je n'avance que ce que j'ai vu ; & il faut avouer que ce Régiment de Navarre a bien brillé dans cette guerre, comme nous le verrons dans la relation du siége de Prague. De notre côté le Régiment de Hohenzollern, Cuirassiers, se distingua beaucoup, & fut presqu'entiérement ruiné.

Le combat avoit commencé le 25 à cinq heures de l'après-midi, & ne finit qu'avec le jour.

Le Prince de Lobkowitz profita de ce temslà pour lever entiérement le siége de Frauenberg. Il avoit déjà, dès la premiére attaque, ordonné de ramener la grosse Artillerie à Budweis.

Après avoir fait prendre les devans aux bagages, il reprit la même route, & par précaution il fit rompre les ponts sur lesquels il repassa la Moldau, abandonnant le champ de bataille à l'Ennemi avec cinq à six cens morts & quelques étendars. La perte des Ennemis montoit à deux cens cinquante hommes. Mais avec cette différence que nous n'eûmes pas un homme de marque blessé, au-lieu qu'il y eut de leur côté un Duc qui le fut dangereusement, ce fut le Duc de Chevreuse ; & un des fils du Maréchal de Broglio reçut une blessure assez légére.

Voilà quelle fut l'issue du combat de S dont les deux Partis ont parlé d'une m

si contradictoire, que si l'on en croit leurs relations, les Autrichiens ont été les François, (1) & les François les Autrichiens. On ne sauroit disconvenir que ces derniers n'ayent eu du desavantage dans cette action, mais il faut avouer en même tems que l'avantage des François se réduisit à peu de chose. Ils firent lever le siege de Frauenberg, obligérent le General Autrichien à regagner Budweis, & ravitaillerent la Garnison de Frauenberg: mais ce n'etoit pas la peine d'envoyer le Marquis de Mirepoix à l'Empereur pour lui porter cette nouvelle, ni de faire tirer le canon de Francfort.

Les deux Maréchaux de France résolurent cependant de n'en pas demeurer-là, & formérent le dessein d'aller attaquer le Prince de Lobkowitz dans son Fort, après avoir manqué de lui en couper le retour.

Un incident dérangea néanmoins ce projet. Ils avoient laissé un Corps de Cavalerie à Tein, petite Ville du Comté de Bechin en-delà de la Moldau; ce Corps étoit aux ordres de Mr. d'Aubigné. Un autre de Dragons avoit été posté à Cruman, du même côté de la Moldau, sous les ordres du Duc de Boufiers. Par cette position, le Prince de Lobkowitz se trouvoit enfermé au Nord & au Midi de Budweis; & si le Roi de Prusse avoit seulement continué à faire tête au ...arles, il y a apparence que, malgré ... du poste de Budweis, le Prince ...vitz y auroit été forcé, ou qu'il auroit

(1) ...le Merc. Hist. Juin p. 654.

roit falu qu'il l'abandonnât, vu la ſupériorité des forces des Ennemis. Le gros de leurs troupes étoit retourné à Piſeck pour ſe repoſer, tandis que pour mieux aſſurer leur coup, les deux Maréchaux faiſoient venir quelques Régimens de la Garniſon de Prague.

Mais le hazard voulut qu'un Courier Anglois qui venoit de Vienne, & qui étoit chargé de dépêches, étant venu à paſſer par Prague, fut arrêté par ordre du Gouverneur de cette Ville & mené à Piſeck, pour être préſenté aux deux Maréchaux. Il raconta qu'il avoit été volé par les Pandoures, & cela étoit vrai; mais il proteſta qu'il ne ſavoit rien du ſujet de ſon voyage, & qu'il n'avoit que des lettres à remettre au Roi de Pruſſe. Comme la route qu'il tenoit n'étoit guére celle du Camp Pruſſien, on le ſoupçonna de vouloir plutôt aller à Breſlau; il détourna toujours ſoigneuſement ce ſoupçon. On fit ſemblant de le croire, mais on n'en penſa pas moins. Et pourquoi les François n'auroient-ils pas eu des ſoupçons de ce qui ſe tramoit, puiſque toute la Terre en avoit? La Cour de France pouvoit-elle faire fond ſur l'alliance des Pruſſiens, & ne pas avoir prévu ce que les plus ſimples Raïſonneurs d'affaires politiques avoient prévu? Il n'y a pas d'apparence.

Cependant le Courier fut conduit au camp du Roi de Pruſſe avec une eſcorte, ſous prétexte de ſa ſûreté, mais en effet pour voir ſi on ne pourroit pas tirer de lui quelque aveu certain de ce qu'on ſoupçonnoit. L'Officier qui étoit chargé de le conduire ſûre-

ment au Camp Prussien, avoit ordre en même tems de tâcher de le faire parler, & d'observer ce qui se diroit dans le camp des Prussiens.

On apprit enfin qu'on ne parloit que de paix, & sur cela le Maréchal de Bellile jugea à propos de se rendre lui-même auprès du Roi de Prusse, pour savoir si ce bruit étoit vrai. De cette maniére le dessein d'attaquer Budweis fut différé, & il falut même dans la suite y renonçer, pour penser à se défendre soi-même contre ceux qu'on avoit voulu attaquer.

Arrivé auprès du Roi de Prusse, le Maréchal de Bellile ne lui dissimula pas les soupçons qu'on avoit; & ce Monarque lui dit avec la même franchise, qu'il croyoit que le Traité étoit à peu près conclu. Que personne ne pouvoit trouver mauvais qu'il fit une paix aux conditions qu'il avoit prescrites, & que qui que ce soit en feroit autant. Qu'en abandonnant l'alliance de l'Empereur, il n'abandonnoit pas ses intérêts; mais que la Reine de Hongrie lui accordant tout ce qu'il demandoit, il n'avoit plus aucun prétexte de lui faire la guerre.

Après une réponse si précise, le Maréchal de Bellile vit bien que c'étoit une affaire faite, & qu'il n'y avoit plus rien à espérer de ce côté-là. Il résolut d'aller faire une tentative à la Cour de Dresde, pour l'engager à faire sortir les Troupes Saxonnes de leurs quartiers, & à les employer à la défense de la Bohême, ou à quelque diversion qui partageât les nombreuses forces qu'il prévo-
yoit

voit bien que les François auroient dans peu ſur les bras. Cependant il dépêcha un Courier au Maréchal de Broglio pour l'avertir de ce qui ſe paſſoit, & que le Prince Charles avoit reçu de nouveaux renforts; qu'il étoit en marche pour joindre le Prince de Lobkowitz, & qu'il ne doutoit pas que ce ne fût pour l'aller attaquer.

Mr. de Broglio étoit à Frauenberg lorſqu'il reçut cet avis. Il en partit au plus vite pour Piſeck, où il manda toutes les troupes répandues en divers quartiers. Il y aſſembla une Armée d'environ vingt mille hommes, y compris les Corps du Duc de Bouflers & de Mr. d'Aubigné. Il laiſſa le premier à Crumau, & l'autre à Tein, qui n'eſt qu'à quatre lieues de Piſeck, & à deux de Frauenberg. Il donna ordre cependant à l'un & à l'autre de ſe préparer à une vigoureuſe réſiſtance. Il eſpéroit moyennant cela de pouvoir attendre tranquillement le ſecours des Saxons, & les recrues qu'on lui envoyoit de France.

Cependant le Maréchal de Bellile étoit allé, comme je viens de le dire, ſolliciter du ſecours à la Cour de Saxe. Mais on lui fit entendre que les débris des Troupes Saxonnes étoient trop foibles pour ſe remettre en campagne; qu'il faloit du tems pour les recruter, & qu'en attendant on en avoit un beſoin extrême pour couvrir le Pays. Que ſept ou huit mille hommes de plus ou de moins ne changeroient pas la face des affaires. Que la défenſe de la Saxe touchoit Sa Majeſté Polonoiſe de plus près que celle de la Bo-

hême; & que le Roi de Prusse ayant fait sa paix, l'Electorat de Saxe étoit trop exposé, pour que les Troupes, naturellement destinées à le défendre, pussent s'en éloigner. Après avoir inutilement négocié, Mr. de Bellisle s'en retourna à Prague.

Sur ces entrefaites le Maréchal de Broglio eut avis que douze mille hommes de milice destinés à recruter son Armée, étoient arrivés aux environs d'Egra. Sur quoi il résolut de marcher en avant & de se poster à Frauenberg, pour être à portée de soutenir les troupes qu'il avoit en-delà de la Moldau à Tein & à Crumau, & pour y attendre ce renfort. Il envoya quelques Bataillons d'Infanterie à Mrs. d'Aubigné & de Bouflers, avec ordre de défendre leurs postes aussi longtems qu'ils pourroient; & s'il n'y avoit pas moyen de repasser la Moldau, de rompre les ponts, & de retarder le passage de l'Ennemi. Il paroissoit avoir dessein de hazarder une bataille, au cas qu'il pût recevoir assez à tems le renfort en question; & en effet c'eût été le meilleur parti. Le pis qu'il pût lui arriver c'étoit de la perdre, & il n'y avoit pas plus de risque à cela qu'à se retirer en ne la donnant pas. J'en appelle aux gens du métier. Mr. de Broglio auroit eu une Armée de trente-cinq mille hommes, s'il eût pu être joint par ces douze mille. Celle du Prince Charles, y compris le Corps bkowitz, n'alloit qu'à quarante mille s; le surplus étoit de Pandoures & ates, dont le Général François ne peut-être pas grand cas pour une action

tion générale; & peut-être ne regardoit-il pas comme une grande disproportion, de n'avoir pas avec lui un essaim de Barbares, qui cherchent plus le pillage que le combat, & qui sont plus propres à tuer ceux qui fuyent qu'à vaincre ceux qui font ferme. Malheureusement le Prince Charles fit tant de diligence, que son Avant-garde parut sur la Moldau lorsqu'on s'y attendoit le moins; & Mr. d'Aubigné, bien loin de faire la moindre résistance, ne pensa qu'à abandonner son poste & à repasser la Riviére. Ce qu'il fit dans un très-grand desordre, & les Hussars le suivirent de si près qu'ils ne lui donnérent pas le tems de rompre le pont.

Le Prince Charles, bien informé par les gens du Pays, de la situation des troupes de France, & des renforts qu'elle attendoit, jugea qu'il faloit les attaquer, pendant qu'elles étoient encore si foibles, & que le succès dépendoit de la diligence. Sur cela il quita Sobiesslau où il avoit été joint par le Prince de Lobkowits, & sans laisser reposer ses troupes il marcha droit à Tein. Il se plaça sur une hauteur pour voir l'attaque de ce poste, mais il ne vit que le desordre de la retraite de Mr. d'Aubigné. Dès qu'il l'eût vu fuir, il ordonna au Prince de Birckenfeld, qui commandoit l'Avant-garde, de faire garder le pont par les Hussars, le Carabiniers & les Grenadiers à cheval, pour poursuivre l'Ennemi, & couper les troupes qui étoient à Crumau sous les ordres du Duc de Boufflers.

Cela fut exécuté avec toute la promtitude



Nation en général, & qui rendent juſtice à la vertu. Ceux pour qui les Gazettes ſont des oracles, & les fades plaiſanteries des vérités joliment dites, ceux-là, dis-je, ſeront peut-être fâchés de me voir heurter de front leurs préjugés: mais peu m'importe: ce n'eſt pas ma faute après tout s'ils décident ſur des choſes qu'ils n'entendent pas, & d'après des relations partiales copiées par des Ecrivans aveugles & paſſionnés.

Toutes les troupes du Maréchal de Broglio ne faiſoient que douze mille hommes, car il n'avoit pas encore été joint par les débris de celles du Duc de Bouflers. Celles du Prince Charles, y compris les irréguliéres, montoient à plus de cinquante mille hommes. La partie étoit, comme on voit, très-inégale. Il y avoit encore une différence, qui n'étoit peut-être pas moins avantageuſe aux Autrichiens, que l'extrême ſupériorité de leurs forces. C'eſt qu'ils marchoient avec la confiance qu'on a quand on va à une victoire aſſurée, au-lieu que les François devoient naturellement être épouvantés du nombre de leurs Ennemis, & plus encore de la manœuvre de leurs Alliés. Auſſi les Soldats ſe demandoient-ils les uns aux autres où étoient les Pruſſiens, les Saxons & les Oulans. Des Eſpions déguiſés en Vivandiers, & apoſtés par le Prince Charles, répandoient parmi eux un bruit ſourd que le Roi de Pruſſe les avoit livrés aux Autrichiens, & qu'il marchoit lui-même d'un autre côté, pour les enfermer & les tailler en piéces. Ce bruit, tout peu fondé qu'il étoit, leur paroiſſoit vraiſemblable; & la peur groſſiſſant les ob-

jets, leur multiplioit le nombre de leurs Ennemis, & celui des Puissances qui avoient conspiré leur perte. Cependant la fermeté de leurs Officiers, le visage serein de leur Général, & les cris répétés de *Vive le Roi, & de l'honneur de la France*, les rassuroient. Ils s'encourageoient les uns les autres, & s'exhortoient mutuellement à périr plutôt tous, que de commettre une lâcheté.

Le Prince Charles avoit divisé son Armée en trois Corps, qui marchoient sur un front égal à peu de distance les uns des autres, & cela dans la vue d'envelopper les François en les rencontrant. Le Maréchal de Broglio en ayant été informé, divisa aussi la sienne, non pas en trois corps, mais en trois pelottons de quatre mille hommes chacun. Il avoit décampé de Frauenberg, après en avoir retiré la Garnison, & avoir fait faire demi-tour à droite pour gagner Wodnian & passer le Blanitz, ruisseau qui se perd dans l'Ottava à deux lieues de-là. A peine avoit-il fait ce mouvement, que le Prince Charles parut. Son Altesse avoit pris possession de Frauenberg, & y avoit mis trois cens Hongrois & quelques troupes réglées en garnison. Le Général François vit le moment où il alloit avoir toute l'Armée ennemie sur les bras. Il se hâte de passer le ruisseau avec la plus grande partie de ses troupes, pendant que la Brigade de Navarre & celle d'Anjou, formant un Bataillon quarré, se battoient vaillamment contre une nuée de Hussars & de Croates, pour donner le tems au bagage de passer. Mais ce bagage fut peut-être ce qui sauva cette brave

Infan-

Infanterie ; car les Hussars & les Croates laissant des gens avec qui il n'y avoit que des coups à gagner, se ruérent brusquement sur les équipages. La peur saisit les valets qui les conduisoient. Ils coupérent les traits des chariots, & se jettant sur les chevaux ils s'enfuirent à toutes jambes. Les Hussars se mirent à piller, & se gorgérent de butin, jusques-là qu'ils vendoient des habits tout chamarrés pour quatre ducats. L'Infanterie Françoise profita de ce moment-là, & acheva de passer le ruisseau.

Le Maréchal rangea cette poignée de Soldats en bataille au-delà du ruisseau, & attendit l'Ennemi de pied ferme. Une manœuvre si fiére en présence d'un Ennemi si formidable, acheva de rassurer ses troupes. Le Prince Charles parut d'abord sur le bord opposé, & fit mine de vouloir passer le ruisseau. Ce n'étoit que pour tâter les François, qui firent ferme par-tout. Desorte qu'il ne jugea pas à propos d'engager une action, prévoyant sans-doute qu'elle pourroit ne lui être pas favorable : tant le Général François avoit su profiter avec habileté de l'avantage du terrain, & tant la contenance de ses troupes paroissoit assûrée.

La journée se passa à se cannoner, & à escarmoucher. Il me semble que depuis bien des années on n'avoit pas vu douze mille hommes en arrêter cinquante mille, & passer plus d'une demi-journée en leur présence sans recevoir le moindre échec. Si Mr. de Broglio a jamais mérité le surnom de TURENNE, qu'on dit que Louis XV. lui a donné, c'est sans-dou-

te dans cette occasion. Je ne sai même si la fameuse Journée de Gien, où ce grand Capitaine arrêta l'Armée victorieuse du Prince de Condé, n'a pas quelque chose de moins brillant que celle de Blanitz; car quoique les deux actions soient semblables par rapport à la manœuvre, il y a neanmoins beaucoup de différence à l'égard du nombre des Ennemis. Il en est des Généraux d'Armée comme des Peintres. Parmi ceux-ci, celui qui excelle dans la perspective, ignore la teinte des couleurs; & celui qui posséde le coloris en perfection, est très-médiocre dans le dessein. Chez les Généraux, l'un excelle dans les marches, & n'a point ce qu'on appelle le *coup d'œil*: l'autre n'a point son pareil pour le choix du terrain, & ignore l'art de profiter des fautes de son Ennemi, de l'engager à prendre de fausses mesures en lui cachant habilement les vues qu'il a, & de saisir ces heureux momens qui décident de la victoire. Les plus grands Généraux sont ceux qui ont le plus de ces talens. Turenne les réunissoit presque tous. Il posśédoit au plus haut degré toutes les parties dont une suffiroit pour faire un bon Général dans ce tems-ci, où la Nature avare ne nous en a montré que de médiocres. J'ai souvent réfléchi sur la conduite du Maréchal de Broglio, & ai pensé comment un Général qui a fait tant de mauvaises manœuvres en sa vie, a pu en faire une le 6. de Juin, digne du plus grand Capitaine. J'ai enfin cru avoir remarqué, que ce Général excelloit dans le choix du terrain; c'est précisément ce qu'on appelle le *coup d'œil*; mais qu'il manquoit absolument de

de vigilance & d'activité. Qu'il étoit lent à prendre ſes réſolutions; &, ce qui met une différence totale entre lui & Turenne, c'eſt que celui-ci n'avoit aucun intérêt particulier, dès qu'il s'agiſſoit du bien général de l'Etat & de la gloire de ſon Maître. Au-lieu que Broglio a toujours ſacrifié ces motifs nobles & généreux à ſes querelles particuliéres & à ſa vengeance, comme nous le verrons en Baviére, & comme nous l'avons vu à l'égard de Mr. d'Aubigné, créature de Mr. de Bellile ſon rival dans le commandement, qu'il a laiſſé mal à propos avec trois mille hommes dans un poſte où il n'y avoit pas moyen de ſe défendre, quoique d'Aubigné lui eût repréſenté le danger où il étoit d'être enlevé par les Ennemis qui s'avançoient vers lui. J'ai vu des gens qui blâmoient encore ce Maréchal, de ce qu'il étoit reſté ſi longtems aux environs de Piſeck depuis le retour de la belle Saiſon, & qu'il n'étoit pas allé attaquer Budweis. Mais on peut répondre à cela, que ſes troupes étoient trop foibles pour une pareille entrepriſe. Il eſt vrai qu'après avoir reçu les quinze Bataillons de vieilles troupes que le Duc d'Harcourt lui avoit envoyés de Baviére, il ſemble qu'il auroit dû marcher en diligence contre Mr. de Lobkowitz; mais peut-être qu'il ne trouva pas bon de faire agir d'abord des troupes fatiguées par de ſi longues marches, & qu'il crut devoir leur laiſſer le tems de ſe repoſer. Il eſt du-moins certain qu'il ne ſe remua que lorſqu'il apprit la nouvelle du ſiége de Frauenberg; & qu'après l'avoir fait lever, il s'oppoſa à Mr. de Bellile, qui étoit d'avis de marcher tout de
ſuite

fuite à Budweis pour y forcer l'Ennemi, sans qu'il eût d'autres raisons de son opposition que sa lenteur naturelle, & cet esprit d'envie qui lui faisoit rejetter tout ce qui ne venoit pas de lui.

La journée se passa sans que le Prince Charles osât hazarder de traverser le ruisseau. Il feignit cependant plusieurs fois de le vouloir passer, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; mais le Maréchal ne prit point le change, & ne dégarnit aucune portion de son ordre de bataille. Il le laissa se remuer tant qu'il voulut, sans sortir de sa tranquilité. Ses troupes sembloient participer à sa fermeté & à son courage. Elles attendoient l'Ennemi sans branler. On ne voyoit sur leurs visages aucune marque de découragement, & le fond qu'elles faisoient sur l'habileté de leur Général, & sur leur propre valeur, les consoloit de l'abandonnement de leurs Alliés. Elle se portoient par-tout avec une intrépidité étonnante, eu égard aux circonstances où elles se trouvoient.

Ceci paroîtra peut-être éloge à certains petits génies, qui ne jugent des choses que par l'événement, & qui ignorent qu'il y ait de la gloire à acquérir même dans les disgraces de la guerre; qui dépriment la valeur des Troupes Françoises, sans faire attention qu'ils diminuent à proportion celle des Autrichiens: car enfin, s'il n'y a pas beaucoup de gloire à vaincre un Ennemi qui ne résiste pas, il y en a encore moins à ne pas le vaincre.

Cependant la nuit survint. Le Général Fran-

François en profita avec beaucoup d'habileté, pour dérober une marche à son Ennemi. Il partit à la sourdine, & marchant avec beaucoup de diligence, il arriva le septiéme à la petite pointe du jour sous Piseck. Il ne s'y artêta pas longtems, & dès l'après-midi il se remit en marche du côté de la Watta, après avoir recueilli à Piseck les débris des troupes de d'Aubigné & de Boufiers, & laissé dans Piseck une Garnison de douze cens hommes.

Le Prince Charles le suivit dès le 7. Il vit sur le chemin un spectacle assez triste, des blessés & des traîneurs François que les Hongrois avoient massacrés chemin faisant. Leurs corps étoient dispersés çà & là. Le 8. il arriva à Piseck, & fit sommer le Commandant, qui ne fit aucune résistance, & qui joignit l'imprudence à la foiblesse. Il dit qu'il vouloit se rendre, pourvu que ce ne fût point à des Hussars ou à des Croates. Ceux-ci en étant informés, forcérent les portes, & se ruérent brusquement sur la Garnison qui avoit mis bas les armes, & hachérent en piéces tout ce qui se présenta d'abord à eux. On eut assez de peine à les empêcher de massacrer le reste.

Le Prince Charles, désespérant de pouvoir joindre les François, détacha après eux toute sa Cavalerie légére. Elle atteignit leur Arriére-garde composée de l'élite de leurs troupes, leurs Carabiniers & leurs Grenadiers. Les Hussars les attaquérent, ils furent repoussés & revinrent à la charge. Ce manége dura pendant toute la marche, durant laquelle les Hussars achevérent de piller le peu qui restoit de

de bagage à l'Ennemi, qui leur fut abandonné par les conducteurs. Les Payſans ſe mirent de la partie, heureux s'ils s'étoient contentés de piller; mais ils maſſacroient ceux des François qui ne pouvant ſuivre le gros de l'Armée, s'écartoient dans le Bois après avoir jetté leurs armes, eſpérant que l'Ennemi les épargneroit les trouvant ſans défenſe.

Pendant que le Maréchal de Broglio continuoit ſa marche, le Prince Charles, n'eſpérant plus le joindre, faiſoit un mouvement à gauche, pour venir paſſer l'Ottava près de Strakonitz, au-deſſous de Piſeck, pour marcher de-là à Pilſen, afin de couper le ſecours qui venoit d'arriver de France. Mr. de Broglio étant informé de ce mouvement en pénétra aiſément le but, mais il n'étoit pas en état de s'y oppoſer. Son principal ſoin étoit de ſauver l'Armée qu'il commandoit; & pour cet effet il jugea à propos de prendre plus ſur la droite, s'éloignant toujours davantage de Pilſen, qu'il avoit à gauche.

Pilſen eſt ſituée au confluent de la Myza & de l'Ottava, à neuf lieues de Prague, ſur le grand-chemin d'Egra, dans un terrain fort pierreux. Elle a paſſé autrefois pour une forte place, ce n'eſt à préſent qu'une bicoque. Les François y avoient cinq cens hommes en garniſon, qui furent tous faits priſonniers de guerre. Les Autrichiens s'emparérent en même tems d'un grand magazin que les François y avoient aſſemblé. On croit à vue de pays que l'Ennemi perdit ſix mille hommes
ſa retraite, tant tués que priſonniers
rteurs.

La

La prise de Pilsen n'empêcha pas la meilleure partie du secours qu'on vouloit couper, de se rendre à Prague, malgré toute la diligence du Prince Charles; mais elle coupa entiérement la communication avec la Baviére.

J'ai entendu des gens qui prétendoient que le Maréchal de Broglio auroit dû se retirer du côté d'Egra, & non pas vers Prague; parce qu'il auroit, disoient-ils, toujours eu un chemin ouvert pour retourner en France par la Baviére, la Suabe & la Franconie. Mais ces gens n'y pensoient pas bien. Mr. de Broglio avoit ses ordres, & il étoit chargé de défendre la Bohême & non pas de l'abandonner. D'ailleurs le chemin de Frauenberg à Egra est bien autrement long, que de Frauenberg à Prague; & pressé comme il étoit, il convenoit qu'il cherchât l'asyle le plus proche. Sans compter que par cette manœuvre il perdoit toute la Bohême, & attiroit en Baviére toute l'Armée du Prince Charles.

Le Maréchal de Broglio avoit gagné Beraun, où il faisoit reposer son Armée, pendant que celle du Prince Charles se rétablissoit de ses fatigues dans son camp de Pilsen. Ce fut-là que ce Prince reçut la nouvelle que le Roi de Prusse avoit fait publier la Paix dans son camp.

Voici quels étoient les Articles Préliminaires de cette fameuse Paix.

TRAITE' PRELIMINAIRE *entre Sa Majesté la Reine de* HONGRIE *& de* BOHEME *& de Sa Majesté le Roi de* PRUSSE.

„ Une funeste guerre s'étant élevée entre

,, Sa Majeſté le Roi de Pruſſe & Sa Majeſté
,, la Reine de Hongrie & de Bohême, on a ſon-
,, gé de part & d'autre à la terminer par l'en-
,, tremiſe des bons offices de Sa Majeſté Bri-
,, tannique, pour lequel effet Sa Majeſté le
,, Roi de Pruſſe a muni de ſon Plein-pouvoir le
,, Sr. Henri Comte de Podewils, ſon Miniſtre
,, d'Etat & de Cabinet, Chevalier de ſon Or-
,, dre Royal de l'Aigle Noir; & Sa Majeſté la
,, Reine de Hongrie & de Bohême a muni du
,, ſien, le Sr. Jean Comte de Hindford, Vi-
,, comte d'Inglesburg & de Nemphler, Lord
,, Carmichaell de Carmichaell, Pair de la Gran-
,, de-Bretagne, Miniſtre Plénipotentaire de
,, Sadite Majeſté Britannique auprès de Sa Ma-
,, jeſté le Roi de Pruſſe; leſquels, après l'é-
,, change deſdits Pleins-pouvoirs, & après
,, pluſieurs Conférences, ſont convenus des
,, Articles Préliminaires ſuivans, à Breſlau ce
,, 11. de Juin N. S. de l'Année 1742.

,, ARTICLE PREMIER. Il y aura dé-
,, ſormais, & à perpétuïté, une Paix inviola-
,, ble, de-même qu'une ſincére union & par-
,, faite amitié entre Sa Majeſté le Roi de Pruſ-
,, ſe d'une part, & Sa Majeſté la Reine de
,, Hongrie & de Bohême, leurs Héritiers &
,, Succeſſeurs & tous leurs Etats d'autre part;
-te qu'à l'avenir les deux Parties Con-
ites ne commettront, ni ne permet-
qu'il ſe commette aucune hoſtilité ſe-
nent ou publiquement, directement
irectement.

Les deux Hautes Parties Contractan-
ne donneront aucun ſecours aux Enne-
l'un & de l'autre, & ne feront avec

eux

„ eux aucune Alliance qui puisse être con-
„ traire à ces Préliminaires de Paix, déroge-
„ ant même à celles qui pourroient avoir été
„ faites par le passé, entant qu'elles seroient
„ opposées aux présens engagemens; & tâ-
„ cheront de détourner, autant qu'il sera pos-
„ sible, la seule voie des armes exceptée, les
„ dommages dont l'une & l'autre Partie est
„ ou pourroit être menacée par quelqu'au-
„ tre Puissance.

„ III. Il y aura de part & d'autre une
„ Amnistie générale de tout le passé, & les
„ Sujets des deux Puissances Contractantes
„ qui ont été avant la guerre dans le Service
„ de l'une des deux Parties, ou qui y sont
„ entrés depuis qu'elle a été commencée,
„ jouïront de tous les effets d'une pleine &
„ entiére Amnistie, ne pouvant à cause des
„ Avocatoires publiés de part & d'autre, ou
„ sous quelque autre prétexte imaginable,
„ être inquiétés dans leurs personnes ou leurs
„ biens, & devant au-contraire y être réta-
„ blis s'ils en avoient été dépossédés pendant
„ la guerre.

„ IV. Toutes les hostilités cesseront de part
„ & d'autre dès le jour de la Signature des
„ présens Préliminaires, & les ordres en seront
„ d'abord donnés aux Armées & aux Trou-
„ pes des Hautes Puissances Contractantes.

„ Sa Majesté le Roi de Prusse retirera, sei-
„ ze jours après la signature des présens Pré-
„ liminaires, ses troupes dans les Pays de sa
„ domination; & au cas que par ignorance
„ de ces Préliminaires de la Paix conclue on
„ commette quelque hostilité, cela ne por-

„ sera aucun préjudice à la conclusion de ces
„ Préliminaires ; mais on se restituera les Hom-
„ mes & Effets qui pourroient être pris & en-
„ levés à l'avenir. Comme aussi il sera libre à
„ tous ceux qui voudront rendre leurs Biens
„ situés dans les Pays cédés à Sa Majesté le Roi
„ de Prusse, ou de transférer leur domicile
„ ailleurs, de pouvoir le faire pendant l'es-
„ pace de cinq ans sans payer aucun Droit.
„ V. Pour obvier à toutes les disputes sur
„ les confins, & abolir toutes les prétentions
„ de quelque nature qu'elles puissent être, Sa
„ Majesté la Reine de Hongrie & de Bohême
„ céde par les présens Préliminaires, tant pour
„ Elle-même que pour ses Héritiers & Succes-
„ seurs à perpétuité, & avec toute la Souve-
„ raineté & Indépendance de la Couronne de
„ Bohême, à Sa Majesté le Roi de Prusse, ses
„ Successeurs & Héritiers de l'un & de l'au-
„ tre Sexe à perpétuité, tant la Basse que la
„ Haute-Silésie, à l'exception de la Princi-
„ pauté de Teschen, de la Ville de Troppau,
„ & de ce qui est au-delà de la Riviére d'Op-
„ pau & des hautes Montagnes ailleurs dans
„ la Haute-Silésie, aussi-bien que de la Sei-
„ gneurie de Hennersdorff & des autres Dis-
„ tricts qui font partie de la Moravie, quoi-
„ qu'enclavés dans la Haute-Silésie.
„ Pareillement Sa Majesté la Reine de Hon-
„ grie & de Bohême, tant pour Elle que pour
„ ses Successeurs & Héritiers, céde à Sa Ma-
„ jesté le Roi de Prusse, ses Successeurs &
„ Héritiers de l'un & de l'autre Sexe, à per-
„ pétuité, la Ville & le château de Glatz &
„ le Comté de ce nom, avec toute la
„ Sou-

„ Souveraineté & Indépendance du Royaume
„ de Bohême.

„ En échange Sa Majesté le Roi de Prusse
„ renonce dans la meilleure forme, tant en
„ son nom qu'en celui de ses Successeurs &
„ Héritiers de l'un & de l'autre Sexe, à per-
„ pétuïté, à toutes les prétentions, telles
„ qu'elles puissent être, qu'Elle pourroit avoir
„ ou avoir eues contre Sa Majesté la Reine de
„ Hongrie & de Bohême.

„ VI. Sa Majesté le Roi de Prusse conser-
„ vera la Religion Catholique en Silésie *in*
„ *statu quo*, ainsi que chacun des Habitans
„ de ce Pays-là, dans les possessions, libertés
„ & priviléges qui lui appartiennent légiti-
„ mement, ainsi qu'Elle a déclaré à son en-
„ trée dans la Silésie, sans déroger toutefois
„ à la Liberté entiére de conscience, à la Reli-
„ gion Protestante, & aux Droits de Souve-
„ rain.

„ VII. Sa Majesté le Roi de Prusse se charge
„ du seul payement de la somme hypothéquée
„ sur la Silésie aux Marchands Anglois, selon
„ le Contract signé à Londres le 10 Janvier
„ 1734 - 35.

„ VIII. Tous les Prisonniers de part & d'au-
„ tre seront élargis sans payer aucune rançon,
„ immédiatement après la Signature des pré-
„ sens Préliminaires, & toutes les contribu-
„ tions cesseront en même tems, & tout ce
„ qui pourroit avoir été exigé après la Signa-
„ ture de ces Préliminaires sera rendu.

„ IX. Tout ce qui regarde le Commerce en-
„ tre les Sujets réciproques des Etats sera ré-
„ glé dans le futur Traité de Paix, ou par

„ une Commission à établir de part & d'autre, les choses restant sur le pied où elles „ avoient été avant la présente guerre, jusqu'à ce qu'on en soit convenu autrement.

„ X. On dressera & signera sur le pied de „ ces Préliminaires, en trois ou quatre semaines au plus tard, un Traité de Paix formel „ entre Sa Majesté le Roi de Prusse & Sa Majesté la Reine de Hongrie & de Bohême, dans „ lequel on conviendra de tout ce qui n'a pu „ être réglé par les présens Préliminaires, qui „ auront en attendant la même force & le même effet, que si un Traité formel de Paix „ avoit été conclu & signé d'abord.

„ XI. Les deux Hautes Parties Contractantes sont convenues de comprendre dans ces „ présens Préliminaires de Paix Sa Majesté le „ Roi de la Grande-Bretagne, tant en cette „ qualité qu'en qualité d'Electeur d'Hannovre, Sa Majesté de toutes les Russies, Sa „ Majesté le Roi de Dannemarc, les Etats-Généraux des Provinces-Unies des Pays-Bas, la Sérénissime Maison de Wolffenbuttel, „ & Sa Majesté le Roi de Pologne en qualité „ d'Electeur de Saxe, à condition que dans „ l'espace de seize jours après que la Signature de ces Préliminaires de Paix lui aura été „ annoncée en dûe forme, il retirera ses Troupes de l'Armée Françoise & de la Bohême, „ & des autres Pays appartenans à Sa Majesté „ la Reine de Hongrie & de Bohême.

„ XII. L'échange des Ratifications des présens Articles Préliminaires se fera à Breslau dans huit ou dix jours, à compter du jour de la Signature de ces Préliminaires.

„ En

„ En foi dequoi nous soussignés Ministres
„ Plénipotentiaires de Sa Majesté le Roi de
„ Prusse & de Sa Majesté la Reine de Hongrie
„ & de Bohême, en vertu de nos Pleins-pou-
„ voirs qui ont été échangés de part & d'au-
„ tre, avons signé les présens Articles Préli-
„ minaires, & y avons fait apposer les Cachets
„ de nos Armes. A Breslau ce 11. jour du Mois
„ de Juin N. S. de l'Année mille sept cens qua-
„ rante-deux.

(L. S.) HENRI, *Comte de* PODEWILS.
(L. S.) HYNDFORD.

Voilà quel fut le Traité de Breslau, qui mettoit le Roi de Prusse en possession d'une des meilleures Provinces de l'Allemagne. Ce Prince est trop habile pour avoir refusé de faire la paix à des conditions si avantageuses. Il n'ignoroit pas que la fortune des armes est inconstante, & il ne voyoit pas que la continuation de la guerre pût lui apporter de plus grands avantages, même en la supposant toujours heureuse pour lui. Pourquoi donc n'auroit-il pas fait la paix? puisqu'en la faisant il ne renonçoit pas au droit de reprendre les armes dès que l'intérêt de ses Etats, & la sûreté de ses Acquisitions le demanderoient.

J'admire ici la hardiesse de quelques Gazetiers, qui disent qu'à la nouvelle de cet Accommodement la Cour de France se trouva dans une agitation extrême, & qui font dire au Roi, parlant au Cardinal de Fleuri, *mes Armées sont donc perdues*? Ne diroit-on pas

qu'ils étoient cachés derriére une tapisserie pendant ce prétendu dialogue, dont le ridicule est tout du côté de ces impertinens Ecrivains. Encore un coup, y a-t-il apparence que la Cour de France fût surprise d'un événement qui ne surprit personne, & que toute la Terre avoit prévu? Il faudroit supposer la Cour de l'Europe la plus éclairée, aussi stupide que ces Ecrivains. Le Conseil du Roi s'assembla, non pas pour faire des lamentations, comme l'insinuent ces habiles gens; mais pour aviser aux moyens de prévenir les inconvéniens que l'Accommodement du Roi de Prusse pouvoit attirer aux Affaires de l'Empereur, & aux Armes de France en Bohême.

Avant que de parler des mesures qui furent prises pour cela, la liaison des faits demande que je rapporte quel étoit l'état des choses en Baviére.

Le Maréchal de Thöring avoit été joint par une partie des Troupes Palatines, & il venoit d'apprendre que le secours qui lui arrivoit de France sous le Duc d'Harcourt s'approchoit de Donawert. Sur cet avis, il résolut d'attaquer Kelheim, supposant que le Comte de Kevenhuller n'oseroit envoyer aucun secours à cette Place, à cause de l'approche du Duc d'Harcourt. Il se trompa. Cependant il se mit en marche le 10 d'Avril à sept heures du matin, avec vingt Bataillons & quelque dix Escadrons. En arrivant devant la Place, il la fit insulter par ses Grenadiers, qui furent d'abord repoussés. Cette tentative ayant manqué, il se posta sur la hauteur des *Franciscains*, & commença à canonner Kelheim

Kelheim ſans beaucoup d'effet. A onze heures il envoya un Officier & un Trompette pour ſommer le Baron Tribbe, Lieutenant-Colonel du Régiment de Pallavicini, à qui le Comte de Kevenhuller avoit confié le commandement de ce Poſte. Le Baron Tribbe fit répondre qu'il ſe défendroit juſqu'à la derniére extrémité, & qu'il eſpéroit d'être ſecouru. Sur cela les Bavarois recommencérent à canonner, & le Maréchal de Thöring fit paſſer le Danube dans des bateaux à un Détachement de trois mille hommes, qui devoient s'emparer du pont de Kelheim, pour inveſtir la Place de tous côtés.

A peine toutes ces diſpoſitions étoient faites, que le Général Berenklau parut en face du Comte de Thöring. On en vint aux mains. Les Bavarois eurent du deſſous, & prirent le parti de ſe ſervir des bateaux qu'ils avoient ſur le Danube, pour paſſer de l'autre côté de ce fleuve avec leur artillerie: ce qu'ils exécutérent pendant que leur Arriére-garde ſoutenoit le combat. Mais celle-ci n'ayant pas eu le tems de s'embarquer, elle auroit été faite priſonniére de guerre, ſi elle n'eût gagné des montagnes & des défilés inacceſſibles. Berenklau, content d'avoir délivré Kelheim, s'en retourna, & le Maréchal de Thöring ſe retira à Rüdenbourg. Il y eut dans cette affaire quelque cent Soldats Bavarois tués ou bleſſés. Le Comte de Beaujeu, Aide-de-camp-Général de Sa Majeſté Impériale, y fut fait priſonnier avec ſon frére cadet. Du côté des Autrichiens il y eut peu de tués & de bleſſés; Berenklau fut du nombre de ces derniers,

ayant reçu un coup de feu au pied gauche.

Les Autrichiens n'avoient pas mieux réussi dans leur entreprise sur Straubingen, que les Impériaux dans celle qu'ils avoient formée sur Kelheim. Les premiers s'étoient présentés dès le 4. d'Avril devant Straubingen, & s'étoient d'abord emparés de la basse Ville, presque sans coup férir. Leurs Croates & leurs Pandoures avoient d'abord tout pillé, après quoi on avoit commencé à jetter des bombes dans la Ville neuve. Mais les Assiégés faisoient bonne contenance, & ils commencérent à faire de vigoureuses sorties ; desorte que les Autrichiens furent obligés de lever le siége, & de se retirer.

Cependant le Maréchal de Thöring se disposoit à faire une nouvelle tentative sur Kelheim, lorsqu'il apprit que les Troupes de la Reine l'avoient abandonné. En effet, le Comte de Kevenhuller ayant des avis certains de l'approche des Troupes Françoises, & ne se sentant pas assez fort, avoit jugé à propos d'abandonner les postes les moins importans, afin de grossir son Armée des Garnisons qu'il y avoit mises. En conséquence il avoit envoyé ordre au Baron Tribbe de sortir de Kelheim, après en avoir brulé le magazin & le pont.

Un pareil ordre avoit été donné quelques jours auparavant au Général Stentz, qui commandoit dans Munich ; & sur un faux avis ce Général se hâta d'en sortir, & le fit avec plus de précipitation qu'il n'étoit nécessaire.

On croira facilement que son départ ne fut pas desagréable aux habitans de Munich. Ils étoient depuis plusieurs mois exposés aux insultes

insultes de la Soldatesque Hongroise, insultes d'autant plus violentes qu'elle est moins disciplinée qu'aucune autre troupe. Quatre mille tant Croates que Pandoures avoient vécu dans cette Capitale presqu'à discrétion. Toute la Campagne fumoit encore des Villages qu'ils avoient brulés, & on ne voyoit de tous côtés que des familles ruinées par la perte de leurs biens & de leurs troupeaux. Tous ces objets avoient irrité les habitans de Munich, & sans s'embarasser des suites ils écoutérent un peu trop les sentimens de leur haine. Ils supposérent qu'une précipitation si marquée de la part du Général Autrichien ne pouvoit être que l'effet de quelque avantage remporté par les Troupes Bavaroises; & d'ailleurs, confusément informés de la marche des troupes auxiliaires de France, ils crurent que les affaires de l'Empereur alloient prendre une face nouvelle; & sur ce principe faux, quoique plausible, ils s'imaginérent qu'ils pouvoient se venger, & dans cette idée ils massacrérent quelques Hongrois qui étoient restés derriére, n'ayant pu d'abord suivre le gros de la Garnison.

Le Comte de Kevenhuller ayant eu avis de cet emportement, envoya ordre à Berenklau qui étoit à Braunau de marcher contre Munich, & de le reprendre pour en châtier la Bourgeoisie, qui avoit, disoit-il, insulté les troupes de la Reine. Sur cela Berenklau vint à Wasserbourg, où il fit transporter six piéces de canon que la Garnison de Munich avoit laissées à Bourghausen.

Le 5. de Mai au matin il partit de Hasserbourg,

ſerbourg, & à une heure après midi il arriva à Ebersberg, où il tint Conſeil de guerre, à l'iſſue duquel il détacha le Colonel Puébla avec trois cens hommes de troupes réglées ſoutenus d'un gros de Huſſars, de Croates & de Pandoures. Il ſuivit lui-même ce Détachement avec le reſte des troupes. Comme il étoit en chemin, il apprit que Mentzel, qui étoit à Landshut, avoit pris poſte à Bogenhauſen.

Le Général Berenklau ſe rendit auprès de ce Partiſan pour concerter avec lui certaines meſures. Sur le ſoir il rejoignit ces troupes à Harthauſen. Là il apprit que les Habitans de Munich ſe préparoient à une vigoureuſe réſiſtance. Qu'ils avoient muni les tours de leurs murs d'un bon nombre d'excellens Tireurs & de quelques petites piéces d'artillerie, qu'on leur avoit laiſſées pour célébrer la Fête-Dieu, & qu'ils avoient chargées à cartouches. Qu'ils avoient mis des gardes aux deux ponts de l'Iſer, & quatre piéces de canon ſur une tour à côté d'un des ponts, leſquelles étoient ſi bien ſervies, qu'aucun Huſſar n'oſoit en approcher, de peur d'être à l'inſtant criblé de coups.

Tout cela n'empêcha pas le Général Berenklau de ſuivre ſa pointe, & de s'approcher de l'Iſer. Dès que ſon Avant garde parut, les Bavarois abandonnérent leurs ponts après les avoir ruinés. En même tems leurs Tireurs commencérent à faire feu ſur tout ce qui paroiſſoit de l'autre côté de la Riviére, & le canon de leurs tours ſe fit entendre. Il y eut quelques hommes de tués du côté des Autrichiens. Toutefois ils ne laiſſérent pas de faire agir leurs Grenadiers & leurs Charpentiers

pour

pour rétablir les ponts, ce qu'ils exécutérent nonobstant le feu des Bourgeois & des Tireurs. Dès que cela fut fait, les troupes de la Reine passérent la Riviére, & se postérent sur l'autre bord de l'Iser. On commença à cannoner une des portes de la Ville, pendant que d'un autre côté les Hongrois escaladoient les murailles du jardin de l'Electeur.

Les Bourgeois se voyant sur le point d'être pris d'assaut s'adoucirent, & firent bien; mais ils eussent encore mieux fait de ne pas s'attirer cette fâcheuse affaire. Quoi qu'il en soit, ils arborérent le Drapeau blanc, & demandérent à capituler. On leur pardonna aux conditions suivantes.

CAPITULATION *de la Ville de* MUNICH, *conclue le* 6. *Mai* 1742.

„ I. On remettra à Mr. le Lieutenant Feld-
„ Maréchal Baron de Berenklau cette Capi-
„ tale & Résidence de Munich, & on livre-
„ ra entre les mains de Son Excellence toutes
„ les armes, ainsi que les canons, poudre &
„ plomb qui se trouveront dans la Ville, à
„ l'exception que les armes appartenantes à
„ la Noblesse seront simplement consignées à
„ Son Excellence, pour être déposées en un
„ lieu tiers; & que les cuirasses antiques &
„ autres attirails de guerre de même nature
„ qui se trouvent dans l'Arsenal de la Ville &
„ servent plutôt d'ornement qu'à l'usage de
„ la guerre du tems présent, seront exceptés
„ de cette extradition.

„ II. La Ville & tous les endroits situés
„ dans

„ dans la Banlieue, de-même que la Résiden-
„ ce du Souverain & les Maisons de plaisan-
„ ce, quelque nom qu'elles ayent, seront
„ conservés en leur entier & préservés du
„ pillage. Il ne sera fait aucun tort ni vio-
„ lence à qui que ce soit dans cette Ville,
„ ni dans les lieux en dépendans, & il ne
„ sera mis aucun empêchement à l'entrée des
„ vivres en cette Capitale.

„ III. On conservera à cette Ville, aux E-
„ tats, aux Cloîtres, Eglises & Fondations
„ leurs anciens privilèges & immunités, sans
„ les y troubler ou molester directement ni
„ indirectement.

„ IV. D'autant qu'il est de notoriété publi-
„ que, que cette Ville & Communauté sont
„ entiérement épuisées, Mrs. les Généraux
„ voudront bien les exemter à l'avenir de
„ Contributions de toute espéce & autres
„ telles impositions ultérieures; ne rien exi-
„ ger des Eglises, ni assujettir les Maisons
„ des Particuliers à aucune visite.

„ V. La Résidence Electorale, l'Hôtel des
„ Etats & la Chambre des Finances, les Bras-
„ series, les Salines, tout ce qui en dépend &
„ qui concerne le Commerce, comme aussi
„ l'Hôtel-de-Ville & du Conseil, & Brasse-
„ ries banales, les Ecuries de la Cour & les
„ Chevaux qui se trouvent avec toutes leurs
„ appartenances, seront conservés *in statu quo*,
„ sans qu'il y soit touché.

„ VI. Mr. le Lieutenant Feld-Marechal
„ fera son possible par ses remontrances auprès
„ de ses Principaux, pour que les chevaux
„ d'attelage, les chariots & les valets, que
„ l'on

„ l'on a donnés pour transporter les bagages
„ de la Garnison à Wasserbourg, retournent
„ sans aucun empêchement.

„ VII. On ne donnera aucune assistance
„ aux Déserteurs, au-contraire on livrera
„ sans délai tous ceux qui seront dans cette
„ Ville.

„ VIII. Les Tireurs & les Chasseurs qui
„ se sont attroupés dans cette émeute, pren-
„ dront les armes, & s'obligeront par ser-
„ ment à ne servir en aucune maniére contre
„ la Reine ni contre ses Troupes; & s'il s'est
„ trouvé parmi eux quelques Chasseurs du
„ Souverain ou de la Noblesse, ils seront pa-
„ reillement tenus de livrer leurs armes,
„ mais on les leur rendra pour les usages
„ nécessaires.

„ IX. Pour ce qui regarde la Chasse du
„ Souverain, on se conformera à la précéden-
„ te Capitulation.

„ X. Sous quelque prétexte que ce soit il
„ ne sera fait aucune recherche par rapport
„ à la résolution où la Bourgeoisie s'est por-
„ tée de défendre la Ville, & personne ne se-
„ ra molesté à cet égard; mais on sera tenu
„ de demander pardon de tout ce qui s'est
„ passé à Son Excellence Mr. le Feld-Maré-
„ chal.

„ XI. On fournira les quartiers & les lo-
„ gemens aux Généraux & aux hauts Offi-
„ ciers comme ci-devant, & on prendra
„ des mesures pour que les Maisons des Gen-
„ tilshommes soient exemtes, à-moins que
„ ce ne fût dans la derniére nécessité.

„ XII. Les simples Soldats auront leurs

„ quar-

„ quartiers & leurs logemens dans les Caser-
„ nes de la Ville.

„ XIII. Mr. le Lieutenant Feld-Maréchal
„ ne trouvera pas mauvais que l'on donne
„ avis de tout ceci à qui il appartiendra,
„ soit par Estaféte ou par Courier, pourvu
„ qu'on le lui ait d'abord préalablement com-
„ muniqué, & les passeports requis pour cet
„ effet seront aussitôt expédiés.

„ XIV. On s'engage à se conformer de part
„ & d'autre à la précédente Capitulation, pour
„ autant que les Articles en seront avanta-
„ geux à l'une & à l'autre des Parties Contrac-
„ tantes, & pour plus grande confirmation de
„ la présente Capitulation nous l'avons si-
„ gnée, &c.

Cette reprise de Munich ne couta qu'environ quarante hommes aux Autrichiens. Ils n'en auroient pas été quites à si bon marché, s'ils eussent eu affaire à des troupes réglées. Mais que peut-on espérer d'une vaine populace, que beaucoup de paroles & peu de besogne? Ces Bourgeois & ces Chasseurs qui avoient témoigné tant de résolution, lorsque l'Ennemi abandonnoit la Ville & fuyoit en quelque sorte, manquérent de cœur dès qu'ils le virent revenir, ou du-moins ne soutinrent que très-foiblement une entreprise qu'ils avoient formée un peu trop vite, & apparemment sans réflexion.

Berenklau laissa de l'Infanterie & de la Cavalerie dans Munich. La premiére fut logée dans les Casernes, l'autre chez le Bourgeois. On n'imposa point de nouvelle contribution à

la

la Ville ; mais en revanche, on obligea le Peuple à se cottiser pour fournir quinze soux par jour à chaque Soldat de la Garnison, moyennant quoi on fut exemt de toute autre exaction dans Munich ; mais les habitans de la Campagne ne cessérent pas pour cela d'être pillés & saccagés par les Pandoures, Croates, &c.

Le Comte de Kevenhuller ne jugea pas à propos de conserver Kelheim. Cette Place étoit trop exposée, étant située du côté par où les François venoient le long du Danube, tandis que le Général Autrichien étoit à l'autre côté de ce fleuve. Il l'abandonna donc avec quelques autres moindres postes de ce côté-là, & se fixa à se maintenir dans l'autre partie de la Baviére séparée par le Danube de celle par où les François venoient & où les Impériaux étoient déjà ; & en même tems il donna son attention à couvrir la Haute-Autriche. Dans cette vue il s'éloigna un peu plus de l'Iser qu'il avoit devant lui, & se raprocha de Passau. Il posta sa droite à Pleinting près du Danube, & étendit sa gauche jusqu'à Osterhoffen, faisant de tous côtés face à ce fleuve, couvrant en même tems Munich qu'il avoit à seize ou dix-huit lieues derriére lui, & conservant la communication avec le Tirol & toute la partie méridionale de la Baviére, où il continuoit à lever des contributions. Pour mieux mettre Passau à couvert de toute insulte, il avoit laissé un Corps de *Barbares* (je me sers de ce nom pour abréger, n'y ayant rien de si ennuyeux que cette longue litanie de Troupes Hongroises, dont les noms n'ont point de fin,

& ſont ſi difficiles à prononcer) il avoit laiſſé, dis-je, un Corps de Barbares ſous le Général Helffreich de l'autre côté du Danube, & un pont qu'il avoit ſur ce fleuve favoriſoit la communication de ce Corps avec ſon Armée. Pour plus grande ſûreté, il avoit laiſſé une petite Garniſon à Deckendorff, & une autre dans le château de Hilgersberg ou Hilkersberg.

L'Armée Impériale ſous le Comte de Thöring étoit campée à Platling, & le Duc d'Harcourt étoit arrivé avec ſix mille François à Nieder-Altach, où le reſte de ſes troupes ne tarda pas à ſe joindre. Thöring s'empara de Deckendorff ſans beaucoup de peine; c'eſt une petite Ville ſans défenſe. Les François vinrent s'y poſter & ſe retranchérent ſous le château de Graffenau, en attendant le reſte de leurs troupes, qui marchoient à grandes journées de Donawerth, où elles s'étoient un peu repoſées.

Ceux qui ſavent les affreux démêlés qu'il y eut autrefois entre la Maiſon de Lorraine & celle de Bourbon, trouveront peut-être étrange que la Cour de France eût donné à un Prince Lorrain le commandement d'une Armée deſtinée à agir contre l'auguſte Epouſe du Chef de cette Maiſon; & cet étonnement ne ſeroit peut-être pas mal fondé, car enfin le Duc d'Harcourt deſcend de ces Princes Lorrains, qui étant venus chercher fortune en France, dépouillérent Henri III. & voulurent r l'excluſion à Henri IV. pour ſe faire ux-mêmes. Mais la conduite des An- n'influe point ſur leurs Deſcendans, qui 'autant plus obligés à bien faire, qu'ils

ont,

ont, outre le devoir de leur Charge, d'anciens préjugés & des impressions peu favorables à détruire.

Le 27. de Mai, le Comte de Thöring se rendit au quartier du Duc d'Harcourt, pour s'aboucher avec ce Prince. Après une conférence assez longue, il fur résolu qu'on tâcheroit de surprendre Passau, pour couper au Comte de Kevenhuller la communication avec la Haute-Autriche: mais auparavant on jugea à propos d'aller reconnoître le château d'Hilgersberg, & le Corps que commandoit le Général Helsfreich.

Quinze Compagnies de Grenadiers, trois cens Dragons, tous les Piquets des Troupes Françoises, & environ deux cens Cuirassiers Bavarois, furent commandés pour le lendemain. Les deux Généraux se mirent à la tête de ce Détachement, & partirent le 28. à la petite pointe du jour. On marcha jusqu'à une heure après midi, & l'on fit trois lieues d'Allemagne. Les troupes étoient fatiguées, elles n'avoient encore ni mangé ni bu.

Cependant on découvrit un petit corps de Pandoures d'environ mille hommes, qui ne se sentant pas assez forts mirent le feu à leur camp & se sauvérent. On continua à avancer par des défilés & des bois remplis de ravines. On découvroit déjà le château d'Hilgersberg bâti sur une hauteur, lorsqu'on vit paroître les Pandoures, soutenus d'un gros de Hussars, de Croates, de Waradins, de Maroches, & de Carlstadtiens, qui commencérent à venir escarmoucher dans ces lieux fourrés où les troupes ennemies n'avoient pas beau jeu. Accoutu-

mées à des mouvemens concertés & à suivre les régles de l'Art, elles ne pouvoient manœuvrer dans un terrain marécageux & plein d'arbres; pendant que les Barbares se portoient par-tout, tant ceux de cheval que de pied, & tomboient brusquement tantôt en tête, tantôt en flanc, faisant des décharges continuelles.

On tâchoit de leur répondre, mais ils étoient hors de portée avant qu'on se fût tourné pour faire feu sur eux.

Le Duc d'Harcourt vit bien que ses troupes alloient être écrasées, pour peu qu'on tardât à faire retraite. Le Général Impérial en jugea de-même; & l'on se retira avec perte d'une centaine d'hommes morts, blessés ou prisonniers. Du nombre de ces derniers se trouva le Prince de Lillebonne, Neveu du Duc d'Harcourt, qui fut renvoyé peu de jours après, & qui faillit à être assommé par les Croates qui se disputoient sa dépouille.

La retraite parut si néceſsaire qu'on ne jugea pas à propos de s'arrêter pour sauver une petite piéce de canon, dont l'attelage s'étoit embourbé.

Les deux Généraux perdirent l'envie de rien tenter davantage. Le Duc d'Harcourt ne s'apliqua qu'à amasser des vivres, & à former des magazins pour la subsistance de ses troupes; & le Maréchal de Thöring à se maintenir dans les postes qu'il occupoit le long du Danube.

Pendant que ces choses se passoient en Baviére, le Maréchal de Broglio passoit la Watta & s'approchoit de Prague, tandis que les Prussiens s'en retournoient chez eux, & que les Saxons

Saxons évacuoient entiérement tous les poſtes qu'ils avoient occupés en Bohême.

Le Prince Charles de ſon côté, après avoir donné quelque repos à ſon Armée, prenoit la route de Prague. Il arriva le 27. de Juin à Königſaal entre la Watta & la Moldau. Le Grand-Duc étoit parti de Vienne quelques jours auparavant, pour ſe rendre à l'Armée, où il arriva le même jour 27.

L'Armée Autrichienne n'avoit que peu d'Artillerie, il falut attendre celle qui venoit de Vienne, & qui ne tarda pas à arriver au Camp, du-moins en partie. Durant ce tems-là, l'Armée Françoiſe s'étoit poſtée ſur le Weiſſemberg, lieu fameux par la défaite des troupes de l'Electeur Palatin élu Roi de Bohême. Dès qu'une partie de l'Artillerie fut arrivée, le Prince Charles & le Grand-Duc allérent reconnoître le camp des François ſous une groſſe eſcorte; & montérent ſur les hauteurs pour reconnoître la Ville de Prague même, où les François travailloient nuit & jour à de nouvelles fortifications. Au retour des deux Princes, l'Armée ſe mit en marche, & ayant paſſé la Watta, elle vint ſe poſter à la hauteur de Ginowitz à une petite lieue de Prague. Sur l'avis de ce mouvement le Maréchal de Broglio abandonna le Weiſſemberg, & ſe rapprocha de Prague, du côté de la Vénérie.

Il ne pouvoit choiſir un poſte plus avantageux. La Moldau, après avoir traverſé Prague du Midi au Septentrion, ſe tourne vers l'Orient, puis vers l'Occident, deſorte qu'elle fait un coude d'une petite lieue de long ſur

un quart de lieue de large. Dans cet espace on voit la Vénérie, & trois ou quatre Villages. L'Armée Françoise occupoit tout l'intérieur de cet espace, & devant elle elle avoit un retranchement dont la gauche aboutissoit au petit côté de Prague, & la droite à une hauteur qui s'étendoit jusqu'au bord de la Riviére. On avoit élevé sur cette hauteur une batterie de deux piéces de canon, & tout le front du retranchement étoit défendu par une nombreuse Artillerie. Les trois principales Iles que la Moldau forme du côté de la nouvelle ville étoient occupées, la premiére par le Régiment d'Appelgrün, la seconde par ceux de Bresse & de la Rochechouart, & la troisiéme par les Hussars. Pour plus grande sûreté on avoit posté hors du retranchement les Carabiniers, les Dragons & les Brigades d'Infanterie d'Auvergne, de la Reine & d'Orléans, derriére une hauteur qui commandoit la plaine, & sur laquelle on avoit élevé une batterie de dix canons. Dans l'espace entre cette hauteur & le fossé de la Ville, on avoit fait encore un petit retranchement palissadé avec un fossé & un parapet. Toutes les hauteurs qui commandent le petit côté, étoient occupées par des détachemens des Troupes Françoises, retranchés & munis d'artillerie. Enfin la Ville de Prague elle-même avoit été environnée de bonnes palissades. On avoit miné les ouvrages, & fortifié le château de Wischerad. Tout cela étoit à merveilles, mais ne rémédioit pas aux grands inconvéniens qu'il y avoit à défendre une telle Place. Le premier & le plus grand étoit la famine, inévitable dans une Ville qui contient

tient près de cent milles ames. Comment faire subsister une si grande multitude? Il étoit visible que l'Armée qui campoit dehors, seroit dans peu obligée de se renfermer dans la Ville, ce qui ne pouvoit qu'y augmenter la disette. Toute communication étoit coupée. Il ne faloit pas songer de pouvoir tirer aucune provision du dehors, la chose étoit impossible. Le second inconvénient résultoit de la situation même de la Place. Commandée de tous côtés, il y avoit à parier qu'en quatre jours l'Artillerie des Autrichiens réduiroit en poudre toutes les défenses, démonteroit toutes les batteries des Assiégés, & qu'il ne seroit pas possible de se couvrir contre les bombes, quelques précautions qu'on eût prises, ou qu'on pût prendre pour cela. Enfin le troisiéme inconvénient étoit la difficulté de contenir la Populace & les Etudians. En effet presque tous les Habitans de Prague, à la réserve d'un fort petit nombre, avoient le cœur Autrichien, & étoient mécontens de l'Empereur. La nécessité avoit obligé ce Monarque à leur demander certaines sommes qu'ils eussent bien voulu se dispenser de fournir; & quelque satisfaits qu'ils fussent de la discipline des Troupes Françoises, ils ne laissoient pas de souhaiter d'en être délivrés pour voir la fin d'une guerre qui les ruinoit, sans qu'ils y eussent aucun intérêt. Toutes ces raisons ne laissoient aucun doute que la défense de Prague ne fût une chose impossible, & ne tournât à la honte des Troupes Françoises. Toute l'Europe en étoit persuadée; & dans l'idée que la France alloit être abattue, on vit paroître une infinité

de Libelles, ſoit contre elle, ſoit contre ſes Généraux, ſoit contre ſes troupes. J'ai vu un Livre Allemand, où l'on donne aux François les épithétes de *Serpens*, d'*Inſectes*, &c. Certains Gazetiers payés par un certain Public pour le divertir par de plattes boufonneries, ſe donnoient carriére, & faiſoient briller leur eſprit aux dépens de la Nation Françoiſe. Ils annonçoient déjà d'avance de quelle maniére on traiteroit l'Armée Françoiſe qui étoit ſous Prague. Les Soldats devoient être renvoyés un bâton blanc à la main, les Officiers menés en Hongrie les fers aux pieds & aux mains. On publioit à La Haye un Libelle ſanglant contre Mr. de Bellile en particulier, pour préparer les eſprits au traitement qu'on lui réſervoit, & pour le diſpoſer à ne pas regretter un homme qu'on regardoit comme perdu, & qu'on accuſoit des crimes les plus atroces. On enveloppoit dans la même accuſation tout le Miniſtére de Verſailles, & toute la Nation Françoiſe en général, pour engager pluſieurs Puiſſances à s'unir avec l'Angleterre & la Reine de Hongrie, afin d'abîmer une Nation dont l'ambition ne reſpectoit aucun Traité, & ne connoiſſoit point de crime qu'elle ne commît pour ſatisfaire cette même ambition. On auroit peine à ſe perſuader que des Chrétiens ayent mis en uſage des moyens de cette nature, inconnus aux Payens, pour jetter de la défiance, de la haine & de la jalouſie, ſi ce n'étoit un fait connu de toute l'Europe, & ſi le Libelle n'étoit entre les mains d'une infinité de gens.

L'Angleterre triomphoit, elle ſe diſpoſoit
à

à envoyer des troupes en Flandres pour attaquer la France de ce côté-là. Et pour engager les Etats-Genéraux à joindre leurs forces aux siennes, elle les flattoit par des conquêtes imaginaires, mais dont elle leur faisoit voir la facilité. *La France*, disoit Mylord Stairs aux Etats, *ne sauroit faire aucune résistance capable de nous arrêter. Ses vieilles troupes sont perdues sans ressource. Le peu qui lui en reste, ne suffit pas pour garder une partie de ses Forteresses; & tandis que ses vieux Régimens sont enfermés dans Prague, ses Milices pourront-elles nous arrêter?* Ces raisons n'ayant fait que peu d'impression sur ces sages Républicains, le Ministre Anglois changea de batterie, & sans se soucier de tomber dans des contradictions qui sautoient aux yeux des plus simples, il voulut inspirer de la crainte aux Etats, & les animer par ce nouveau motif à attaquer une Puissance formidable qui les engloutiroit tôt ou tard, quoique quatre jours auparavant elle ne fût pas en état de faire une *résistance raisonnable*.

Les Etats n'eurent garde de donner dans des projets aussi peu liés que les motifs sur lesquels on les bâtissoit. Souvent on gâte tout par trop de zéle & trop de vivacité. On se rend suspect à ceux qu'on veut persuader. Si les Ministres Anglois s'en étoient tenus aux raisons plausibles qui pouvoient engager les Etats à secourir efficacement la Reine de Hongrie, ils n'auroient pas donné si beau jeu à l'Ambassadeur de France, qui les poussa d'une terrible maniére dans le Mémoire qu'il présenta sur ce sujet aux Etats. Mais ces Messieurs

 ne

ne croyoient pas que jamais la France pût se relever du coup qu'on lui préparoit en Bohême, & peut-être la joye de ces heureux succès leur faisoit moins mesurer leurs expressions. Quoi qu'il en soit, il est toujours certain qu'il n'y avoit pas d'apparence que l'Armée Françoise pût éviter la nécessité de passer par toutes les conditions qu'on voudroit lui imposer, & un grand Prince écrivant à un célébre Poëte, ne fait pas difficulté de dire, que *si le Maréchal de Broglio se tiroit de ce pas-là, il méritoit bien une Ode de sa façon.*

La France avoit à-la-vérité une Armée sous le Maréchal de Maillebois; mais elle étoit si éloignée de la Bohême, qu'il n'y avoit aucune apparence qu'elle pût arriver assez à tems pour délivrer les troupes enfermées dans Prague; sans compter qu'une pareille marche livroit les Bays-Bas François à la discrétion des Anglois & des Autrichiens, renforcés des Hessois & des Hannovriens. On verra dans la suite, que la Cour de France fut pourtant réduite à cette nécessité, sans pouvoir toutefois délivrer l'Armée renfermée dans Prague, laquelle ne dut son salut qu'à sa fermeté, à sa valeur, & à l'habileté de Mr. de Bellile.

Le Prince Charles avoit, comme on vient de le voir, toutes les facilités du monde pour réduire Prague. La faim, la disette des munitions de guerre, & mille autres incommodités combattoient pour lui. Il n'avoit à crain-
aucune diversion en faveur des François.
e trouvoient seuls, dans un Pays dont ils
tendoient pas le langage, à deux cens
es de chez eux, abandonnés de leurs Al-
liés,

liés, environnés d'Ennemis de tous les côtés, & au milieu d'un Peuple qui naturellement leur devoit être suspect par l'attachement qu'on a pour la domination sous laquelle on est né. Ils manquoient, pour ainsi dire, de tout. Leurs équipages pris & pillés, les Officiers & les Soldats n'avoient ni linge, ni argent; pendant que tout abondoit dans le camp des Autrichiens, & que leurs Soldats se paroient des dépouilles de l'Ennemi.

La Reine n'ayant plus à se défendre contre les Prussiens, avoit tiré de la Silésie toutes les troupes qu'elle y avoit, & les envoyoit grossir l'Armée du Prince Charles. Le Général Festititz s'avançoit avec seize à dix-huit mille hommes de Troupes Hongroises, parmi lesquels étoit un Corps tout composé de jeunes Gentilshommes volontaires qui ne respiroient que le combat. Qui auroit cru qu'avec des avantages si marqués, les Autrichiens n'eussent pas pu prendre Prague; & que les Troupes qui défendoient cette bicoque, & contre qui tout sembloit conspirer, eussent trouvé dans leur courage des ressources capables de balancer les avantages qu'un concours de mille circonstances favorables donnoit à leurs Ennemis? En-vérité je ne m'étonne plus qu'on se ligue contre une Puissance qui commande à de pareils hommes.

Ce ne sont point ici des avantures forgées à plaisir, & qui ayent besoin des graces de l'éloquence pour se soutenir. Ce sont des faits certains, dont toute l'Europe a été témoin. Un récit simple, joint au témoignage

de

de tous les Ecrivains de ce tems, suffit pour les rendre croyables.

Le Général Festititz étant arrivé sur les bords de la Moldau, le Prince Charles s'avança près du *Weissemberg*, où il posta sa gauche, & étendit sa droite jusqu'à la riviére, enfermant ainsi tout le petit côté de Prague, tandis que Festititz investissoit cette Place du côté de la nouvelle ville. On établit des ponts de communication entre le Corps de ce Général & l'Armée du Prince Charles.

La Cour de France ayant considéré les risques que couroient les troupes qui étoient dedans & sous Prague, avoit envoyé des pleins-pouvoirs aux deux Maréchaux pour traiter d'un racommodement à l'égard de la Bohême, & afin qu'ils pussent se retirer de ce Pays de la maniére la plus honorable & la plus avantageuse qu'il feroit possible. Le Maréchal de Bellile envoya un Trompette au Prince Charles, pour demander une conférence avec Son Altesse Sérénissime ou avec le Comte de Königseg.

Le Prince lui fit dire que Mr. de Königseg se rendroit le 2. de Juillet avec une escorte de deux Compagnies de Carabiniers & une de Grenadiers, au château de Kormorzan, à un petit mille de Prague, & qu'il pourroit de son côté y venir avec une pareille escorte; qu'on écouteroit ses propositions.

Le Comte de Königseg se rendit en effet au lieu marqué, accompagné du Prince Esterhasi, du jeune Comte de Königseg, & du Général Philibert. Mr. de Bellile y arriva aussitôt, suivi du Comte de Baviére Gouver-
neur

neur de Prague, & escorté par un pareil nombre de soldats.

Après les premiéres politesses, les deux Généraux entrérent en conférence. Le Maréchal déclara que quoique l'Armée Françoise fût dans une position à ne pouvoir être forcée, on vouloit néanmoins épargner à la Ville de Prague le risque d'être ruinée, ce qui ne manqueroit pas d'arriver, si elle étoit obligée de soutenir un siége. Qu'ainsi les Généraux François étoient prêts de la remettre aux troupes de Sa Majesté Hongroise, pourvu que l'Armée & la Garnison de Prague eût la liberté de se retirer où bon lui sembleroit avec ses armes, son artillerie, ses bagages, & tout ce qui pouvoit lui appartenir.

Le Comte de Königseg lui répondit que l'offre qu'il faisoit de remettre la Ville de Prague étoit sans-doute importante, mais qu'il étoit fâché de ne pouvoir pas l'accepter aux conditions proposées, vu que la Reine avoit ordonné expressément de ne recevoir les Troupes Françoises qui étoient en Bohême, que prisonniéres de guerre, & avoit défendu de leur accorder d'autre Capitulation. *Voilà Monsieur*, ajoûta le Général Autrichien, *tout ce que je puis vous accorder. Je croyois, Monsieur*, repliqua Mr. de Bellile, *rencontrer plus de facilité de votre part; mais puisque vous ne voulez traiter que sur ce pied-là, je vois bien qu'il faudra que le sort des armes en décide. Vous pourriez épargner beaucoup de sang, & d'ailleurs vous savez que les évènemens sont incertains, & que souvent on trouve dans son*

courage des ressources auxquelles on ne s'étoit point attendu.

Le Comte de Königseg repartit qu'il savoit tout cela, mais qu'il ne dépendoit pas de lui de changer les ordres de la Reine. Que cependant il ne manqueroit pas de faire savoir à Sa Majesté les propositions qu'il venoit de faire, & que peut-être elle y auroit égard: Que d'abord que le Courier seroit de retour, il lui feroit savoir les intentions de la Reine, & qu'il pourroit ensuite prendre le parti qu'il jugeroit convenable. Après cette infructueuse conférence, on se prépara de part & d'autre à faire les derniers efforts. Les Troupes Françoises tant du Camp que de la Ville pouvoient monter à vingt-quatre ou vingt-cinq mille hommes, dont il faut décompter environ trois mille malades ou invalides. Malgré les recrues qu'on leur avoit envoyées, il s'en faloit bien que les Régimens ne fussent complets. Cependant une Armée de vingt-deux mille hommes assiégée étoit une chose presqu'inouïe, aussi jamais siége n'a peut-être fait autant de bruit que celui-là. L'Armée du Prince Charles étoit de près de quarante mille hommes de troupes réglées, & de vingt-cinq à vingt-six mille Barbares, y compris le Corps de Festititz. Il n'en faloit pas moins pour bloquer une Ville comme Prague, & pour réduire vingt-deux mille hommes des meilleures troupes du monde à accepter des conditions aussi dures que celles qu'on leur offroit.

Les vivres commencérent dès le 1. de Juillet à devenir d'une cherté extraordinaire dans

dans Prague. La viande de boucherie y coutoit déjà vingt-cinq à trente ſous la livre. Une piéce de volaille aſſez maigre valoit dix-huit *Groſches*, c'eſt à-peu-près un écu de trois livres. Les ſoldats avoient du ris & un peu de beurre pour faire de la ſoupe, mais cela ne dura pas longtems. Ces deux alimens manquérent en peu de jours, & le ſoldat fut réduit au pain & à l'eau, n'ayant pas même le premier en fort grande quantité. Tout cela n'étoit pas fort propre à fortifier des hommes déjà haraſſés de fatigue, & qui outre la faim avoient encore à combattre le ſommeil. Il faloit être nuit & jour ſous les armes de peur de ſurpriſe, garder une infinité de poſtes, & être continuellement aux priſes avec un Ennemi nombreux, frais, diſpos, & à qui rien ne manquoit. D'une main il faloit travailler aux fortifications, & de l'autre combattre l'Ennemi. Nonobſtant tout cela, le Prince Charles ne voulut jamais hazarder un combat pour forcer les retranchemens du Maréchal de Broglio, retranchemens au-reſte qui n'avoient rien de formidable, que leur ſituation & la valeur de ceux qui les défendoient; car ils n'étoient au fond que l'ouvrage d'un ou deux jours.

Son Alteſſe Séréniſſime ſe contenta d'empêcher l'entrée de toute ſorte de vivres; & il faut avouer qu'elle y réuſſit ſi bien, qu'en peu de tems les malades & les bleſſés ſe trouvérent réduits au bouillon de vache avec la moitié de chair de cheval.

Le 18. de Juillet le reſte de la groſſe Artillerie qu'on attendoit de Vienne arriva au camp des Aſſiégeans, & deux jours après on vit

vit arriver un nouveau Trompette de la part du Maréchal de Bellile, qui demandoit une nouvelle conférence. Le Feld-Maréchal de Königseg fit répondre qu'il avoit ordre de ne traiter que sur le même pied qu'auparavant; que cependant il alloit encore dépêcher un Courier à la Reine pour savoir sa derniére résolution. Ce Courier arriva en effet dès le 22. à Vienne avec les dépêches concernant la nouvelle conférence demandée par le Maréchal de Bellile. Quelques Ministres de la Reine étoient d'avis d'adoucir les Préliminaires de la Négociation, disant qu'il faloit faire un pont d'or à son Ennemi, & qu'il y avoit du risque à le pousser à bout. Mr. Vincent, Résident de France, sollicitoit fort la sortie libre des Troupes Françoises; & l'on prétend que la Reine étoit assez portée à l'accorder, contente de recouvrer à ce prix un Royaume dont la conquête ne pouvoit couter que beaucoup de tems, de monde & d'argent. Mais le Ministre d'Angleterre avoit des ordres tout contraires; & la Cour Britannique, fortement persuadée que l'Armée Françoise ne pouvoit échapper, l'avoit chargé de traverser de tout son pouvoir une négociation qui tendoit à accorder la retraite des François. La Reine, pour se délivrer de toutes ces sollicitations, déclara à Mr. Vincent que tout ce qui lui venoit de la part de sa Cour *lui étoit suspect*, & que si le Cardinal de Fleuri avoit quelque chose à proposer à l'égard des affaires de Bohême, il n'avoit qu'à s'adresser à ses fidéles Alliés; qu'elle ne vouloit rien faire que de concert avec eux.

Elle

Elle s'expliqua avec encore plus de mépris à l'égard de Mr. de Bellile, & dit en plein Conseil qu'il ne pouvoit rien lui proposer qui ne lui fût desagréable : que c'étoit un Homme qui avoit surpris la religion de plusieurs Princes d'Allemagne pour les armer contre elle, *& qui avoit voulu bruler la Ville de Luxembourg par le plus affreux de tous les complots ; qu'ainsi tout ce qui lui venoit de sa part ne pouvoit que lui être odieux.*

Le Courier fut renvoyé au Comte de Kõnigseg avec des ordres pareils aux premiers. Ce Général fit savoir au Maréchal de Bellile, que la Reine ne vouloit rien changer à sa premiére résolution ; & qu'avant que d'entamer une nouvelle Conférence, il devoit se résoudre à poser pour préliminaire de se rendre lui, la Garnison de Prague, Mr. de Broglio & son Armée prisonniers de guerre. Mr. de Bellile lui répondit, qu'il connoissoit bien peu les Troupes Françoises, s'il les croyoit capables d'accepter de pareilles conditions ; qu'elles périroient plutôt toutes que d'y souscrire, & qu'elles lui feroient voir qu'elles savoient se procurer la justice qu'on refusoit de leur rendre. Que ceux qui les soupçonnoient de penser à accepter de telles propositions, apprendroient peut-être à leurs dépens à juger favorablement de leur courage.

Le sort des Habitans de Prague étoit cependant bien à plaindre, puisque sans avoir aucun intérêt à ce Différend, ils en souffroient les plus grandes incommodités. Outre les contributions qu'ils étoient obligés de payer en argent, on venoit de leur ôter tout le vin

qu'ils avoient dans leur cave. Les Magistrats avoient assez de grain dans leurs magazins pour empêcher cette multitude de mourir de faim, mais ils n'en avoient pas suffisamment pour la rassasier. Déjà les Bourgeois médiocres étoient réduits au pain & à l'eau; déjà les plus aisés achetoient au poids de l'or quelque peu de mauvaise viande. Tout cela joint à leur panchant naturel pour la Reine de Hongrie, fit craindre aux Généraux François quelque rebellion. Pour la prévenir, ils firent desarmer tous les Habitans, & publier la Déclaration suivante.

„ 1. On fait défense à tous les Habitans de „ Prague, de quelque condition & qualité „ qu'ils puissent être, de cacher chez eux des „ armes de quelque espéce, & sous quelque „ prétexte que ce puisse être, particuliérement „ celles qui pourroient appartenir à l'Enne- „ mi; & s'il se trouve quelqu'un qui en ait, „ il viendra les déclarer incessamment, s'il „ ne veut encourir la peine portée ci-dessus.

„ 2. Il est ordonné à tous Propriétaires ou „ Locataires de maisons, & généralement à „ tous les Habitans, de mettre une lampe ou „ une chandelle à une des fenêtres de leur lo- „ gis, dès qu'ils entendront battre la Généra- „ le: & aussitôt que cette lumiére aura été „ mise sur la fenêtre, personne ne pourra sor- „ tir de chez soi, ni regarder dans la rue, sur „ peine d'être fusillé sur le champ. Il sera „ encore moins permis de crier, ni de donner „ aucun signal soit avec des cloches, ou de „ quelqu'autre maniére que ce puisse être, „ sous la même peine portée ci-dessus. Ceux

„ qui,

„ qui, après la Générale, seront trouvés dans
„ les rues ou regardant par les fenêtres seront
„ tués sur la place, & les Soldats feront feu
„ sur eux, sans avoir égard, ni au sexe, ni à
„ l'âge, ni à la qualité.

„ 3. Le soir, dès que la Retraite battra,
„ tous les Habitans se retireront chez eux, &
„ n'en sortiront que le lendemain lorsqu'ils
„ entendront battre la Diane.

„ 4. Chaque Bourgeois fournira sans délai
„ tout ce qui lui sera demandé pour le Servi-
„ ce de l'Empereur. Ceux qui différeront de
„ le faire, seront punis selon l'exigence du cas.

„ 5. Ceux des Habitans qui seront com-
„ mandés pour le travail des fortifications, y
„ marcheront de gré ou de force, moyennant
„ le prix qui sera réglé ci-après.

„ 6. Il est défendu, sur peine de la vie, de
„ cacher dans les maisons, des Soldats, Cava-
„ liers, ou Dragons François ou Impériaux,
„ & de les recevoir chez soi, excepté ceux
„ qui ne devant pas camper auront des billets
„ de logement.

„ 7. Les Cabaretiers, Brandeviniers, Ven-
„ deurs de biére, & généralement tous ceux
„ qui donnent à boire ou à manger, ne pour-
„ ront rien vendre aux Soldats dès que la Re-
„ traite aura battu, sous peine de punition
„ corporelle; & ceux qui seront convaincus
„ d'avoir contrevenu à cette défense, seront
„ punis sans avoir égard aux prétextes qu'ils
„ pourroient alléguer. Que s'il se trouvoit
„ quelque Soldat mutin, qui voulût, après la
„ Retraite, forcer le Cabaretier à lui vendre
„ du brandevin ou autre chose, celui-ci ira

„ appeller la Garde la plus proche, qui se saisira „ du Soldat, & l'arrêtera jusqu'à nouvel ordre.

„ 8. Il est pareillement défendu aux Habitans, „ sur peine de la vie, de loger ou de „ retirer aucun Etranger chez eux sous quelque „ prétexte que ce soit, à-moins qu'ils n'en „ ayent une permission signée de Mr. de Chevert „ Lieutenant-de-Roi de la Place.

„ 9. On fait encore très-expresses inhibitions „ & défenses, sur peine de la vie, de s'assembler „ pour quoi que ce puisse être, sans „ en avoir préalablement une permission signée „ de la main dudit Lieutenant-de-Roi.

„ En revanche, & moyennant une exacte „ observation des points ci-dessus, Messieurs „ les Généraux promettent aux Bourgeois de „ les maintenir dans la possession libre de leurs „ maisons, meubles, biens, & généralement „ de tout ce qui peut leur appartenir; de ne „ rien négliger pour la sûreté de leur personne: „ de les défendre & protéger en tout ce „ qui sera de leur pouvoir, & selon le droit „ & l'équité.

Il étoit à propos de donner de pareils ordres pour contenir le Peuple de Prague, naturellement belliqueux & porté à la révolte: mais si l'on prévint par-là les émeutes & les rebellions intérieures, on ne put empêcher la correspondance que plusieurs Habitans avoient avec l'Ennemi, à qui ils donnoient avis de tous les mouvemens que les François faisoient, & de tout ce qu'ils pouvoient pénétrer de leurs desseins, ce qui rompoit souvent les mesûres des Assiégés, & qui auroit dû les faire périr, s'ils

s'ils avoient été capables de se décourager à la vue de tant d'obstacles & de contretems. Dès que les François se remuoient, il s'échappoit quelqu'un de la Ville pour en donner avis aux Assiégeans. Plusieurs leur avoient porté des plans & des descriptions exactes de tous leurs postes, & de la situation des lieux qu'ils occupoient : l'état des troupes qu'ils y avoient ; & mille autres rélations très-propres à faciliter le succès d'un Siége & à faire avorter les plus beaux projets de défense.

Ce ne fut que le 27. & le 28. de Juillet que l'Armée Autrichienne changea de situation, & se porta le plus près de Prague qu'il fut possible. Cette Ville fut investie de tous les côtés, de-même que le camp des François, par les troupes qu'on posta à Troja, Libben, &c. Desorte que l'Armée d'Autriche formoit un cercle coupé par la Moldau, & au milieu duquel étoit Prague & le camp des François. La Cavalerie de ceux-ci ne recevant que peu de subsistance des magazins de la Ville, le Maréchal de Broglio ordonna le 27. un fourage en-delà de la Moldau ; ou plutôt il l'accorda aux instances des Officiers qui le lui avoient demandé. Les Autrichiens, bien informés du dessein des François, les attendirent derriére des bois & des rideaux qui les couvroient, dans un endroit nommé Bruka, pas loin de Roltok. A peine les Cavaliers François avoient mis pied à terre, que les Autrichiens parurent. Ils tuérent d'abord les plus avancés ; le reste remonta au plus vite à cheval & s'enfuit à toutes jambes, fort heureux de n'avoir pas été entiérement défaits, vu

 l'iné-

l'inégalité du nombre, & le desordre où ils étoient lorsqu'ils furent attaqués. Les Autrichiens ne les poursuivirent pas bien loin; le canon de la Place ayant commencé à gronder sur eux, favorisa la retraite de la Cavalerie Françoise.

Le Maréchal de Broglio piqué de cet échec, qui au fond n'étoit pas grand' chose, résolut d'avoir sa revanche. Le Général Festititz resserroit Prague du côté de la nouvelle Ville; & ce fut lui que Mr. de Broglio fit dessein d'attaquer. Dès le 28. au matin, il fit défiler de ce côté-là quatre mille hommes, savoir sept Régimens de Cavalerie & deux Bataillons d'Infanterie fort incomplets. Le Général Festititz l'attendoit avec plus de douze mille Hongrois. Les François furent un peu étonnés de le trouver en bataille; néanmoins ils l'attaquérent avec tant d'impétuosité, que la Cavalerie de leur gauche rompit la droite des Hongrois, où étoient les Nobles dont j'ai parlé. Ceux-ci ayant reçu aussitôt un renfort de leur gauche revinrent à la charge, & regagnérent le terrain qu'ils avoient perdu. Le combat s'opiniâtra & dura près de cinq heures, sans qu'on pût décider de quel côté seroit l'avantage. Les François avoient avec eux quelques piéces de campagne, dont le feu joint à celui des deux Bataillons incommodoit beaucoup les Hongrois; mais ceux-ci étoient si supérieurs en nombre, ayant même été renforcés pendant le combat par des troupes réglées que commandoit le Général Bathiani, qu'ils ne purent être forcés; & l'Ennemi fut obligé de se retirer par la nécessité qu'il y a

de rentrer dans des Lignes ou dans une Place d'où l'on a fait une ſortie, dès qu'on a exécuté ce qu'on a eu deſſein de faire, ou que l'on voit de l'impoſſibilité à l'exécuter. La retraite ſe fit dans le meilleur ordre du monde, après cinq heures d'un combat opiniâtre. La perte fut à peu près égale, à la reſerve qu'il y eut plus de bleſſés du côté des Autrichiens, & que le Général Cziracky qui commandoit les *Inſurgens*, fut tué avec quelques autres Officiers de rang. Du côté des François le Comte de Clermont-Tonnerre, Meſtre-de-Camp-Général de la Cavalerie, fut bleſſé dangereuſement. Le Comte de Grammont Colonel d'un Régiment de Cavalerie ayant eu ſon cheval tué ſous lui, un Huſſar lui porta un coup de ſabre à la tête, que le Comte para avec la main, dont il eut trois doigts coupés. Il fut fait priſonnier & mené dans cet état au camp du Prince Charles, qui l'envoya à Prague ſur ſa parole, pour s'y faire panſer.

Ces eſcarmouches continuérent juſqu'au 9. du mois d'Août, jour auquel les batteries des Autrichiens ſe trouvérent prêtes à tirer. Ils avoient pointé une de dix piéces, & de quatre mortiers contre la hauteur avancée hors du camp où étoient les Brigades dont j'ai parlé, qui ne pouvant ſoutenir un feu ſi vif furent obligées d'abandonner leur poſte & de ſe retirer dans le chemin couvert. Soit que le Prince Charles ménageât ſon Infanterie, dont à-la-vérité il n'avoit pas de reſte pour une entrepriſe telle que le Siége de Prague, ſoit qu'il crût qu'il n'avoit pas beſoin de tant preſſer des gens qui ſe rendroient bientôt

d'eux-mêmes, il eſt certain qu'il ne fit point attaquer les poſtes avancés que les François avoient ſur les hauteurs qui commandoient leur camp & la Ville, & qu'il ne ſe ſervit que de ſes bombes & de ſes canons pour les leur faire abandonner. En quoi il réuſſit, quoiqu'un peu plus lentement. Il eſt même à propos de remarquer un fait très-certain, & dont tous ceux qui ont vu le Siége de Prague ont été témoins, c'eſt que les Autrichiens ne ſont jamais allé chercher les François pour ſe battre avec eux; mais que ceux-ci ſont toujours venus les attaquer, pendant que ceux-là ſe bornoient à les affamer & à les déſoler par le feu de leurs batteries.

Les Autrichiens s'étant rendus maîtres de toutes les hauteurs qui faiſoient le pourtour du camp des François & qui le dominoient, y élevérent des batteries de mortiers & de canons, qui ruinérent les retranchemens, & qui plongeant au milieu du camp obligérent toute l'Armée Françoiſe à entrer dans Prague. Ce fut alors que Mr. de Broglio fit ſignifier aux Généraux des Troupes Françoiſes que le Roi l'avoit nommé Général en Chef de toutes ſes Armées d'Allemagne. Sur quoi tous les Officiers en corps vinrent lui faire compliment, & l'aſſurer qu'ils étoient prêts à répandre tout leur ſang pour le ſervice du Roi & la gloire de ſes Armes.

Les François en abandonnant leurs retranchemens, rompirent les ponts qu'ils avoient ſur la Moldau, à la faveur deſquels ils ſe portoient de l'autre côté de ce Fleuve. Ils avoient encore un détachement & une batterie dans le

Jardin

Jardin de Mansfeld, laquelle tiroit sur l'Ennemi, pour couvrir leurs travailleurs. Le Prince Charles résolut de les chasser de ce poste. Il envoya un gros de Barbares qui se postérent sur une hauteur qui commandoit le Jardin, & sur laquelle on éleva une batterie pour ruiner celle de l'Ennemi. Le Détachement François fit une sortie sur les Barbares, & les fit plier; mais ayant été soutenus, les François furent à leur tour obligés de rentrer dans le Jardin. Les Assiégés, voulant se maintenir dans ce poste, dressérent une batterie dans le Jardin de Schelhorn, pour défendre celle du Jardin de Mansfeld, qui fut néanmoins démontée & rendue inutile. On les chassa de ce poste, & ils abandonnérent d'eux-mêmes celui de Schelhorn, après avoir fait sauter les bâtimens qui y étoient, pour que l'Ennemi n'en pût tirer avantage.

Les Assiégeans étendirent leur contrevallation, & commencérent à travailler à une paralléle pour communiquer aux deux attaques qu'ils avoient formées contre le Petit-côté. C'étoit par-là qu'ils prétendoient prendre Prague. L'attaque de la droite étoit celle du Grand-Duc, & l'autre celle du Prince Charles.

Le Prince Lobkowitz étoit posté vis-à-vis de Vischerad, & étoit séparé de Bathiani & de Festititz par le Ruisseau de Podanka qui coule entre Vischerad & Prague. Ces trois Généraux bloquoient le côté appellé la nouvelle & la vieille Ville, qui sont en quelque sorte l'une dans l'autre, n'ayant qu'un simple mur de séparation. Il n'y avoit point d'atta-

que de ce côté-là, mais seulement quelques batteries contre le château de Vischerad. Il faut avouer néanmoins que c'étoit l'endroit le plus foible de Prague; & que le Petit-côté est défendu par d'assez bons bastions, excepté à l'attaque de la gauche, où il n'y avoit qu'un bastion non revêtu, à quoi les François tâchérent de rémédier, en faisant un retranchement qu'ils prolongérent sur la droite, pour appuyer cette partie du front attaqué.

Les Autrichiens poussérent leur ligne paralléle sur la droite jusqu'à un vieux retranchement, reste des lignes que les Suédois avoient faites devant Prague pendant la guerre de trente ans. Ils y élevérent une batterie de dix piéces de canon.

Le 17. d'Août l'Artillerie des Autrichiens consistant en plus de cent piéces de gros canon & trente-six mortiers, divisés en plusieurs batteries, commença à jouer tout à la fois contre les ouvrages de la Place, tant contre le bastion du Mont Saint Laurent, que contre la redoute & la place d'armes que les François avoient faite sur la contrescarpe du front de l'attaque. Chemin couvert traversé, caponiére réparée, fausse braye coupée, tout fut canonné & bombardé, avec une vivacité que les Assiégés furent obligés d'avouer qu'ils n'avoient jamais vu un pareil feu. On ne vit bientôt dans ces ouvrages que bras cassés, jambes emportées, en un mot tous les accidens qui peuvent arriver en pareille occasion. Tout cela néanmoins ne rallentissoit pas l'ardeur des Assiégés. Persuadés que l'Ennemi auroit bientôt ruiné les défenses de la Place au moyen d'un pareil

pareil feu, & sur-tout le bastion de Strohoff, ils avoient tâché d'y pourvoir, en fortifiant le Mont Saint Laurent. C'est une Colline entre la Porte de Strohoff & la Porte de l'Empire ou *Reichs-Thor.* Ils y avoient fait divers ouvrages, qu'ils perfectionnérent malgré le feu des Assiégeans; & déterminés à ne céder qu'après avoir fait tout ce qui étoit humainement possible, ils avoient tiré un retranchement le long des maisons, derriére le rempart depuis le pied de la Colline ou Mont Saint Laurent, jusqu'à l'autre bout du Petit-côté, aussi loin que s'étendoit l'attaque.

La faim étoit sans-contredit le plus cruel ennemi que les Assiégés eussent à craindre; mais par les bons ordres des Généraux, & par la sagesse de Mr. de Sechelles Intendant de leur Armée, ils ne manquérent ni de pain ni de vin. Cet Intendant, par une espéce de pressentiment de ce qui devoit arriver, avoit formé un grand magazin de grain & de farine. La viande étoit la seule nourriture qui leur manquât. Pour y supléer, le Maréchal de Broglio ordonna de tuer cent cinquante chevaux par semaine, & d'en distribuer la viande aux Soldats. Il fut réglé que la Cavalerie ne conserveroit que quatre chevaux par Compagnie, & que le reste seroit tué tant pour la nourriture du Soldat, que faute de fourrage.

Il faisoit beau voir deux Maréchaux de France donner eux-mêmes l'exemple de la plus sévére frugalité, ne mangeant que du pain & de la chair de cheval. Il y avoit chez le Maréchal de Broglio des tables où l'on

ſervoit *gratis* à tous les Officiers, ces deux ſortes d'alimens, avec une petite bouteille de vin à chacun. Les repas étoient courts; la plupart des convives mangeoient ſans s'aſſeoir un morceau de pain, avaloient un verre de vin, & couroient ſe faire eſtropier ou tuer avec autant de gayeté que s'il eût été queſtion d'aller au Bal En effet depuis le 19. au ſoir juſqu'à la fin du Siége, ce ne furent que ſorties continuelles.

Les Autrichiens avoient élevé une batterie pour ruiner les ouvrages que les François avoient fait ſur le Mont St. Laurent. Ceux-ci, connoiſſant l'importance de ces ouvrages depuis que la bréche étoit faite aux baſtions, réſolurent de faire une ſortie pour s'emparer de cette batterie. Le matin du 19. à la petite pointe du jour quatre mille hommes d'Infanterie ſoutenus de huit cens chevaux, ſe trouvérent dans les endroits qui leur avoient été aſſignés, & prêts à agir. Après le ſignal donné, ils fondirent ſur les Travailleurs de la droite où étoit la batterie, pendant qu'il ſe faiſoit une fauſſe attaque à la gauche, pour couvrir le but de celle-ci. Les Travailleurs furent tués ou mis en fuite, de-même que les Troupes qui devoient les ſoutenir. La batterie fut priſe, & on l'auroit toute ramenée dans la Place, ſi les Soldats ne ſe fuſſent trop hâtés de caſſer les affûts. Il y eut douze tant canons que mortiers d'encloués; trois piéces furent enlevées & traînées dans la Ville, avec un Drapeau pris ſur les troupes de la tranchée.

Les Aſſiégés étoient occupés à combler & à ruiner

ruiner les approches des Assiégeans, lorsque ceux-ci parurent en grand nombre pour les charger. Les Assiégés se rassemblérent, & commencérent à faire retraite. On les atteignit. Sur quoi ils firent volte-face, & repoussérent la bayonnette au bout du fusil tout ce qui se présenta devant eux; & après avoir fait trois cens prisonniers, du nombre desquels étoit le Baron de Cosa Colonel du Régiment de Braun, ils se retirérent sous le feu de leur canon, n'ayant eu que cent cinquante hommes tant tués que blessés, tandis que plus de trois cens Autrichiens étoient restés sur la place.

Une action de cette vigueur fit penser au Grand-Duc à prendre de plus grandes précautions contre un Ennemi si audacieux. Il redoubla les postes, & se tint si bien sur ses gardes, que le 20. l'Ennemi ayant voulu tenter une nouvelle sortie, il fut presqu'aussi-tôt repoussé. Le 21. il en fit une troisiéme qui fut plus heureuse, ayant emporté une redoute & un moulin retranché où il se maintint assez longtems, & qu'il n'abandonna qu'après une opiniâtre résistance qui couta la vie à plus de deux cens Autrichiens.

Le 22. à trois heures après midi, dans le moment que le Grand-Duc se levoit de table, on vint lui dire qu'on voyoit un grand nombre de troupes sous les murailles de Prague. Son Altesse Royale monta sur une hauteur, & avec une lunette d'approche elle découvrit distinctement un Corps d'Armée d'environ douze mille hommes, qui se disposoit à quelque entreprise considérable. Elle vit aussi le

Dra-

Drapeau rouge que les Assiégés avoient arboré, comme un présage assuré d'une sanglante sortie. Le Grand-Duc ordonna qu'on fît avancer du camp quelques Régimens d'Infanterie, pour soutenir les troupes qui étoient dans les approches & qui gardoient les batteries.

Vers les quatre heures, les François commandés par le Duc de Biron s'étendirent sur la droite & sur la gauche, & fondirent en pleine course dans les approches, en criant *tue, tue*. Ils culbutérent & renversérent les Travailleurs & les Troupes de la tranchée, massacrant sans quartier tout ce qui s'offroit à eux. Leur attaque fut si brusque & si impétueuse, qu'ils pénétrérent jusqu'à la premiére paralléle du côté du retranchement Suédois, renversérent les gabions, comblérent quelques toises de travail, s'emparérent d'une batterie de canon, dont ils enclouérent une partie & emmenérent l'autre; prirent trois Drapeaux, & firent plus de deux cens prisonniers, entre autres le vieux Genéral *Monti*, qui commandoit l'Artillerie & les Ingénieurs. Après un avantage si marqué, ils auroient sans-doute dû se retirer; mais emportés par leur ardeur, ils s'engagérent plus avant qu'ils ne devoient, desorte qu'ils rencontrérent les troupes que le Grand-Duc faisoit avancer du camp. On en vint de-nouveau aux mains. Le Régiment de Navarre chargea la bayonnette au bout du fusil deux Régimens de Dragon Autrichiens qui avoient mis pied à terre, & les culbuta. Il se mêla trois fois, & fit un grand carnage sans tirer un coup. Le Régiment Hongrois de Szir-

Szirmay se distingua beaucoup du côté des Autrichiens, ayant chargé l'Ennemi en flanc le sabre à la main, & fait plier le Régiment du Roi. Enfin, après environ deux heures d'un combat très-sanglant, pendant lequel le canon de la Place ne cessoit de tonner sur les Assiégeans, les François se retirérent, ne pouvant plus soutenir l'effort des Autrichiens, dont le nombre grossissoit à tout moment, & qui recevoient continuellement des troupes fraîches du camp.

Quand une Garnison fait une sortie, il faut à la fin qu'elle rentre dans la Place; c'est ce que les Assiégeans appellent d'ordinaire avoir repoussé l'Ennemi, comme si on faisoit des sorties pour s'établir dans les ouvrages des Assiégeans. Il est pourtant sûr qu'on n'a d'autre but que de les ruiner, pour retarder la prise de la Place: & dès qu'on a exécuté ce dessein, on a eu tout le succès qu'on s'étoit promis, après quoi on se retire. Rien n'est plus simple. Mais les Assiégeans, pour couvrir la perte qu'ils ont faite, & l'avantage des Assiégés, ne manquent jamais de dire qu'ils les ont repoussés. C'est ainsi qu'on trompe les ignorans, & qu'on s'étourdit soi-même sur la perte réelle qu'on a soufferte.

Cette sortie du 22. d'Août sera sans-doute mémorable dans tous les siécles. Non seulement les Assiégés ruinérent les travaux des Assiégeans, mais ils leur livrérent un combat de près de deux heures, qui pourroit passer pour une bataille, & dans lequel il firent des prodiges de valeur. Enfin, cédant au nombre, & à la nécessité de rentrer dans la Place, ils se bat-

battirent en retraite jusqu'aux portes de la Ville, emmenant du canon, des drapeaux & des prisonniers, ce qui est, selon les gens du métier, le plus grand avantage qu'on puisse remporter dans ces sortes d'occasions.

Pendant cette furieuse sortie, les Maréchaux de Broglio & de Bellile étoient au haut du rempart, à découvert, dans un endroit où les balles pleuvoient de tous côtés. Ils ne se retirérent qu'après avoir vu rentrer les troupes. Ils comblérent d'éloges les Généraux & les Officiers, donnérent une attention particuliére aux blessés, & firent beaucoup de politesses aux Prisonniers Autrichiens, sur-tout au vieux Général Monti.

On comprend aisément qu'une action aussi vigoureuse ne put se faire sans perdre du monde. On juge à vue de pays que les François eurent six cens hommes tués ou mis hors de combat, & trois cens légérement blessés. Le Comte de Tessé, Ecuyer de la Reine, fut du nombre des morts. Les Ducs de Biron & d'Etrées furent blessés, de-même que le Prince de Deux-Ponts, jeune Seigneur de dix-sept à dix-huit ans, qui fit des merveilles à la tête de son Régiment d'Alsace. Du côté des Autrichiens cinq cens hommes furent tués, six ou sept cens blessés outre les prisonniers. Le Baron de Lindenfels Colonel Commandant du Régiment de Wolfenbuttel fut tué, de-même que le Marquis de Botta Major du Régiment de Botta. Le premier étoit un Officier de mérite, qui fut fort regretté. Parmi les blessés, les principaux étoient le Comte de Wiedt, Colonel en second du Régiment de Marschull, &

le Colonel Beneda. Les François ne perdirent ni drapeaux, ni étendart.

Le lendemain il y eut une suspension d'armes pour enterrer les morts.

Les Assiégeans continuérent à faire un feu terrible de leurs batteries pour ruiner celles des Assiégés. Ils y réussirent; mais pendant la nuit, les Assiéges travailloient avec une ardeur incroyable à les rétablir, & le lendemain c'étoit à recommencer. Ils avoient percé l'Hôtel de Czernin & celui du Comte de Schlick, & y avoient construit des batteries, pour répondre à celles des Assiégeans, qui tiroient contre le Mont St. Laurent, dont les retranchemens avoient été bouleversés par les bombes & les boulets. Les Autrichiens titérent de ce côté-là pour démonter les nouvelles batteries que les Assiéges venoient d'y établir, & ils achevérent de ruiner ces deux Palais les plus beaux de Prague. Le Comte de Feuerstein Colonel d'Artillerie fut blessé ce jour-là dangereusement au coû, & Mr. de Paris Capitaine au Régiment d'Infanterie du Grand-Duc fut tué d'un coup de canon qui lui emporta la tête. Les deux Capitaines d'Artillerie *Telscher* & *Schneek* furent, l'un blessé, & l'autre tué près des batteries.

Je crois qu'il est à propos de détromper ici le Public sur certains contes faits à plaisir qu'on a mis dans les Gazettes. Savoir, que les François obligeoient les Juifs & les habitans à les accompagner dans leurs sorties, & à combattre; & qu'ils en avoient fait pendre, je ne sai combien, pour avoir refusé de marcher. Ce sont deux faussetés insignes. La premiére

ſe détruit d'elle-même. Les Bourgeois de Prague étoient trop ſuſpects, pour qu'on leur donnât des armes dont ils auroient pu faire un uſage bien funeſte aux Aſſiégés, & les Juifs ſont de trop mauvais ſoldats pour être employés à des combats auſſi chauds. D'ailleurs une Armée de vingt-deux mille hommes eſt plus que ſuffiſante pour défendre une Place, & ce n'étoit pas de ſoldats que les Aſſiégés manquoient. L'autre fauſſeté eſt un peu moins groſſiére. J'ai été dans Prague après qu'elle eut été évacuée, & j'y ai appris par des gens dignes de foi, qu'on n'y avoit pendu qu'un voleur pendant tout le tems du ſiége. Ils avouoient même que bien des fois les Soldats François s'étoient privés de la moitié de leur pain, pour en faire part à des femmes ou à des enfans qui ſouffroient la faim, & qu'ils voyoient languir faute de nourriture. Il eſt vrai qu'ils ſe plaignoient des groſſes contributions qu'on avoit exigées d'eux; mais c'étoit un mal néceſſaire dans les circonſtances où étoit cette Armée, n'ayant plus aucune communication au dehors, & ne pouvant recevoir ni ſecours ni argent. D'ailleurs les contributions n'ont pas dû être fort grandes, vu que la quantité d'argent qu'on a exigé n'a pas empêché la Reine de Hongrie de lever encore des ſommes immenſes. Du reſte ils convenoient que par les bons ordres des Généraux, & par la vigilance du Comte de Baviére, on avoit prévenu bien des malheurs qui auroient pu arriver dans le déſeſpoir où étoient réduits tous les habitans.

De

Depuis l'action du 22. les François ne firent plus que de petites sorties, où il ne se passa rien de remarquable. Il y avoit une bréche au Bastion de Strohoff, peu considérable à-la-vérité; mais on espéroit de l'élargir en peu de tems, au moyen de l'artillerie qui le battoit en ruine. Les Assiégés commençoient à manquer de poudre, ils la ménageoient autant qu'il leur étoit possible. Il y avoit trois mois qu'ils étoient enfermés dans la Place, & depuis trois semaines ils n'avoient plus un grain de sel. Ils achetoient une poule un ducat, & payoient cent sous d'une livre de beurre. Enfin la cherté étoit montée à un si haut point, & la disette étoit si grande, que les Soldats exténués de faim & de fatigue n'étoient plus soutenus que par leur courage. C'est une chose admirable, que plus de vingt mille hommes ayent mieux aimé périr, que de faire une démarche qui eût pu rendre leur courage douteux, quoiqu'elle pût être excusée par les circonstances où ils se trouvoient, & qu'elle fût autorisée par les Loix de la Guerre; & c'est une justice que tout honnête-homme doit à cette brave Garnison, qu'elle a fait tout ce qui se peut humainement, soit par rapport à la valeur, soit à l'égard de la constance dans les travaux d'un long & pénible Siége, soit par rapport à la patience à supporter les plus affreuses calamités. On voit quelquefois le même courage, la même résolution, dans trois ou quatre hommes; mais que cela se trouve dans toute une Armée, c'est une chose dont l'Histoire ne nous fournit aucun exemple que je sache. Bien loin qu'aucun d'eux murmurât, ils concouroient

tous avec le même zéle à leur défenfe commune. Il fembloit que leur courage s'acrût à proportion de leur misére, & à mefure que leur état empiroit.

Dès le commencement de Septembre, le Grand-Duc & le Prince Charles commencérent à fe défier du fuccès de leur entreprife. Ce fut bien autre chofe quand ils apprirent que Mr. de Maillebois étoit en marche, pour venir au fecours des Affiégés. Ils renouérent alors les Conférences avec Mr. de Bellile, mais celui-ci parla d'un tout autre ton. Il déclara que les chofes n'étoient plus dans le même état qu'auparavant; que la marche de Mr. de Maillebois changeoit beaucoup la face des affaires, & qu'il n'étoit plus queftion d'évacuer la Bohême, mais de la défendre; que les troupes du Roi étoient encore les mêmes; qu'elles avoient encore le même cœur & la même fermeté; qu'elles ne vouloient devoir qu'à leur valeur le bénéfice de leur liberté; & qu'elles étoient trop aigries des conditions qu'on leur avoit voulu prefcrire, pour entendre à une Capitulation qui auroit l'air d'une grace mendiée; qu'enfin il n'avoit plus lui-même aucun pouvoir de traiter fur les points propofés auparavant. Sur cela les attaques redoublérent. On acheva une feconde paralléle, & on continua à battre en brêche, mais fans beaucoup d'effet; & ce qu'il y a d'étonnant, c'eft qu'une Place qui n'a aucun ouvrage avancé, ait été canonnée avec tant de force & de vigueur, fans voir ni brêche, ni affaut. Le feul baftion de Strohoff fut un peu écorné. L'étonnement ceffe cependant, quand on fait réflexion à ces fréquen-

quentes & ſanglantes ſorties qui ruinoient les approches & les batteries des Aſſiégeans, & retardoient l'effet de leur canon; & enfin à ce ſoin infatigable qu'avoient les Aſſiégés, de réparer inceſſamment les ravages que l'Artillerie ennemie avoit faits dans les ouvrages qui les couvroient.

Le Maréchal de Bellile, à ſon retour de la Conférence, fit ſavoir à tous les Officiers qui le vinrent voir, que le Grand-Duc lui avoit fait offrir les conditions qu'il avoit demandées environ deux mois auparavant pour l'évacuation de Prague & de la Bohême; mais qu'il les avoit rejettées, ſachant bien que Mr. de Maillebois marchoit à leur ſecours. Le bruit de cette marche ſe répandit le même jour dans Prague. Les Soldats pleins de joie & d'espérance couroient par les rues en criant, *Vive le Roi, vive Mr. de Maillebois, & périſſent ceux qui vouloient nous mener priſonniers en Hongrie!*

La réſolution qui fut priſe peu après de lever le ſiége, étoit un effet des conſeils du Comte de Kevenhuller qui commandoit en Baviére, & qui avoit écrit plus d'une fois à la Reine & au Grand-Duc, que la marche de Mr. de Maillebois n'étant point une choſe douteuſe, il n'étoit plus queſtion de perdre le tems devant Prague, mais de marcher ſur les frontiéres de la Baviére, pour être à portée de ſecourir l'Armée qui étoit dans cet Electorat, & de diſputer en même tems le paſſage des gorges par où l'Armée ennemie devoit paſſer pour pénétrer juſqu'à Prague. Et que ſuppoſé que l'Ennemi eût quelque deſſein ſur

l'Autriche, on feroit par-là dans une position à pouvoir rompre ses mesures, & à profiter des fautes qu'il pourroit faire; & que s'il prenoit le parti d'aller en Bohême, on pouvoit par-là l'embarasser beaucoup.

Le 8. de Septembre Mr. de Koch, Sécretaire du Cabinet de Sa Majesté Hongroise, arriva à l'Armée avec des dépêches qui donnérent lieu à la tenue d'un Conseil de guerre, où il fut résolu de suivre le plan du Comte de Kevenhuller.

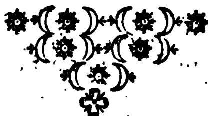
Le même jour on fit de petits détachemens de Cavalerie pour aller dans tous les Villages aux environs de Prague, signifier aux Païsans de se retirer en deux fois vingt-quatre heures à trois lieues de cette capitale, & d'emporter avec eux tout ce qu'ils auroient de denrées & de meubles, parce qu'on avoit résolu de bruler ce qu'ils laisseroient, pour que l'Ennemi n'en pût profiter. Quelque durs que fussent ces ordres, il falut pourtant y obéir; & ce fut un assez triste spectacle, de voir ces pauvres gens abandonner leurs maisons & errer d'un côté & d'autre sans savoir où se fixer. Le lendemain le Duc de Bouflers sortit de la Place, & fut mené au Grand-Duc, à qui il demanda la permission d'aller à Paris pour y rétablir sa santé, promettant de se soumettre aux conditions que la Garnison de Prague subiroit.

On commença à transporter l'Artillerie à Piseck, & à mesure que le canon diminuoit, on redoubloit de vitesse pour tirer avec ceux qui étoient encore en batterie; mais l'Ennemi, bien informé de nos desseins, ne se mit pas beau-

beaucoup en peine de ce feu, quoiqu'il fût très-violent. Il diminua visiblement le 12. & le 13, & le 14. il n'y avoit plus une batterie devant Prague. Toute l'Armée se mit le même jour à cinq heures du matin en marche vers Béraun & Pilsen. Comme le Prince Charles & le Grand-Duc comptoient de pouvoir bientôt revenir devant Prague, ils avoient en attendant laissé le Général Festititz pour la bloquer avec une partie de ses Hongrois, le reste ayant été jugé nécessaire pour grossir l'Armée. Les Régimens de Festititz, de Bellesnai, de Slua, & le Corps des Pandoures furent postés sur le Weissemberg; le Quartier-général à Hastowitz; le Général Forgatsch fut posté avec deux mille Croates & autres Barbares en delà de la Moldau.

Les portes de Prague furent ouvertes. Les Partis François commencérent à battre l'estrade. Il y eut plusieurs petites rencontres entre eux & les Hussars: l'avantage fut tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Fin du Livre VI.



HISTOIRE DE LA DERNIERE GUERRE DE BOHEME.



LIVRE SEPTIEME.

ARGUMENT.

Marche de Maillebois. Son retour. Belle retraite de Mr. de Bellile. Capitulation de Prague. Affaires de Baviére. Bataille de Dettingen. Reddition d'Egra.

DAns le tems que les François faisoient une si belle défense dans Prague, ceux qui étoient en Baviére ne faisoient pas de fort grands exploits. Soit que le Duc d'Harcourt eût ordre de ne rien hazarder, soit que le Comte de Kevenhuller lui parût trop avantageusement posté, il ne fit aucun usage de la supériorité de ses forces. Les Armées restérent longtems en présence sans faire de mouvement considérable, les Autrichiens occupant toujours la partie de la Baviére qui est en-delà du Danube, les François & les Im-

périaux

périaux reſtant maîtres de celle qui eſt en-deçà. Les choſes étoient en cet état, lorſque l'Empereur jugea à propos de rappeller le Feld-Maréchal de Thöring, & d'envoyer le Comte de Seckendorff en Baviére pour y commander les Troupes Impériales. Ce nouveau Général eſt un Gentilhomme Saxon, qui par ſon mérite & ſa capacité militaire s'eſt élevé aux premiers emplois. Il eſt d'autant plus glorieux pour lui d'être parvenu à ce degré d'honneur, qu'étant né ſans bien, on ne peut le ſoupçonner d'avoir acheté les emplois qui ſe vendent dans les Régimens Autrichiens, & dont les Chefs retirent tout le profit. Par où il eſt aiſé de juger de la difficulté que doit avoir eu un Etranger de monter à des poſtes par lesquels les autres débutent. Le Feld-Maréchal de Seckendorff eſt un éléve du Prince Eugéne, qui en faiſoit beaucoup de cas, & qui le déſigna au feu Empereur comme le ſeul homme capable de commander ſes Armées avec ſuccès.

La recommandation d'un ſi grand Capitaine, qui ſe connoiſſoit ſi bien en mérite, valut la Dignité de Feld-Maréchal à Mr. de Seckendorff. On lui donna le commandement en chef de l'Armée de Hongrie, dans la guerre qui s'alluma entre l'Empereur & les Turcs en 1737. Une cabale qui ſe forma à la Cour contre le Feld-Maréchal, ne lui permit pas de répondre à l'attente publique. On le laiſſa manquer des choſes les plus néceſſaires à l'entretien de ſon Armée. Il en périt une partie de miſére & par les maladies. On réuſſit à lui

 faire

faire ôter le commandement de l'Armée, & on alla même jusqu'à engager l'Empereur à le faire arrêter. On anima la populace contre lui. Mais quoi qu'on pût faire, on ne détruisit pas dans le public l'idée de son mérite. Ayant recouvré sa liberté, il se retira sur ses Terres, & entra enfin au service du Successeur de Charles VI. Dès que ce Général parut à la tête des Troupes Bavaroises, la fortune commença à changer. Il profita admirablement de l'attention que le Feld-Maréchal de Kevenhuller étoit obligé d'avoir du côté de la Bohême, de peur que l'Armée Françoise ne se postât de maniére à l'empêcher de se joindre au Prince Charles. D'abord il marcha à Retzembourg, d'où il détacha le Baron de Heggenbourg, Colonel du Régiment de Preysing, avec 800. hommes d'Infanterie, & quatre-vingt Maîtres. Il fit divers autres détachemens, & s'approcha lui-même de l'Iser pour les soutenir. Enfin il prit de si justes mesures qu'il chassa les Autrichiens de Landshut Delà il fit les dispositions nécessaires pour les chasser encore de Munich; mais ceux-ci ne jugérent pas à propos de l'attendre, & abandonnérent cette capitale, où ils avoient fait quelques fortifications, dans la vue sans-doute d'y soutenir un siége. La crainte d'être faits prisonniers de guerre leur fit changer de dessein.

Cependant l'Armée que Mr. de Maillebois commandoit en Westphalie étoit sortie de ses ...ers, & étoit en marche pour retourner ...ance, lorsque la Cour, ne voyant pas ...e moyen de sauver les troupes qui étoient dans

dans Prague, envoya ordre à ce Maréchal d'aller à leur secours.

A cette nouvelle, les Ministres Anglois exagérérent aux Etats-Généraux le danger où étoit la Reine de Hongrie, si cette Armée mettoit le pied en Bohême. La vérité est que cela dérangeoit leurs projets, & que comptant de faire prisonniers plus de vingt mille François d'un seul coup de filet, ils se flattoient de conquérir sur la France, avant qu'elle fût en état de réparer la perte de tant de soldats braves & aguerris. Mais au fond les Etats jugérent fort bien que les exploits de Mr. de Maillebois se borneroient à délivrer cette Armée, sans empêcher les Généraux de la Reine de Hongrie de prendre Prague dans l'état où les choses étoient. Ils ne crurent donc pas devoir entrer dans une guerre ouverte avec les François, pour quelque dérangement qui pouvoit arriver aux desseins des Anglois.

La Cour de Londres n'ayant pas réussi de ce côté-là, essaya d'empêcher elle-même cette marche, & d'en prévenir les effets. Dans cette vue, les Généraux Anglois rassemblérent leurs troupes dans les Pays-Bas, conjointement avec les Hessois, les Hannovriens, & celles que la Reine de Hongrie avoit dans ces Provinces. Ils menacérent tantôt l'Alsace, tantôt la Lorraine, espérant toujours que la crainte d'une invasion engageroit la Cour de France à changer le plan de la marche du Maréchal de Maillebois, & à retenir son Armée sur ses frontiéres pour leur en disputer l'entrée. Mais la Cour de France ne fut point la dupe de ce stratagême. Elle tâcha de

pour-

pourvoir à la défenſe de ſes frontiéres, indépendamment de l'Armée de Maillebois, qui continua ſa route vers la Bohême. Cette Armée avoit plus de cent milles d'Allemagne à faire, avant que d'arriver à Prague. Il lui faloit traverſer toute la Weſtphalie, la Franconie, la Baviére & la Bohême, dans une ſaiſon froide & pluvieuſe; & point de magazin ſur la route. Le ſoldat fatigué & haraſſé ne pouvoit guéres combattre avantageuſement contre un Ennemi qui avoit eu tout le tems de ſe repoſer des fatigues du ſiége, qui d'ailleurs n'avoient pas été extraordinaires, puisqu'ils n'avoient eu d'autre peine que le travail ordinaire des tranchées, ſans avoir livré ni aſſaut, ni fait aucune de ces manœuvres qui fatiguent des Aſſiégeans, ſi vous en exceptez les fréquentes ſorties des Aſſiégés, qui les avoit tenus un peu allertes.

Le deſſein de Mr. de Maillebois étoit de marcher en Autriche, Pays plus aiſé à pénétrer que la Bohême, qui, comme je l'ai déjà dit, eſt environné de montagnes. Ce deſſein paroiſſoit bon. L'Armée Autrichienne auroit été par-là obligée de s'éloigner de ce Royaume, pour aller ſecourir l'Autriche; & les François qui étoient dans Prague ſe ſeroient aiſément démêlés de cette poignée de Barbares, qu'on avoit laiſſés aux environs de cette capitale. Mais ſoit que l'Empereur ne crût pas l'entrée de la Bohême auſſi difficile, ou qu'il craignît que les Autrichiens ne revinſſent devant Prague, après avoir fait un détachement pour défendre l'Autriche, où Mr. de [Ma]illebois ne pouvoit entrer, ſans prendre

quel-

quelques postes, qui l'auroient pu arrêter assez longtems, pour donner au Grand-Duc le loisir de prendre par famine une Ville qui manquoit de tout, malgré l'éloignement de l'Armée qui l'avoit assiégée, soit enfin par d'autres raisons, il voulut que Mr. de Maillebois marchât directement au secours de Prague. Ce qu'il fit. Il fut joint sur sa route par les débris de trois mille Miliciens, qui étant campés près de Fürth, furent dispersés par cinq à six mille Hussars, favorisés en cela par les Habitans de la Franconie, qui les aidérent à piller les équipages de ces Miliciens.

Pendant que le Comte de Kevenhuller faisoit tête au Duc d'Harcourt avec la meilleure partie de son Armée, le Général Berenklau avec sept à huit mille hommes, la plupart troupes irréguliéres, se tenoit aux environs de Passau, pour couvrir l'Autriche. Ce Général détacha le Baron de la Trenk avec ses Pandoures pour aller lever des contibutions à Chamb, Ville du Haut-Palatinat. Il s'y rendit le 7. de Septembre, demanda une somme considérable, & qu'on lui remît la Place. Les Magistrats vinrent lui représenter que Chamb ayant été choisi par les Généraux Autrichiens mêmes pour le lieu où devoit rester une partie des Troupes Bavaroises sorties de Lintz, on ne pouvoit la regarder que comme une Ville neutre, n'ayant d'autre Garnison que le Bataillon du Prince Electoral de Baviére, qui, selon la Capitulation de Lintz, ne pouvoient servir contre la Reine de Hongrie; & que n'ayant point violé cette Capitulation, il n'étoit

toit pas juste de les venir provoquer, en les délogeant d'un endroit qui leur avoit été assigné pour demeure. Un jour se passa en négociations, sans qu'on pût convenir de rien. Enfin le Baron de la Trenk, ennuyé sans-doute de tous ces délais, fit, dans le tems qu'on s'y attendoit le moins, mettre le feu à la Ville. La Garnison fut passée au fil de l'épée, les Habitans impitoyablement massacrés sans distinction, & le peu qui échappa obligés de fuir pour sauver leur vie. Jamais on ne vit pareille désolation. Le butin que les Barbares firent au sac de cette malheureuse Ville étoit immense. La Trenk eut plus de trois cens mille florins pour sa part, & il y eut des Pandoures & des Talpatches qui s'enrichirent pour toute leur vie.

Le même jour que le Siége de Prague fut levé, l'Armée du Maréchal de Maillebois arriva à Amberg dans le Haut-Palatinat. Elle avoit été renforcée des troupes du Duc d'Harcourt, desorte qu'elle pouvoit alors monter à quarante-huit mille hommes. Celle du Prince Charles avoit aussi été jointe par la meilleure partie des troupes que le Comte de Kevenhuller avoit sous ses ordres. Le Feld-Maréchal de Seckendorff restoit en Baviére avec les Impériaux, & Berenklau étoit chargé de lui faire tête avec huit à dix mille hommes, & de l'empêcher de faire de nouveaux progrès & de pénétrer en Autriche.

Le Maréchal de Maillebois auroit bien voulu entrer en Bohême par sa droite, du côté de Waidhausen & d'Elsarn: par-là il abrégeoit de beaucoup sa route, & d'ailleurs les défilés ne

ne font pas si fréquens de ce côté-là; car après les premiéres montagnes, on trouve la plaine, qui sans être tout-à-fait unie, est beaucoup moins coupée qu'à la gauche. Mais les Autrichiens occupoient déjà tout ce côté: desorte qu'il ne restoit plus que la voie d'Egra, que les Autrichiens n'avoient pu fermer, n'étant pas maîtres de cette Forteresse.

L'Armée Françoise prit cette route, & pendant toute sa marche elle fut harcelée par les Hussars. Le Général François évitoit une action décisive, & les Généraux Autrichiens ne la cherchoient pas. Le premier avoit ordre de ne rien hazarder qu'à bonnes enseignes, & ceux-ci vouloient aussi être à peu près sûrs du gain de la bataille. Dans ces dispositions, il est très-aisé de se côtoyer dans un Pays comme la Bohême, sans être obligé d'en venir à une affaire générale.

Il n'étoit pas difficile à Mr. de Maillebois d'entrer dans le Cercle d'Egra; mais pour pénétrer de-là dans celui de Prague, il faloit traverser les montagnes du Cercle de Saatz & les défilés de Caaden, & faire plus de vingt-cinq milles d'Allemagne dans un Pays ruiné, où il n'y avoit ni pain ni fourrage. Il est vrai qu'on côtoyoit la Saxe à gauche, & que l'on avoit la communication libre avec cet Electorat: mais on n'en étoit pas mieux pour cela, vu que l'incertitude des affaires & le mauvais état de celles des François, obligeoient la Cour de Saxe à de grands ménagemens envers la Reine de Hongrie; desorte que les Milices de cet Electorat, jointes à divers Corps de Cavalerie, étoient postées sur

ſur les frontiéres, & le Général Diemar qui les commandoit, avoit ordre d'empêcher les transports des vivres hors des Terres de Saxe, & de s'oppoſer aux François au cas qu'ils s'aprochaſſent pour en acheter. On alléguoit pour raiſon la cherté inévitable que cela apporteroit dans le Pays; & véritablement la Saxe n'auroit pu, ſans s'incommoder beaucoup, fournir des vivres à cinquante mille hommes, & elle étoit abſolument hors d'état de donner des fourrages ſuffiſans pour tant de chevaux employés dans une Armée de cette force. Il eſt bien vrai qu'étant maître de la Forteresse d'Egra, on pouvoit tirer quelques ſecours de la Baviére; mais ce ne pouvoit être que peu de choſe, vu l'état où étoit ce pauvre Pays: d'ailleurs, à peine Mr. de Maillebois auroit été enfoncé dans le Cercle de Saatz, que le Prince Charles auroit envoyé un gros de Barbares, qui auroient pu ſe poſter entre Egra & ſon Armée, & par-là lui couper la communication avec cette Place & le Haut-Palatinat.

Il n'étoit donc pas poſſible de s'engager trop avant, ſans hazarder le ſalut d'une Armée déjà haraſſée de fatigue, & qui ne ſubſiſtoit depuis pluſieurs jours qu'avec beaucoup de peine & de difficulté. Cependant on a publié que Mr. de Maillebois n'avoit point marché à Prague, parce qu'il ne vouloit pas obéir à Mr. de Broglio. C'eſt dire en peu de mots que Mr. de Maillebois eſt un traître; qu'il a trompé le Roi & toute la France; qu'il a laiſſé vingt mille braves ſoldats dans le danger éminent dont il pouvoit les tirer; qu'il a ruiné de gayeté de cœur l'Armée qu'il commandoit par des marches inutiles. En un mot, qu'il a ſacrifié une

une ſolide gloire à une mauvaiſe honte, à un faux point d'honneur. Certainement la gloire d'avoir délivré une brave Armée, bloquée & aſſiégée depuis ſi longtems, auroit bien pu dédommager ce Général du petit deſagrément d'obéir à ſon Collégue; & il faudroit qu'il n'eût pas eu le ſens-commun pour ne pas voir que par une baſſe & puérile vanité, il perdoit l'occaſion la plus favorable qu'il pût jamais trouver d'acquérir une gloire immortelle, & expoſoit ſon nom à l'horreur de tous les ſiécles.

On me dira peut-être que ſa disgrace eſt une preuve qu'il n'a pas fait ce qu'il a pu. Il y auroit bien des choſes à répondre à cette raiſon, mais cela n'eſt pas de mon ſujet. Ce n'eſt point à moi à pénétrer dans les motifs qui déterminent les Princes à une certaine conduite à l'égard d'un Particulier. Je dis ce qui me paroît juſte & raiſonnable, du reſte chacun peut croire ce qu'il voudra. Je ne prétens point gêner les opinions, ni n'ai pas la vanité de préférer la miénne à celles des autres.

Il me paroît que tout le crime du Maréchal de Maillebois eſt de n'avoir pu lever les obſtacles qui ſe rencontroient dans ſa marche vers Prague. J'ai expoſé ces obſtacles. Le Lecteur peut juger lui-même s'ils étoient de nature à pouvoir être levés; mais quelque jugement qu'on en puiſſe faire, je demeure perſuadé que l'on ne peut tout au plus reprocher à Mr. de Maillebois que de l'incapacité.

Cependant le Prince Charles n'oublioit rien pour augmenter les difficultés de la marche de l'Armée Françoiſe. Ses Huſſars la harce-

loient continuellement, & il avoit envoyé quatre à cinq mille Barbares à Ellenbogen pour resserrer davantage les François sur leur droite.

Dans ces entrefaites, le Maréchal de Broglio étoit sorti de Prague avec près de douze mille hommes, & s'étoit porté aux environs de Töplitz, où la jonction devoit se faire, & par ce mouvement il abrégeoit le chemin à Mr. de Maillebois. Il paroît que les Généraux François n'avoient pas perdu l'espérance de pouvoir conserver la Bohême, puisqu'il auroit été assez aisé à Mr. de Broglio, en abandonnant tout-à-fait Prague, de venir joindre Mr. de Maillebois, pendant que celui-ci faisoit tête à l'Armée du Prince Charles. Rien n'eût pu l'en empêcher. Le Corps de Hussars qui occupoit les postes aux environs n'étoit pas d'une force à l'incommoder, & il avoit d'ailleurs moins de monde & moins d'attirail que Maillebois. Mais soit qu'il se flattât de pouvoir conserver Prague, & d'obliger les Autrichiens à en venir à une bataille, où il auroit été supérieur après la jonction projettée; soit qu'il crût les obstacles qui s'offroient à Mr. de Maillebois beaucoup moindres qu'ils n'étoient en effet, il attendit tranquillement à Töplitz un secours qui ne vint point.

Mr. de Maillebois essaya néanmoins de pénétrer plus avant. Il détacha le Comte de Saxe avec [illegible] ve, pour chasser les Pandoures [illegible] Ce Seigneur n'eut pas plutôt [illegible] ette Ville, qui est sans défense, [illegible] res demandérent à capituler. Ils [illegible] de se retirer où ils voudroient

avec

avec tout ce qui leur appartenoit. Le Maréchal de Maillebois prétendit que le Comte s'étoit trop hâté, & qu'il devoit faire ces Pandoures prisonniers de guerre, qu'il lui envoyoit même un renfort pour les contraindre à se soumettre à cette condition. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces quatre mille Barbares furent se poster dans les défilés de Saatz, & augmentérent considérablement les troupes qui y étoient déjà, & par conséquent de forcer ces passages.

Après divers mouvemens qui n'aboutirent à rien, Mr. de Maillebois revint tout d'un coup sous Egra, d'où il reprit la route du Haut-Palatinat, sans avoir donné le moindre secours aux troupes qui avoient défendu Prague. Sur l'avis que Mr. de Broglio en eut, il laissa quelques troupes dans le Cercle de Léthomeritz pour assurer la communication avec la Saxe, & renvoya le reste à Prague, après quoi il partit avec tous ses domestiques & équipages, traversa l'Electorat de Saxe, & se rendit en Baviére, où Mr. de Maillebois marchoit avec son Armée, toujours observé par celle du Prince Charles, qui avoit fait un détachement considérable sous le Prince de Lobkowitz pour aller resserrer Prague, afin que les Troupes Françoises qui y étoient ne lui échappassent pas.

L'Armée du Maréchal de Maillebois étoit si fatiguée des mouvemens qu'elle avoit faits, & elle avoit tant souffert de la disette des vivres, que la plupart des Soldats se trouvoient ou fort foibles ou fort malades. Il en étoit mort quantité sur la route, desorte qu'en ar-

rivant sur le Danube cette Armée se trouva diminuée de plus de six mille hommes.

Le Prince Charles marchoit de son côté vers le Danube, côtoyant la gauche des François, & observant de mettre toujours l'Autriche derriére lui pour la couvrir, & sur-tout la Ville de Passau qui en est comme la clé.

L'Armée Françoise passa le Danube le 12. de Novembre, & le 18. du même mois le Maréchal de Broglio en prit le commandement. Mr. de Maillebois se dispoṡa de son côté à retourner en France, où il fut reçu comme un homme qui s'étoit mal acquité de son devoir.

Les Autrichiens passérent aussi le Danube, & s'avancérent sur la droite de l'Iser. Les François soupiroient après des quartiers d'hiver. Leur Cavalerie étoit entiérement ruinée, & leur Infanterie étoit sur les dents. On les mit dans des cantonnemens entre l'Iser & le Danube.

Pendant qu'ils se reposoient, le Prince Charles ne restoit pas oisif. Tout d'un coup il s'empara de Deckendorff en-delà du Danube, & de Landau sur l'Iser, où il fit cinq cens François prisonniers de guerre. L'Ennemi reprit à-la-vérité ces deux postes, & obligea le Prince Charles à se raprocher de Scharding & de Passau. Ce Prince toujours actif fit un gros détachement qu'il donna à Mr. de Berenklau pour s'aller emparer de Braunau. Le Maréchal de Seckendorff avoit fait fortifier ce poste, & le couvroit avec les Bavarois; mais à l'approche du Général Autrichien, il

il jugea à propos de ſe retirer, ne ſe ſentant pas aſſez fort pour s'oppoſer à Berenklau. Cependant il envoya demander du ſecours à Mr. de Broglio. Ce Maréchal fut quelques jours à raſſembler un Corps de troupes ſuffiſant pour cette expédition, & pendant ce tems-là les Autrichiens battoient la Place avec beaucoup de vigueur. Ils donnérent deux aſſauts au baſtion de Simbach; mais il furent repouſſés. Leur Artillerie jettoit force bombes & boulets rouges dans la Ville, qui en fut à demi ruinée. Le ſecours demandé par le Feld-Maréchal de Seckendorff parut enfin, & s'étant joint à la petite Armée des Bavarois on marcha vers Braunau. A peine l'Avantgarde des François parut, que les Autrichiens ſe diſpoſérent à lever le ſiége, deſorte qu'après avoir fait partir leur canon ils abandonnérent leurs poſtes, & ſe retirérent avec aſſez de hâte à Altheim. Les deux Maréchaux entrérent dans Braunau, & ſe rendirent de-là à Simbach, où l'Ennemi avoit eu ſon principal poſte. Mr. de Seckendorff avoit grande envie d'attaquer Berenklau, & perſuadé que l'occaſion étoit favorable, il preſſa Mr. de Broglio de concourir à ce projet. Mais ce Maréchal de France lui allégua la rigueur de la Saiſon, la fatigue des Troupes Françoiſes, & cent autres choſes pareilles, dont Mr. de Seckendorff ne parut pas ſe contenter. Et ce furent-là les premiéres étincelles de cette meſintelligence qui éclata enſuite entre ces deux Généraux, & qui fut ſi fun[illegible] à la Baviére. Les François contens d'a[illegible]
ver le ſiége de Braunau, s'en retou[illegible]

leurs quartiers entre l'Iser & l'Inn. Quelques autres Troupes de cette Nation, sous les ordres du Comte de Saxe, cantonnoient en-delà du Danube.

Le reste de l'Hiver les Autrichiens se tinrent assez tranquilles en Baviére, & les François ne les inquiétent pas beaucoup. Mais en revanche il se passa des choses mémorables en Bohême.

Mr. de Broglio avoit laissé avant son départ de Bohême, comme je l'ai déjà dit, quelques troupes dans le Cercle de Léthomeritz, & environ huit cens hommes dans la Ville de ce nom, aux ordres de Mr. le Marquis d'Armentiéres, le tout pour favoriser le passage du peu de vivres que Mr. le Comte Desalleurs, Ministre de France en Saxe, envoyoit à la Garnison de Prague. Mr. le Prince de Lobkowitz, détaché par le Prince Charles pour bloquer cette Capitale, envoya le Comte Wenceslas Wallis avec cinq mille hommes & du canon pour chasser les François de Léthomeritz. La chose n'étoit pas bien difficile. Léthomeritz n'a aucune fortification, & tout ce que les François y avoient pu faire pour se couvrir, c'étoit quelques traverses dans un méchant fossé sec plus d'à-demi comblé; & pour surcroit de malheur ils n'avoient pour toutes armes que leurs fusils & leurs bayonnettes, pas un seul canon ni mortier. Néanmoins quand le Comte de Wallis les fit sommer de se rendre, ils répondirent qu'ils vouloient se défendre; & ils se défendirent en effet durant six jours, au bout desquels ils furent contraints de céder à des forces si supé-

pé-

périeures, & de signer une Capitulation, qui portoit en substance:

1. Que la Garnison se rendroit prisonniére de guerre. 2. Qu'elle sortiroit par la Porte-neuve avec tous les honneurs militaires, & mettroit ensuite bas les armes. 3. Que les Officiers conserveroient leurs équipages. 4. Qu'on ne prendroit au Soldat, depuis le Sergent, que les armes. 5. Qu'on fourniroit la subsistance aux malades que la Garnison seroit obligée de laisser en arriére. 6. Que la Garnison seroit escortée par des Troupes réglées, & non par des Milices Hongroises, ni des Croates. 7. Que les Officiers des vivres, les Charretiers, ainsi que les Officiers de l'Hôpital, Chirurgiens, Apoticaires, suivroient la Garnison; mais qu'il seroit pourtant permis d'en laisser quelques-uns pour le service des Malades. 8. Que la Garnison ne seroit pas conduite en Hongrie. 9. Que le jour étant trop avancé pour évacuer la Ville le 25. de Novembre, on l'évacueroit le 26. à huit heures du matin. 10. Qu'on accordoit à la Garnison de prendre les provisions nécessaires pour quatre jours, savoir une livre de viande, une ration de pain, & deux livres de ris par hommes. 11. Qu'on permettroit aux Officiers de s'en aller sur leur parole (*Cet article étoit remis à l'approbation de Mr. de Lobkowitz.*) 12. Qu'on ordonneroit douze chariots pour le transport des équipages. 13. Que la Garnison remettroit les Magazins dans l'état où ils étoient, sans aucune exception. 14. Que la Garnison de Teschen ne dépendant point de celle de Léthomeritz,

 on

on ne pouvoit s'engager à rien par rapport à elle.

Les Hussars, que le Prince Charles avoit laissé aux environs de Prague pour tenir cette Ville bloquée, avoient été fort mal menés par les François, qui les avoient chassés de tous leurs postes avec perte, & obligés de s'éloigner à plus de six lieues de Prague. Ce succès avoit favorisé l'entrée de quelques provisions; mais le Prince de Lobkowitz, étant venu avec près de vingt mille hommes, les affaires changérent de face. Les Troupes Françoises postées dans le Cercle de Léthomeritz, furent faites prisonniéres de guerre: la communication avec la Saxe fut entiérement coupée, les postes abandonnés par les Hussars aux environs de Prague repris, & la Ville bloquée plus sévérement que jamais.

On y eut bientôt consumé le peu de vivres qu'on y avoit amassés. Il falut recommencer à faire sortir des détachemens, pour aller enlever tout ce qu'on pourroit trouver; mais que trouver au cœur de l'hiver dans un pays abandonné & ruiné? Il faloit se chamailler avec l'Ennemi, & revenir sans rien apporter que des blessures. Il faisoit un froid presqu'égal à celui de 1740. Le peu de bois qu'il y avoit à Prague avoit été bientôt consumé. Le Soldat transi de froid, & exténué de faim, avoit à peine la force de faire le service ordinaire.

La Cour de France, bien persuadée de l'impossibilité de conserver la Bohême depuis la retraite de Mr. de Maillebois, envoya enfin ordre à Mr. de Bellisle d'évacuer Prague, & de sau-

ſauver l'Armée à quelque prix que ce fût. Ce Général cacha ſoigneuſement cet ordre, & fit au-contraire toutes les démarches néceſſaires pour perſuader à l'Ennemi qu'il comptoit de paſſer l'Hiver à Prague, & qu'il vouloit attendre que le retour de la belle Saiſon amenât qnelque changement favorable, moyennant quoi il pût ſortir ſans risque avec l'Armée, ou reſter avec quelque eſpoir de défendre un Pays ſi glorieuſement acquis. L'Ennemi n'eut pas de peine à donner dans ce panneau. Il n'imaginoit pas que des Troupes ſi fatiguées d'un Siége long & meurtrier, & qui avoient ſouffert toute ſorte de miſéres, puſſent entreprendre de traverſer au cœur de l'Hiver, & par un froid des plus aigus, une ſi longue étendue de pays, dont les habitans ne leur étoient pas affectionnés, & qui d'ailleurs n'étoient point en état de la favoriſer en rien, vu leur pauvreté & leur épuiſement. A peine un Corps de Cavalerie frais, & bien étoffé avec de bons logemens ſur la route, auroit pu entreprendre une telle marche. Comment ſoupçonner que des Cavaliers démontés, des Fantaſſins nuds, des Officiers ſans équipages, & tous enſemble ſouffrant la plus rude diſette, puſſent ſeulement en concevoir le deſſein, bien moins encore l'exécuter?

Le Prince de Lobkowitz trompé par ces conſidérations, qui euſſent peut-être été infaillibles à l'égard d'une Nation moins ſenſible au point-d'honneur & à ſa gloire, & d'un Général moins ferme & moins réſolu que Mr. de Bellile, ne crut pas devoir faire périr ſes Troupes inutilement. Les environs de Prague

avoient été ruinés d'une façon qu'on peut appeller barbare. Les Huſſars n'avoient que trop bien exécuté les ordres du Grand-Duc, qui portoient qu'on feroit le dégat dans les Villages à deux lieues à la ronde, pour que l'Ennemi n'en pût tirer aucune eſpéce de ſecours. Le triſte état où étoient ces Villages, joint au peu d'apparence que les Troupes Françoiſes puſſent entreprendre une retraite dans une Saiſon auſſi rigoureuſe & ſans aucunes proviſions, engagea le Prince de Lobkowitz à établir ſes quartiers un peu loin de Prague, & même en-delà de la Moldau vers l'Orient, qui étoit le côté le moins ruiné. Il ne laiſſa que les Huſſars de Feſtititz poſtés dans des Villages à l'oppoſite & un peu *éloignés*. Une autre choſe favoriſa beaucoup Mr. de Bellile: c'eſt que les monceaux de glace que la Moldau rouloit, faiſant appréhender à Mr. de Lobkowitz que les ponts de communication qu'il avoit ſur cette Riviére, ne fuſſent briſés ou emportés, il fut obligé de les retirer, & on ne put enſuite les rétablir, ſans perdre des momens qui euſſent pu être mieux employés à la pourſuite de l'Ennemi. Mais d'un autre côte cinq à ſix mille Huſſars pouvoient en moins de rien tomber ſur les bras à Mr. de Bellille. Ils voltigeoient ſans-ceſſe autour de Prague, & il étoit bien difficille de leur dérober la connoiſſance d'une telle entrepriſe. La nature elle-même ſembloit s'y oppoſer. Le froid étoit exceſſif. La campagne étoit couverte de neige & de verglas. Enfin le chemin étoit long. On compte vingt mortelles lieues d'Allemagne de Prague à Egra par le

le plus droit chemin. Il faloit, pour tromper l'Ennemi, prendre des détours & serpenter pour ainsi dire, ce qui allongeoit la route au moins d'un tiers. Il y a plus, il faloit traverser des montagnes & des vallons pleins de neige & de glace, passer des Riviéres dont l'Ennemi avoit détruit tous les ponts, & surmonter mille autres pareils obstacles, sans avoir qu'un peu de pain à manger & de l'eau gelée à boire.

Cependant tous ces obstacles n'arrêtérent point le Maréchal, & quoique malade il entreprit & exécuta cette retraite, qui sera peut-être un jour aussi célébre que celle de ces dix mille Grecs dont la plume de Xénophon a immortalisé le courage. Il y aura cette différence remarquable, que de ces dix mille le froid ne fit périr que deux hommes, & qu'ils n'eurent que quelques paysans à combattre; au-lieu que plusieurs centaines de François ont péri par le froid bien autrement aigu en Bohême que dans la partie la plus septentrionale de la Perse, & qu'ils ont été continuellement aux mains avec des troupes bien plus féroces que les Soldats d'Artaxerxe. Une autre différence fort remarquable, c'est que les dix mille Grecs furent cent fois prêts de se révolter contre leurs Chefs, & les François n'ont témoigné que de l'obéissance, de la fermeté, de la patience.

Le Maréchal de Bellille, ayant tout disposé pour faire son coup, & fixé sa sortie de Prague à la nuit du 16. au 17. fit courir le bruit qu'il se disposoit à aller fourrager quelques Villages aux environs de Königsaal. Pour mieux cacher son jeu, il ordonna que les portes de la

Ville

Ville fussent ouvertes, & qu'on laissât entrer tout le monde; mais avec cette observation, qu'on ne laisseroit sortir qui que ce fût, sur peine de la vie. Cela n'empêcha pas que Mr. de Lobkowitz ne fût informé des dispositions qu'on faisoit, & les Bourgeois qui étoient tous autant d'espions, l'instruisirent de tout, excepté du véritable but de ces préparatifs, parce qu'ils l'ignoroient. Tout se trouvant prêt, le Maréchal ne fit qu'une Colonne de toutes ses troupes, qui montoient environ à quatorze mille hommes, & marcha fort serré pour protéger ses bagages & l'artillerie. On sortit par la Porte Caroline, & l'on marcha à gauche par des chemins détournés. Les Autrichiens ayant ruiné les grandes routes & détruit les ponts, il faloit chercher des sentiers moins ruinés, & éviter les Riviéres. On traversa d'assez grandes plaines, au bout desquelles on entra dans des défilés très-rudes & très-difficiles. On passa par Cauditz, Deissing, Petschau, Königswerth & Cauderbach. Les jours étoient courts, on les employoit à marcher, & on passoit la nuit sous les armes dans la neige & la glace. Depuis le premier Officier jusqu'au dernier Soldat, tous souffroient également de la rigueur du froid, qui encore un coup étoit excessif. Il auroit falu avoir des corps de fer pour y résister, ayant pour surcroit de maux, la faim, le sommeil, & les Hussars à combatre. Ceux-ci n'avoient pas tardé à paroître. Dès le premier jour ils avoient attaqué la queue & le flanc de la colonne, faisant tous leurs efforts ponr pénétrer jusqu'au bagage du Maréchal, espérant de trouver l'argent

gent qu'il emportoit de Prague; mais ils ne purent se rendre maîtres que de quelques chariots de peu de conséquence. Après avoir marché quelque tems sur la gauche, on prit à droite. Le 25. on fit deux marches forcées, & le 26. on arriva à Egra. Pendant toute la route le Maréchal se faisoit tenir un traîneau tout prêt, pour pouvoir s'en servir en cas de besoin, & se porter plus facilement & à découvert dans les endroits où sa présence seroit nécessaire. Les douleurs d'un rhumatisme qu'il soufroit alors ne lui permettoient pas de se tenir à cheval, & il étoit obligé de se faire traîner en carosse.

Il seroit difficile d'imaginer un plus affreux spectacle, que celui qui s'offroit sur la route où cette Armée Françoise avoit passé: on y voyoit en plusieurs endroits des pelotons de cent, de deux cens tans Soldats qu'Officiers, les uns morts de froid, les autres engourdis ou perclus de leurs membres. Le Maréchal avoit laissé auprès de chaque peloton un Trompette pour engager les Ennemis à ne pas refuser à ceux qui vivoient encore les secours que l'humanité inspire. Une Lettre du Maréchal même achévera de mettre le Lecteur pleinement au fait de cette mémorable retraite.

,, Mr. de Broglio, dit-il, m'a remis le com-
,, mandement de l'Armée de Bohême le 27.
,, Octobre, n'ayant affaire alors qu'à trois ou
,, quatre mille Hussars ou Pandoures: mais je
,, n'ai pas joui longtems de cette liberté; car
,, le Prince de Lobkowitz est arrivé à portée
,, de Prague le 9. Novembre avec treize Régi-
,, mens d'Infanterie, huit de Cuirassiers ou de

,, Dra-

„ Dragons, des Croates & des Huſſars; ce qui
„ joint à ce qui m'environnoit déjà, a formé
„ un Corps de plus de vingt mille hommes.
„ J'ai été obligé d'abandonner ma communi-
„ cation avec la Saxe, & de replier tous mes
„ quartiers. J'avois mis à profit les jours de
„ liberté, ayant remonté près de deux mille
„ Cavaliers, Dragons ou Huſſars, dans ce
„ petit eſpace de tems; ce qui m'a mis en
„ état de tenir la campagne, de faire des four-
„ rages, & d'amaſſer des ſubſtances. Je me
„ ſuis formé des attelages d'Artillerie & des
„ caiſſons pour les vivres. L'ordre du Roi
„ étoit que je profitaſſe de la premiére di-
„ verſion que feroit en ma faveur Mr. de
„ Broglio, dès qu'il auroit pris le comman-
„ dement de l'Armée du Danube, pour ra-
„ mener ici l'Armée de Prague. J'ai donc
„ travaillé à me mettre en état de pouvoir
„ marcher d'un moment à l'autre; afin que,
„ ſi par des contretems cette retraite deve-
„ noit impoſſible, je puſſe faire ſubſiſter tou-
„ te l'Armée dans Prague juſques au Prin-
„ tems, afin de donner tout le loiſir à la
„ Cour par la négociation, & à nos Armées
„ par des coups de vigueur de nous déga-
„ ger. Cependant tout le mois de Novem-
„ bre s'eſt paſſé. J'ai enfin reçu deux ordres
„ conſécutifs de ramener l'Armée du Roi.
„ Imaginez-vous, Monſieur, ce que c'eſt que
„ de ſortir une Armée par deux portes d'une
„ Vi[illegible] mmenſe que Prague avec cinq ou
„ [illegible] vaux d'équipage, des caiſſons,
[illegible] pour douze jours, trente piéces
[illegible] out l'attirail, toute la poudre,
„ les

„ les bales & outils, &c. y ayant autant
„ d'Espions sur mes démarches que d'habi-
„ tans; le Prince de Lobkowitz n'ayant
„ d'autre objet que de m'affamèr d'une part,
„ & de m'empêcher de rejoindre nos autres
„ Armées & Places de l'autre; & ce qu'il y
„ a de pis, me trouvant actuellement perclus
„ de mon rhumatisme, & dans l'impossibilité
„ absolue de monter à cheval. J'ai mis en
„ œuvre toutes les ruses, précautions & in-
„ dustrie dont j'ai pu être capable, & suis
„ parvenu à sortir de Prague comme si j'al-
„ lois faire une expédition. J'ai dérobé vingt-
„ quatre heures pleines au Prince de Lobko-
„ witz, qui n'étoit qu'à cinq lieues de moi.
„ J'ai percé ses quartiers, & j'ai traversé dix
„ lieues de plaines, ayant à traîner tout l'em-
„ barras dont je viens de vous parler, avec
„ onze mille hommes de pied, & trois mille
„ deux cens cinquante chevaux, Mr. de Lob-
„ kowitz ayant huit mille chevaux & douze
„ mille hommes d'Infanterie. J'ai d'abord fait
„ une telle diligence, que je suis arrivé aux
„ défilés avant qu'il ait pu m'atteindre; & ce
„ qui a achevé le succès de l'entreprise, est
„ que je lui ai caché le chemin que j'avois ré-
„ solu de prendre; car il avoit fait occuper tous
„ les défilés, & rompre les ponts des deux
„ chemins ordinaires les plus fréquentés, dont
„ l'un va passer la Riviére d'Egra à Carlesbath
„ & de-là à Ellenbogen, &c. & l'autre plus à
„ gauche par Rakonitz, & tomber à côté de
„ Pilsen, & de-là sur Egra. Mes deux premiéres
„ marches ont semblé prendre ce second che-
„ min; mais j'en ai pris un qui perce entre les
„ deux

„ deux autres, où je n'ai trouvé que les obſta-
„ cles de la Nature, & je ſuis enfin arrivé ici
„ le deuxiéme jour ſans échec, quoique j'aye
„ été continuellement harcelé des Huſſars en
„ queue & ſur les flancs. Je n'ai perdu que
„ ce qui n'a pu ſupporter la fatigue & la ri-
„ gueur inexprimable du froid, qui ont été
„ l'un & l'autre au-delà de toute expreſſion.
„ Je crois même qu'il y a peu d'exemples
„ qu'une Armée Françoiſe ait eſſuyé rien
„ de pareil.

„ Je compte, à vue de pays, qu'il a péri ſept
„ ou huit mille hommes, morts dans les neiges
„ ou reſtés hors d'état de pouvoir ſuivre; &
„ depuis trois jours que je ſuis ici, en voilà plus
„ de cinq cens que l'on porte à l'Hôpital avec
„ des pieds & des membres gelés. Il a falu
„ marcher autant de nuit que de jour; & com-
„ me le froid & la fatigue ont été communs,
„ les Officiers-Généraux n'ont pas été plus é-
„ pargnés que les autres. Les plus heureux
„ ſont ceux qui en ſont quites pour de gros
„ rhumes. Je ſuis de ce nombre avec la fiévre,
„ qui ne m'a pas quité depuis ſix jours; ce qui
„ joint à mes autres infirmités & à l'état d'é-
„ puiſement exceſſif où je ſuis de longue main,
„ m'a mis totalement à bout. Le courage de
„ l'eſprit a pouſſé ma machine au-delà de ſes
„ forces, & je me trouve bien récompenſé par
„ le ſuccès d'une entrepriſe la plus difficile &
„ la plus périlleuſe, & vu toutes les circons-
es la plus importante pour le ſervice du
& le bien de la Cauſe commune. Je n'ai
ntamé nulle part. Je n'ai laiſſé que ce
eſt mort ou qui n'a pu ſuivre. J'ai brulé
„ les

„ les voitures de vivres ou munitions à mesu-
„ re qu'elles se sont rompues, en faisant distri-
„ buer les charges; mais mes trente Piéces de
„ canon sont ici, ainsi que tous les Corps de
„ l'Armée. Je les laisse ici reposer quelques
„ jours, après quoi je vais m'allonger dans le
„ Palatinat, où j'attendrai les ordres du Roi,
„ en réponse du Courier que j'ai dépêché à la
„ Cour pour apprendre mon arrivée.

„ Je dois ajoûter que pour assûrer le secret
„ de mon départ, faciliter ma premiére mar-
„ che, & pourvoir en même tems à la conser-
„ vation d'un fort grand nombre de malades
„ que j'ai laissé dans les Hôpitaux de Prague,
„ j'y ai laissé une Garnison de tout ce qu'il y
„ avoit de convalescens, de malingres & d'in-
„ firmes qui n'auroient pu supporter les fati-
„ gues de la marche, avec instruction à celui
„ que j'y ai laissé pour y commander de ce
„ qu'il avoit à faire pour obtenir la meilleure
„ Capitulation qu'il lui seroit possible huit ou
„ dix jours après mon départ. C'est ce qui a
„ été exécuté. J'apprens par un Officier qu'il
„ vient de me dépêcher, qu'il a capitulé le
„ 26. & obtenu tous les honneurs de la Guer-
„ re, & qu'il sera conduit ici avec tout ce qui
„ sera en état de marcher aux frais de la Rei-
„ ne de Hongrie jusqu'en cette Place.

C'est ainsi que le Maréchal de Bellisle parloit au Comte de Seckendorff dans la Lettre qu'il lui écrivit d'Egra, & dont on vient de lire l'extrait.

Les Autrichiens, & entre autres le Général Festititz, faisoient monter dans leurs Lettres la perte que les François avoient faite dans

cette retraite, jusqu'à cinq mille; mais ils exagéroient, & il est vrai que le nombre des Officiers ou Soldats laissés en chemin étoit un peu plus grand que ne le croyoit Mr. de Bellile, & qu'il montoit bien à douze cens hommes, dont quatre cens furent trouvés roide morts de froid, les autres seulement engourdis & perclus. Il en échappa peu de ces derniers; les uns furent massacrés par les Hussars, les autres dépouillés jusqu'à la chemise, jettés sur de mauvais chariots de Paysan, dont la lenteur leur laissoit tout le tems de sentir la rigueur du froid, nuds & dénués de tout, conduits par des gens impitoyables, ils expiroient sur ces malheureuses voitures avant que d'arriver à un Village. On perdit à peine cinquante hommes dans les escarmouches qu'on eut en route avec les Hussars; mais en revanche grand nombre de Soldats & d'Officiers épuisés & gelés tombérent malades, & moururent à Egra & à Amberg; desorte qu'à tout compter, l'on peut bien dire que de toute cette Armée il n'en revint guére plus de huit mille hommes en France. Mais ce n'est pas dequoi il s'agit, on ne nie point que vingt mille François, & plus si l'on veut, n'ait péri en Bohême, mais il s'agit de savoir s'ils ont péri en lâches ou en braves gens. Si la retraite de Frauenberg, la défense de Prague, & enfin la marche de-là à Egra, sont de ces traits qui illustrent ou deshonorent une Nation, j'en fais juge tout Lecteur raisonnable & impartial. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'en tant de différens combats qui se sont donnés durant cet-guerre de Bohême, les François n'ont per-

du ni Drapeau, ni Etendard, ni Timballe, ni Canon; j'en excepte ceux que l'on a pris ſur les Garniſons qu'on a contraintes à ſe rendre priſonniéres de guerre.

Le Prince de Lobkowitz, piqué d'avoir été trompé par le Maréchal de Bellilſle, voulut d'abord courir après lui; mais convaincu qu'il n'y avoit plus moyen de l'atteindre, il tourna ſur Prague, dont il ſomma le Commandant, nommé Mr. de Chevert. Celui-ci répondit qu'il rendroit la Place, mais que ce ne ſeroit qu'à des conditions honorables. Il avoit environ ſix mille hommes, dont les deux tiers étoient malades; mais il menaçoit de mettre le feu à la Ville, & de s'enſévelir ſous les ruines de Ratſchin plutôt que de ſouſcrire à une Capitulation honteuſe.

Il avoit tout à craindre du courage d'un ſi brave homme, d'ailleurs l'Armée & l'Artillerie Françoiſe, les deux grands objets des Anglois & de la Cour de Vienne, n'étoient plus dans Prague. A quoi bon riſquer le ſalut d'une telle Ville pour rien? On convint enfin de la Capitulation ſuivante.

„ I. Aucun des habitans, qui ſont actuellement dans les Villes de Prague, ne ſeront recherchés ni inquiétés ſous quelque prétexte que ce ſoit, pour le ſerment qu'ils ont pu faire, ou pour avoir ſervi l'Empereur & ſes Alliés, y ayant été obligés par force.

„ *Accordé.*

„ II. Tous les Officiers de l'Etat-Major, les Officiers des Troupes autres que ceux de la Garniſon Françoiſe, ou Impériaux & la Garniſon, en l'état où elle ſe trouve ainſi que

„ tout ce qui en dépend au service de l'Empereur & de Sa Majesté Très-Chrétienne, sortiront avec armes & bagages & tous les honneurs de la Guerre, & ne seront sujets à aucun acte de represailles, de quelque nature qu'il puisse être, & sous quelque prétexte que ce soit.

„ *Ce qui est en état de marcher pourra sortir. Cela s'entend pour ce qui est de la Garnison.*

„ III. La Garnison emménera avec elle tous les effets appartenans tant à Sa Majesté Très-Chrétienne consistant en quarante pontons de cuivre sur hacquets de rechange, en dieux piéces de canon de fonte sur leurs affuts armés, en deux piéces aux armes de Baviére & du Comte de Thöring, & en quatre chariots d'Artillerie composés pour l'Infanterie.

„ *Les effets de toute espéce, appartenans aux Souverains, resteront à Prague. Ils seront consignés à l'Officier-Royal qui en aura commission.*

„ IV. La Garnison emménera pareillement avec elle tous les grains, farines, pain, biscuit, ustenciles de four & de magazins, & généralement tout ce qui en dépend, outre fourrage, foin, paille, avoine, orge ou seigle qui se trouvetont dans les magazins.

„ *On pourvoira à la subsistance de la Garnison pendant la marche, ainsi elle ne pourra toucher ni aux grains ni aux farines, &c. du magazin de Prague, lequel sera consigné de bonne foi.*

„ V. Elle emménera tous les équipages des

„ trou-

„ troupes des deux Nations alliées & des Of-
„ ficiers, tant abſens que préſens, leurs meu-
„ bles & effets, de quelque nature qu'ils ſoient
„ à eux appartenans, les armes dépoſées aux
„ magazins, les habillemens faits ou en ba-
„ lots, les harnois & équipages de chevaux
„ de toute nature, tant de Troupes de Guerre,
„ que de l'Artillerie & des Vivres, ſoit uni-
„ formes ou autres, ſans aucune diſtinction.

„ *On ne touchera point aux équipages des Of-*
„ *ficiers; mais on ſe promet qu'il n'y aura rien*
„ *d'autre mêlé parmi, qui ne ſoit en propriété*
„ *auxdits Officiers.*

„ VI. Tous les Papiers de la Caiſſe Militai-
„ re, ceux de l'Intendance, ceux des Com-
„ miſſaires de Guerre, ceux des Vivres, ceux
„ des Hôpitaux, & les Papiers de fourniſſe-
„ ment de la viande, ſortiront pareillement,
„ ſous la conduite de ceux qui en ſont expreſ-
„ ſément chargés.

„ *Accordé, moyenant une viſitation, & qu'il*
„ *n'y ait rien d'entremêlé parmi, qui ſoit au*
„ *préjudice de la Reine, ou des Etats du Royau-*
„ *me de Bohême.*

„ VII. Il ſera fourni des chariots en nom-
„ bre ſuffiſant, attelés chacun de quatre che-
„ vaux, qui ne pourront être chargés de plus
„ de 12. à 1500. livres peſant pour le tranſ-
„ port de tous les effets appartenans aux Al-
„ liés, ſoit en munitions ou en équipages,
„ leſquels chariots ſeront conduits juſqu'aux
„ lieux ci-après convenus, ſur les frontiéres
„ du Palatinat. Il ſera de-même fourni des
„ chevaux pour monter les Officiers, outre
„ ceux d'attelage qui ſeront néceſſaires pour

„ les voitures à eux appartenantes, afin de
„ porter leurs équipages ou effets jusqu'aux
„ lieux convenus.

„ *On s'engage au transport de ces équipages*
„ *pour les Officiers qui sortent actuellement avec*
„ *la Garnison, & on permet aux Officiers de se*
„ *pourvoir de chevaux pour leur argent.*

„ VIII. Il reste sur les remparts de la Ville de
„ Prague 6. piéces de canon de 24. livres de
„ balle, avec leurs affûts & armement, des-
„ quelles il y en a une hors de service; 3. pié-
„ ces de 12. montées sur leurs affûts, avec
„ leurs armemens; un affût de rechange de
„ 24. avec son armement complet; 2. mortiers
„ de 12. pouces de diamétre, avec leurs af-
„ fûts & armemens complets; 3. mortiers de
„ 10. pouces & 6. lignes, lesquelles neuf pié-
„ ces de canon susdites sont de fonte; cinq
„ mortiers aussi de fonte, avec leurs affûts
„ & armemens, & un affût de rechange d'u-
„ ne piéce de 24. le tout appartenant à Sa
„ Majesté le Roi de Pologne, sans que sous
„ quelque prétexte que ce soit elles puissent
„ être retenues; devant au surplus être ga-
„ ranti qu'il n'en sera fait aucune répétition
„ envers Sa Majesté Impériale & Sa Majesté
„ Très-Chrétienne.

„ *Cet article n'est point accordé, parce que*
„ *nous n'avons rien à démêler avec Sa Majesté le*
„ *Roi de Pologne Electeur de Saxe.*

„ IX. Il sera libre à tous les Officiers Im-
„ périaux ou François qui sont prisonniers de
„ guerre & sur leur parole à Prague de sortir
„ avec la Garnison, sans que cela change rien
„ à leur condition.

Accordé.

„ X.

„ X. Tous les Malades ou Bleſſés, Em-
„ ployés, Domeſtiques, ou autres, Impériaux
„ ou François, qui ſe trouveront dans les Hô-
„ pitaux établis, ou dans des maiſons particu-
„ liéres, ſeront & demeureront libres après
„ leur convaleſcence, & ils ſeront conduits
„ en toute ſûreté au lieu convenu, par la
„ même route qu'aura tenu la Garniſon, &
„ avec des Officiers de leur Nation. Il leur
„ ſera fourni les chevaux, chariots, ou voitu-
„ res en nombre ſuffiſant pour leur tranſport &
„ celui de leurs effets. La ſubſiſtance qui
„ leur eſt néceſſaire, leur ſera préparée &
„ fournie dans les lieux de leur route en pa-
„ yant de gré à gré.

„ *Tous les malades & ceux qui ne ſont point en*
„ *état de marcher avec la Garniſon, ſeront pri-*
„ *ſonniers de guerre, tant Officiers que Sol-*
„ *dats.*

„ XI. Il ne ſera point touché aux vivres, mé-
„ dicamens & autres proviſions de toute natu-
„ re, faites pour l'aproviſionnement & pour
„ l'entretien des malades & bleſſés, non plus
„ qu'à tous les Officiers, Commis principaux,
„ Employés & Domeſtiques, actuellement
„ propoſés pour en avoir ſoin. Il leur ſera
„ fourni au-contraire, en payant, toutes les
„ choſes dont ils pourroient manquer & avoir
„ beſoin, juſqu'au tems de leur parfaite gué-
„ riſon & de leur départ, & juſqu'à ce qu'ils
„ ſoient rendus au lieu où ils doivent être
„ conduits en toute ſûreté, lequel aura été
„ convenu ſur la police du Commiſſaire des
„ Guerres François & autres Employés, aux-
„ quels toute liberté & ſûreté ſeront accordées

„ pour exercer leurs fonctions. Il leur sera
„ fourni des logemens pour y établir les ma-
„ lades convalescens, à mesure qu'ils seront
„ en état d'évacuer les Hôpitaux de la Ville.
„ La maison des Invalides est très-convena-
„ ble pour un pareil dépôt.

„ *On aura tout le soin imaginable des malades.*
„ *Les Chirurgiens & les Commissaires qu'on laisse-*
„ *ra avec eux, n'ayront qu'à s'adresser au Com-*
„ *missaire de Sa Majesté la Reine, pour avoir*
„ *tout ce dont ils auront besoin; ce qui sera ce-*
„ *pendant pour leur compte.*

„ XII. Il sera libre aux Officiers employés,
„ & à tous autres étant à la suite des trou-
„ pes, de faire des dépôts dans la Ville de
„ Prague, de tous les effets, agrêts de tou-
„ te nature, équipages, bagages & voitures,
„ qu'ils ne pourront amener avec eux, & les-
„ quels seront retirés dans une saison conve-
„ nable.

„ *Accordé, à leurs dépens. On laissera des*
„ *Commissaires pour régler le payement de tou-*
„ *tes les dettes vérifiées contractées par les Offi-*
„ *ciers.*

„ XIII. Les Officiers de l'Etat-Major, ceux
„ de la Garnison & autres, employés à la suite,
„ domestiques & tous autres encore, Impéri-
„ aux ou François, sortiront de Prague le 15.
„ Janvier, attendu la difficulté d'assembler les
„ choses nécessaires pour leur marche & le
„ transport de tous les effets. On tiendra la
„ route ci-après sur Egra, pendant laquelle il
„ sera fourni le logement, la paille, le bois. De
„ Horselitz à Béraun, où il y aura séjour. De
„ Zébrack à Mouth, & de-là à Rockizan, pour

„ se

„ se rendre à Pilsen, où il y aura aussi séjour:
„ Ensuite par Orleun, Miede, Czerlin & Plaua,
„ où il doit encore y avoir séjour. La derniére
„ route par Sandau à Egra. Il sera donné un
„ Officier avec une escorte, qui assurera ladite
„ Garnison & sa suite, les effets & équipages,
„ contre toutes hostilités. Et du jour de l'Acte
„ d'évacuation convenu, il sera libre à tous les
„ gens de la campagne d'apporter leurs den-
„ rées dans la Ville de Prague, sans être in-
„ quiétés en façon quelconque. De-même,
„ tous actes d'hostilité cesseront de part &
„ d'autre jusqu'à ce que la Garnison ait joint
„ l'Armée du Maréchal de Bellille.

„ *On pourvoira immédiatement à un nombre*
„ *suffisant de chariots pour emmener les équipa-*
„ *ges. La Garnison sortira dès le 2. Janvier* 1743.
„ *Mais pour sûreté de ce Traité*, on fera l'éva-
„ cuation *de la Citadelle, ou du nouveau château*
„ *nommé Wischerad le* 28. *Décembre, & il sera*
„ *occupé par le Général Prince Picolomini, avec*
„ *un Bataillon & quatre Compagnies de Grena-*
„ *diers, sans cependant qu'aucun de ceux-là pas-*
„ *sent les portes pour entrer dans la Ville. Au-*
„ *reste la Garnison sortira par la Porte appellée*
„ *de Strohoff.*

„ XIV. Les Troupes de la Reine ne pour-
„ ront entrer & prendre poste dans la Ville de
„ Prague, que six heures après que la Garnison
„ l'aura évacuée. Il ne sera pas permis non plus
„ à des particuliers, quoique ne formant pas de
„ troupe, d'y entrer avant ce terme. Il sera
„ laissé des Commissaires des Guerres & d'Ar-
„ tillerie qui feront les vérifications des effets

„ compris dans les états de munitions de la „ Place. Mr. de Chevert a les pouvoirs les „ plus étendus pour procurer le retour des ôta„ ges qui ont été emmenés de Prague, & lequel „ ne sera différé, après la signature de l'Acte „ d'évacuation, qu'autant de tems qu'il fau„ dra pour les traduire en toute sûreté dans la„ dite Ville de Prague, lorsque la Garnison „ sera rendue hors du Royaume de Bohême.

„ *Il est très-peu important* qu'après que la *Gar„ nison sera sortie, les Troupes de la Reine en„ trent une ou six heures après; mais il est nécess„ saire que les Officiers & Commissaires de Sa Ma„ jesté commandées pour faire les inventaires & „ recevoir les effets dans les magazins de guerre „ & de vivres, où tout sera fidélement consigné, „ entrent dans Prague le 30. de ce Mois*, jusqu'au„ quel tems *on s'attend que rien de ce qui regar„ de lesdits effets, dépendans de l'Artillerie, pon„ tons ou vivres, ne sera aliéné ni détourné. La „ route de la marche sera ainsi que Mr. de Che„ vert le souhaite, horsque la Garnison ne touche„ ra point la Ville de Pilsen, mais elle fera séjour „ en quelque endroit des environs. Toutes les „ hostilités cesseront, mais il ne sera permis à qui „ que ce soit d'apporter des denrées dans la Pla„ ce avant l'évacuation. Mr. de Chevert aura „ la bonté de donner sa parole d'honneur pour „ le retour des ôtages de la Ville de Prague. Il „ aura aussi celle d'en donner avis au Maréchal „ de Bellille, aussitôt qu'il sera sorti de Prague, „ afin que ce Général fasse relâcher les Seigneurs „ qui sont au nombre de ces ôtages.*

„ Madame la Comtesse de Baviére reste à „ Prague avec un fils au berceau. Sa naissance, „ son

„ son âge, son état l'exemtent d'être comprise
„ dans un Traité. Mr. le Prince de Lobkowiz
„ est prié de trouver bon qu'elle demeure libre
„ de partir, quand bon lui semblera, avec tou-
„ te sa suite, & sans aucune difficulté, & qu'au
„ surplus il lui soit donné toute assistance pour
„ le transport de ses équipages, avec escorte.

„ *Madame la Comtesse de Baviére sera respectée
„ de nos Troupes comme de celles de France, &
„ cette Dame prendra ses commodités, comme elle
„ le jugera à propos.*

DE CHEVERT, *Brigadier des Armées du Roi.*

Le Prince de LOBKOWITZ *Feld-Maréchal.*

Mr. le Maréchal de Bellille avoit pris, en sortant de Prague, la sage précaution d'emmener quarante ôtages des plus distingués des trois Etats, & des plus attachés à la Reine de Hongrie. Les principaux étoient le Comte Retschinski Grand-Prévôt du Chapitre de l'Eglise Cathédrale, le Pére Péter Recteur du Collége des Jésuites de la vieille Ville, le Pére Schindler Recteur du Collége de la Ville neuve, le Comte Philippe de Collowrath, le Comte de Pachta, le Comte de Wratislau, Mr. Grafenstein Assesseur du Tribunal du Grand-Bourgrave, Mrs. Agricola, Neuperg, Nell & Bruckholtz, Conseillers de la Chambre des Appels; le Banquier Sich, le Jouaillier Harthmann, le Chirurgien Köhler, le nommé Kretschmer Aubergiste de l'Auberge appellée *le Tonneau d'or*, & plusieurs autres avec deux Rabins & deux Banquiers Juifs. De ces quarante ôtages, il

il y en eut un qui périt de froid, quelques autres en furent dangereusement malades.

En arrivant à Egra plusieurs Soldats & Officiers moururent pour s'être trop tôt approchés du feu; d'autres devinrent prodigieusement enflés. Il falut couper des bras & des jambes à quelques-uns. En un mot, on n'a jamais rien vu de plus affreux que les différens effets que produisirent sur ces troupes tant de souffrances & de fatigues. Plusieurs de ceux qui étoient arrivés sains & saufs à Egra, moururent de la fiévre chaude à Amberg, après un long & cruel délire qui tenoit de la rage.

Telle fut la fin du fameux Siége de Prague, pendant lequel les Assiégeans tirérent six mille coups de canon, & jettérent trois mille six cens bombes; siége qui couta bien de l'argent à la Reine de Hongrie, & qui fit un honneur que je ne crois pas que personne ose contester aux Troupes Françoises. Elles y perdirent beaucoup de braves gens, & ces vieilles Légions qui avoient traversé l'Allemagne, y furent presqu'entiérement fondues. Du côté des Autrichiens la perte ne fut pas petite, & ce siége leur couta près de dix mille hommes, sans qu'ils pussent venir à bout de faire une brêche tant soit peu passable, ni de joindre leurs paralléles. Cependant il faut convenir qu'ils se comportérent avec beaucoup de bravoure dans les différentes sorties que la Garnison fit sur eux, & il n'en faloit pas peu pour arrêter l'impétuosité d'un Ennemi audacieux, dont l'ardeur naturelle étoit considérablement augmentée par le désir d'échapper à la honte d'être faits prisonniers de

guerre.

guerre. Il n'y eut que les Malades qui se trouvérent en assez grand nombre à Prague, lors de la Capitulation, qui subissent cette dure loi. Dans la suite le nombre des Prisonniers François, y compris ceux qu'on avoit pris dans le Cercle de Léthoméritz, s'est trouvé monter à plus de douze mille; & malgre le Cartel qui avoit été conclu en Bohême entre les deux Nations, ils ont été envoyés en Hongrie, d'où quelques-uns se sont sauvés en Turquie, quelques autres sont morts de miséres, & le plus grand nombre a pris parti dans le peu de Troupes que l'on a laissées en Hongrie pour la garde de ce Royaume. Ces Prisonniers ont été souvent exposés à d'étranges incartades de la part de Mrs. les Hussars. Je me souviens à ce propos qu'étant à Olmutz, lorsque Mentzel y étoit avec sa femme, il invita à diner quelques Officiers du Régiment de la Fére qui avoient été pris dans le Cercle de Léthoméritz. Il me fit l'honneur de m'inviter aussi, & comme Mr. le Colonel n'entendoit pas la Langue Françoise, je leur servois d'interpréte à tous. Sur la fin du repas, Mentzel s'avisa de faire apporter quelques Croix de St. Louis, parmi lesquelles il y en avoit deux qui paroissoient avoir appartenu à quelques Commandeurs ou Grands-Croix. Après qu'il eut étalé ces trophées de sa bravoure, il demanda à ces Officiers, s'ils ne croyoient pas qu'il pût faire un Chevalier de St. Louis, sans être Roi de France. Ils lui répondirent d'un air dédaigneux, qu'il pouvoit faire ce qu'il voudroit. Sur cela Mentzel se leva, mit une de ces

Croix

Croix à un laquais crasseux qui servoit à table, & lui dit qu'il le faisoit Chevalier de St. Louis. Les Officiers en question me firent entendre qu'ils étoient bien étonnés qu'on les invitât pour leur donner une mortification aussi grossiére, & pour les rendre témoins d'une scéne aussi impertinente qu'incivile. J'ai cru devoir ajoûter ce dernier coup de crayon, pour achever le portrait d'un homme qui a fait tant de bruit, & pour faire comprendre le desagrément qu'il y a d'être prisonnier.

Après la retraite totale des Troupes Françoises, tout fut tranquille dans Prague, excepté ceux qui avoient paru attachés à l'Empereur. On établit un tribunal contre ceux de ce parti, qui fut bientôt dissipé, les principaux ayant d'abord été enlevés & menés en Hongrie. On défendit d'avoir aucun commerce ni avec les François ni avec les Impériaux. Le jeune Prince de Mansfeld, pour être venu chez le Grand-Bourgrave avec une cocarde blanche, reçut les plus cruels traitemens de la part d'un Lieutenant de Hussars, qui s'excusa sur ce qu'il l'avoit pris pour un Officier François, quoique le Prince lui eût dit son nom.

Il ne restoit plus aux François dans toute la Bohême que la Forteresse d'Egra, & il ne me reste plus pour finir l'Histoire de cette guerre, qu'à raconter quel fut le sort de cette Place, & par occasion quelques événemens remarquables arrivés durant le blocus d'Egra.

Le Prince de Lobkowitz avoit reçu ordre de quiter la Bohême & de s'approcher du Haut-Platinat avec son Armée, pour resserrer François de ce côté-là, & leur couper le com-

communication avec Egra & Amberg. Ce Général exécuta cet ordre, & posta ses troupes le long du Naab jusqu'à Kyrn, ce qui en effet empêchoit les François d'être informés de ce qui se passoit à Egra; tout ce qu'ils en savoient, c'est que le Général Festitits s'étoit répandu avec ses Hussars autour de la Place, & la tenoit bloquée de façon qu'il n'y entroit presque rien. La Garnison étoit foible, & elle manquoit de tout. Le Maréchal de Broglio résolut de la ravitailler, & d'y jetter des Troupes fraîches. Il fit partir sous Mr. du Cayla dix Bataillons & trente Escadrons avec un Convoi considérable de munitions de bouche destiné pour Egra. Mr. du Cayla força quelques postes du Prince de Lobkowitz, & arriva heureusement près d'Egra, où il fit entrer son Convoi & quatre Bataillons; & après avoir retiré l'ancienne Garnison, il revint sur ses pas sans le moindre accident, les Hussars & les Cuirassiers s'étant retirés à son approche des postes qu'ils occupoient sur sa route.

Cet avantage fut bientôt effacé par ceux que le Prince Charles remporta d'abord après. Pour bien comprendre la conduite de ce Prince, il faut se figurer une partie des Troupes Françoises sous Mr. de Broglo Genéral en Chef postées au Nord du Danube, le Comte de Saxe commandant celles qui étoient depuis Weichs jusqu'à Stadt-Am-Hoff: l'autre partie au Midi, le long de l'Iser: le Prince de Conti avec douze mille hommes à Landau, le Feld-Maréchal de Seckendorff avec le gros des Bavarois à Landshut, & le Général Minuzzi avec le reste à Erblach pour couvrir Braunau. Entre Brau-

nau

nau & Landau eſt le Château de Griesbach, & un peu plus bas un Bourg nommé Pfarrekirch. Les Autrichiens étoient maîtres du premier poſte; les François les en chaſſérent & y mirent une petite Garniſon. Le Partiſan La Croix étoit à Pfarrekirch avec ſa Compagnie Franche, & celles de du Moulin & Dulimont. Quelqu'Infanterie Françoiſe occupoit Eggenfeld & Thann. Tous ces poſtes n'étoient que pour aſſurer la communication avec le Corps du Général Minuzzi poſté avantageuſement près de Braunau, & pour favoriſer les ſecours qu'on devoit lui envoyer en cas d'attaque. Le Comte de Seckendorff connoiſſant la foibleſſe des Troupes qui occupoient ces petits poſtes, ne ceſſoit d'écrire aux Généraux François de les renforcer, leur prédiſant que lorſqu'ils y penſeroient le moins ces quartiers ſeroient enlevés, & Mr. de Minuzzi accablé par les forces ſupérieures de l'Ennemi. Tout cela ne ſervit de rien: les poſtes ne furent point renforcés, & les prédictions du Feld-Maréchal Impérial furent vérifiées. Un détachement de l'Armée du Prince Charles reprit Griesbach. De-là on marcha à Pfarrekirch, & on enleva le Capitaine La Croix, qui quoique ſurpris ſe défendit en vaillant homme; mais il falut céder au nombre, il fut bleſſé & pris avec tout ſon monde.

A cette nouvelle, les François abandonnérent Eggenfeld, Thann, & vinrent joindre le Prince de Conti, qui craignant que le Prince Charles ne marchât à Landau, abandonna ce poſte & ſe retira de l'autre côté de l'Iſer. Mais le Prince Charles n'avoit d'au-

d'autre but que d'accabler le Général Minuzzi, & l'ayant mis hors d'état de pouvoir être secouru, il marcha à lui, le força dans son poste avantageux, tailla en piéces tout ce qui fit quelque résistance, prit Minuzzi même prisonnier de guerre avec plusieurs autres Généraux Bavarois; en un mot il remporta une victoire complette & aisée, grace à la mauvaise conduite de Mr. de Broglio, qui jaloux & ennemi secret de Mr. de Seckendorff, ne fut pas fâché de lui préparer la mortification de voir les Autrichiens rentrer dans un Pays d'où le Feld-Maréchal Impérial les avoit si glorieusement chassés. Pour peu qu'il eût voulu agir de bonne foi, il n'auroit pas négligé de faire renforcer les postes en question, & de secourir efficacement le Comte Minuzzi.

Il allégua divers prétextes pour colorer son procédé, & s'aboucha même avec Mr. de Seckendorff, pour concerter les mesures les plus propres à arrêter les progrès du Prince Charles. Ils convinrent de se joindre & d'agir ensemble. Mais Mr. de Broglio ne fit pas assez de diligence, & non seulement le Prince Charles eut le tems de faire investir Braunau, où s'étoient retirés les débris de l'Armée de Minuzzi, mais aussi de prendre Bourghausen au-dessous de Braunau.

L'attention de ce Prince étoit de se mettre entre Mrs. de Broglio & de Seckendorff, afin d'achever de battre en détail les François & les Bavarois, comme il avoit déjà commencé à le faire. Dans cette vue il vint se poster

à Thann avec une partie de l'Armée, pendant que l'autre faisoit le siége de Braunau. De Thann il fit un gros détachement pour venir s'emparer de Dingelfing, poste important qui le rendoit maître de l'Iser. Les François y avoient une forte Garnison, & des ponts de communication.

Le Comte de Daun chargé de cette expédition s'approcha de Dingelfing avec environ neuf mille hommes, la plupart Croates & Pandoures. Il fit d'abord sommer le Marquis du Châtelet, qui commandoit dans ce poste, & qui répondit qu'il vouloit mériter l'estime de Mr. le Comte. Mr. Phelippes, Lieutenant-Général qui étoit aux environs de Dingelfing avec quatorze Bataillons & douze Escadrons, ne jugea pas à propos de se mesurer avec le Comte de Daun, & dès qu'il eut avis de son approche il passa de l'autre côté de la Riviére, où il s'arrêta pour favoriser la retraite de la Garnison au cas qu'elle ne pût se soutenir. Après quelque résistance, les Troupes de la Reine plantérent leurs échelles & emportérent la Place d'assaut. Tout fut d'abord passé au fil de l'épée, Bourgeois & Soldats. Les bombes avoient déjà embrasé une partie de la Ville, & le feu avoit dejà fait périr bien des innocens. La Garnison se sauva par les ponts qu'elle avoit sur l'Iser, & joignit Mr. Phelippes après avoir brulé & détruit ses ponts. Mr. de Daun eut bien de la peine à faire cesser le pillage & à éteindre le [illegible] là ce Géneral marcha à Landau qu'il [illegible] même maniére, & qui fut traité de-

de-même. La Garnison Françoise, que le Prince de Conti y avoit laissée en se retirant, se sauva après quelque résistance. Le feu prit à la Ville, on ne sait comment: les Autrichiens disent que ce furent les François qui l'y mirent en voulant détruire leur magazin, & les François prétendent que ce furent les Croates. Il seroit malaisé de décider lequel des deux parties a raison, je crois même qu'il est très-difficile, même à ceux qui ont été le plus à portée, de décider par qui est venu cet accident. Ce qu'il y a de sûr, c'est que beaucoup d'habitans périrent dans les flammes, & que le reste fut réduit à la derniére misére. Il n'est pas moins vrai que les Autrichiens faisoient courir plusieurs bruits desavantageux aux François pour les rendre odieux aux Bavarois, & augmenter la mesintelligence qui étoit entre les deux Nations. Ils avoient leurs raisons pour en user ainsi, & moi j'en ai de fort bonnes pour laisser au Lecteur la liberté de croire tout ce qu'il voudra.

Pendant que le Prince Charles poussoit si vivement les François & les Bavarois, l'Empereur étoit à Munich, où il étoit venu de Francfort, pour relever par sa présence le courage abattu de ses Peuples. A la nouvelle des progrès de ses Ennemis, ce Monarque ne se crut pas en sûreté. Il quita sa Capitale & sortit entiérement de son Electorat pour se rendre à Augsbourg, d'où les nouveaux progrès du Prince Charles les chassérent ensuite.

D'un autre côté la Reine de Hongrie se faisoit couronner Reine de Bohême à Prague, où elle apprit toutes ces bonnes nouvelles avec les sentimens qu'on peut s'imaginer.

Le Prince Charles se vit en fort peu de tems, non seulement maître de l'Inn & de l'Iser, mais encore du Naab, le Prince de Lobkowitz ayant obligé le Comte de Saxe à abandonner Amberg, Bourglenfeld, Régenstauff, Sadt-am Hoff, & à se replier vers le Danube.

Le Maréchal de Broglio se doutant bien que le dessein du Prince Charles étoit de passer ce Fleuve, avoit rassemblé la plus grande partie de ses forces, pour empêcher ce passage; le reste de ses troupes étoit le long de l'Iser, & faisoient mine de vouloir aussi défendre le passage de cette Riviére. Mais ils n'y réussirent pas; les Troupes de la Reine passérent l'Iser & le Danube sans la moindre résistance de la part des François, qui se retiroient d'un côté, & les Impériaux de l'autre.

Pendant que cela se passoit, le Maréchal de Noailles s'étoit approché du Mein, pour observer les Autrichiens, Anglois, Hannovriens & Hessois qui s'étoient avancés aux environs de Francfort, menaçant la Lorraine & la Baviére. Le dessein de Mr. de Noailles étoit de couvrir la Lorraine, & de favoriser le retour de Mr. de Broglio, qui, ayant fait savoir à la Cour qu'il ne pouvoit plus se soutenir en Baviére, avoit reçu ordre de revenir en France. Mr. de Noailles fit un Détache-

ment

ment de douze mille hommes, sous les ordres de Mr. de Ségur, le même qui avoit rendu Lintz. Ce détachement traversa la Franconie & la Suabe, & se posta sur le Schellemberg, lieu fameux près de Donawerth. Les François fuyoient de tous côtés en Baviére devant les Autrichiens, & l'on ne peut nier que la mauvaise manœuvre de Mr. de Broglio n'en fût la principale cause. Sa négligence alla si loin, que l'Empereur le soupçonna d'avoir voulu sacrifier ses Troupes Bavaroises & ses Etats héréditaires aux motifs de haine & de jalousie qui l'animoient contre Mr. de Seckendorff. Mr. de Broglio n'a jamais eu une fort grande réputation: l'affaire de la Secchia, où par négligence il laissa égorger quatre mille hommes des meilleures troupes de France, cette affaire, dis-je, le rendit fameux: auparavant il n'étoit presque pas connu. Il avoit assez bien effacé le souvenir de cette funeste époque, par sa conduite en Bohême; mais celle qu'il tint en Baviére renouvella les anciennes idées, & tout le monde raisonnable convint que jamais Général n'avoit moins mérite d'être appellé *le Turenne de ce Siécle*. Je me flatte de n'être pas de ceux qui ne jugent du mérite d'un Capitaine, que par les succès qui accompagnent ses entreprises. Je laisse à part les événemens; je n'examine que les mesures & la conduite. C'est-là ce qui détermine l'estime ou le mépris que j'ai pour un Chef d'Armée. Tout bien considéré, il me paroît qu'il y a eu, ou beaucoup d'incapacité, ou beaucoup de mau-

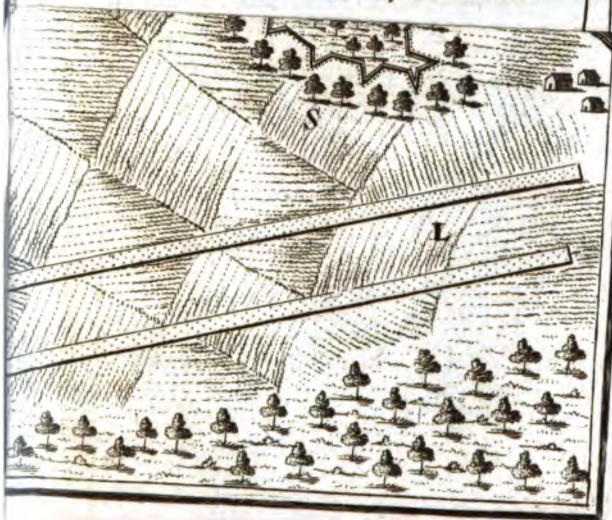
vaiſe-foi dans le fait de Mr. de Broglio pendant la campagne de 1743.

Ce Général ſe retiroit en hâte ſous le canon d'Ingolſtadt, d'où il ſe porta du côté de Donawerth, pendant que le Comte de Seckendorff alloit chercher chez les Cercles de l'Empire un aſyle pour les triſtes reſtes de l'Armée Impériale. Toute la Baviére retomba de-nouveau au pouvoir des Autrichiens. Ils prirent Deckendorff, Landshut, Braunau, Straubingen, Munich & Kelheim. Il ne reſtoit plus à l'Empereur qu'Ingolſtadt & Donawerth avec le Château de Rothemberg. Ce Monarque ne ſe crut pas en ſûreté à Augsbourg. Il en partit le 26. de Juin, & reprit la route de Francfort. Il apprit ſur ſon chemin la nouvelle de la Bataille de Dettingen. Comme j'en ſai des particularités que le Public ignore, & que j'en ai entendu faire des rélations très-différentes de celles qu'on a vues dans les Gazettes aux principaux Généraux Anglois, Autrichiens & Hannovriens, & qu'un des meilleurs Ingénieurs de l'Armée des Alliés m'en a fourni un plan exact, je m'arrêterai un moment pour en faire le récit, & donnerai en même tems une copie du plan.

L'Armée alliée étoit campée ſur deux lignes ſur la rive droite du Mein, & le Roi d'Angleterre qui y étoit arrivé depuis peu, avoit établi ſon quartier-général à Aſchaffenbourg, Ville appartenant à l'Electeur de Mayence. Le terrain que l'Armée alliée occupoit, étoit reſſerré d'un côté par le Mein,

&

d'e Redoute garnie de Canons.
Hanriens. **D**. Camp des Autrichiens.
noienne. **G**. Art. Autrichienne.
resarde. **K**. Leur Ordre de Bataille.
de François.
000 Hommes qui Passérent sur les Ponts de
ils Etoient Rangés lors du Combat.
000. H. Cachés dans le Bois pour tomber

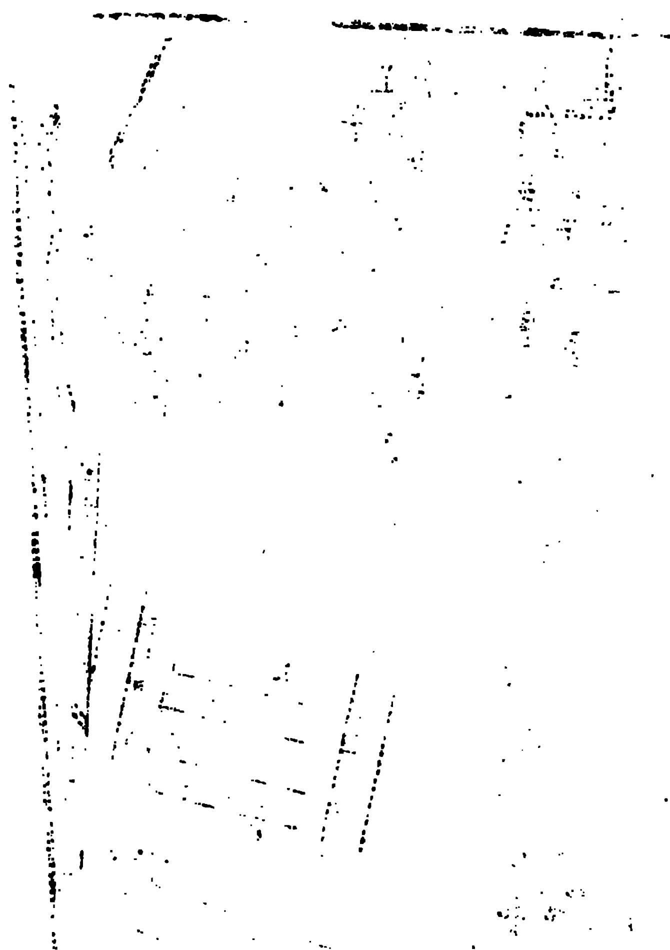


hau-
n'a-
ubſi-
orge
orps
pour
ɔient

ıutre
ːoins
Roi
ſtadt
ſſous
deux
Les
ſſen-
ıçois

d'af-
et il
'is-à-
pont
.ſqua
ːnt à
eues
ques
ır la
ɔient
ſſant
lt en-
cette
ːſque
ıvoit

Le



& de l'autre par une chaîne de collines hautes & couvertes de bois. Cette Armée n'avoit point de magazin. Elle tiroit sa subsistance de la Franconie, & le Prince George de Hesse étoit près de Hanau avec un Corps de Troupes Hessoises & Hannovriennes pour favoriser le transport des vivres qui venoient de ce côté-là.

Le Maréchal de Noailles étoit de l'autre côté du Mein. Son Armée, pour le moins aussi forte & aussi belle que celle du Roi d'Angleterre, s'étendoit depuis Sélingestadt sur la gauche, jusqu'à un hameau au-dessous d'Aschaffenbourg sur la droite. Les deux Armées étoient séparées par le Mein. Les Anglois étoient maîtres du pont d'Aschaffenbourg couvert d'une redoute, & les François en avoient deux à Sélingestadt.

L'attention de Mr. de Noailles étoit d'affamer l'Armée Angloise. Pour cet effet il fit tirer un retranchement dans un Bois vis-à-vis d'Aschaffenbourg, ce qui rendit le pont de cette Ville inutile à l'Ennemi, & le masqua entiérement. Il posta uu gros détachement à Miltenberg, Bourg situé à quelques lieues au-dessous d'Aschaffenbourg. Il mit quelques Compagnies dans le Village de Leider sur la gauche du Bois retranché, ses piquets étoient tout proche du Mein, & ses partis passant cette Riviére sur les ponts de Sélingestadt enlevoient tout ce qu'ils rencontroient. De cette maniére l'Armée Angloise ne tiroit presque plus de vivres de la Franconie, & ne pouvoit subsister dans la position où elle étoit.

Le Roi d'Angleterre, convaincu de la nécessité de chercher une situation plus favorable, assembla à Aschaffenbourg son Conseil de guerre. Tous les Généraux furent d'avis de décamper, & de s'approcher de Francfort. Là-dessus les ordres furent donnés pour marcher vers Hanau, où le Prince George étoit avec une partie des Hannovriens & les Hessois.

Mr. de Noailles avoit bien prévu que l'Ennemi prendroit ce parti, comme le seul propre à rémédier à la disette qui régnoit dans leur camp. Il forma là-dessus un des plus beaux plans dont on ait ouï parler depuis longtems, mais qui ne réussit pas par la présomtion & l'indocilité d'un de ses Généraux, qui gâta tout & sauva l'Armée Angloise du plus éminent danger où jamais Armée se soit trouvée; & si Mr. le Duc de Grammont eût exécuté les ordres qu'on lui avoit donnés, il est très-sûr que le Roi d'Angleterre étoit pris avec plus de douze mille hommes de ses Troupes. On en jugera par les choses que je vais raconter.

Mr. le Maréchal de Noailles, parfaitement instruit des mouvemens de l'Armée ennemie, avoit l'œil sur Aschaffenbourg; il ne vit pas plutôt que les Anglois l'abandonnoient, qu'il y envoya des troupes; en même tems il fit passer le Mein à cinq Brigades d'Infanterie sous les ordres du Duc de Grammont, à qui il ordonna de se poster dans le Village de Dettingen, & de n'en pas bouger jusqu'à ce qu'il l'en fit avertir. Il posta une Brigade d'Infanterie dans le Village de Groswelnitzheim. Six battéries de canon placés le long du Mein ton-

tonnoient pendant ce tems-là ſur l'Armée Angloiſe, qui n'avoit garde de pénétrer les meſures que le Général François prenoit contre elle, tant le terrain étoit propre à cacher tous ces mouvemens.

Le Village de Dettingen eſt partagé par un ruiſſeau qui coule des montagnes, & va ſe perdre dans le Mein. Ce ruiſſeau forme une eſpéce de ravin au-deſſus du Village, & ſes bords ſont remplis d'arbres & de haies vives. On y arrive par un chemin creux, qui eſt un vrai coupe-gorge. L'Armée alliée défilant ſur pluſieurs colonnes ne pouvoit paſſer que par-là. Le Maréchal attentif à ſes mouvemens, n'attendoit que le moment où l'avant-garde & la premiére colonne ſe trouveroient engagées dans ce chemin, & en-deçà du ruiſſeau, pour donner ordre à Mr. de Grammont de ſortir de ſon poſte, & de ſe placer entre la colonne & le ruiſſeau pour l'attaquer à dos, pendant que la Maiſon du Roi & toute la Cavalerie avec le gros de l'Infanterie, qui occupoient la plaine entre le Village de Dettingen & un Bois ſur la gauche, la chargeroient en front; & pour que les autres colonnes ne puſſent pas venir au ſecours de celle-là, il ne ceſſoit de les faire foudroyer par ſon canon, qui cauſoit beaucoup de desordre dans les troupes des Alliés; car jamais canon ne fut peut-être mieux ſervi que celui des François le fut cette fois-là; & pluſieurs Officiers de diſtinction eurent les bras & les jambes emportées, ſans compter des rangs entiers de Soldats qui furent écraſés. Outre cela, Mr. de Noailles faiſoit mar-

 cher

cher quelques Brigades pour renforcer les troupes qu'il avoit mises dans Aschaffenbourg, & elles devoient s'avancer sur les derriéres de l'Ennemi pour escarmoucher & l'amuser, pendant qu'on frapperoit le grand coup que le Maréchal méditoit.

Il ne s'agissoit pas de moins que de prendre le Roi d'Angleterre, qui étoit à la tête de la premiére colonne, & de lui enlever dix à douze mille hommes d'un seul coup de filet. Les mesures étoient si justes, que le succès en paroissoit infaillible. Qui croiroit que l'imprudente vivacité, pour ne pas dire l'étourderie d'un seul homme, ait rendu inutiles des précautions si sages & si bien compassées? Cependant la chose est décidée, & j'ai vu des Généraux Anglois & Allemans boire à la santé de Mr. de Grammont pour avoir sauvé leur Armée par sa manœuvre. Ce Seigneur, qui commandoit les Gardes Françoises, ne fut pas plutôt arrivé à son poste, que sans se souvenir des ordres de son Général, il passa le ravin, & son exemple entraîna la Cavalerie de la Maison du Roi, & quelques Régimens de Cavalerie.

Le tems que ces troupes mirent à faire ce mouvement, les embarras qu'elles trouvérent dans leur passage, tout cela donna à l'Ennemi le loisir de se mettre en ordre. Il ne faut pas beaucoup de tems pour ranger sur plusieurs lignes une Armée qui marche en grosses colonnes serrées. On fut bientôt prêt à recevoir les François, qui venoient un peu en desordre à cause de la difficulté du terrain.

Le

Le Maréchal de Noailles étoit de l'autre côté du Mein, où il alloit donner ses derniers ordres, pour faire renforcer le poste d'Aschaffenbourg, lorsqu'il apprit la manœuvre de Mr. de Grammont. Il en fut au désespoir, mais il n'y avoit plus moyen d'y rémédier. Le dessein étoit éventé, le ravin passé, & il faloit vaincre ou périr. Il ne pensa plus qu'à faire soutenir Mr. de Grammont. Pour cet effet il se porta près de Dettingen, & ordonna au reste des troupes d'avancer. Le terrain qui, sans ce contre-tems, auroit dû être favorable aux François, leur devint desavantageux. Leur Artillerie même, si avantageusement postée, leur fut inutile dès le moment qu'on se mêla; car comme elle ne pouvoit tirer que sur les flancs de l'Ennemi, ces coups auroient pu porter aussi-bien sur les François que sur les Alliés. Ils ne tirérent guére pendant le combat qu'avec quatre petites piéces qui fermoient leur aile droite, comme on le peut voir sur le Plan. L'Artillerie des Alliés au-contraire fut placée avantageusement sur le front de la Bataille. Un vent de Sud-Est qui soufloit portoit la fumée dans les yeux des François, & une batterie, qui fut placée sur une hauteur à l'endroit marqué I sur le Plan, foudroya la gauche de l'Armée Françoise, & causa une perte effroyable.

Du premier choc, la Maison du Roi renversa la premiére & la seconde ligne de la Cavalerie Angloise, & l'auroit entiérement défaite, si l'Infanterie avoit eu le même succès: mais après avoir essuyé, sans tirer un coup

de fusil, trois décharges de canon & de mousquetterie dans un terrain serré & inégal, les Gardes Françoises lâchérent le pied, & gagnérent le bord du Mein. On les poussa sans leur donner le tems de se reconnoître. Ils se jettérent dans la Riviére & la passérent à la nâge, non sans perdre beaucoup de monde, les uns noyés, les autres canardés à coups de mousquet. Le reste de l'Infanterie fit ferme encore quelque tems. Mais les Alliés ayant percé par le vuide que la fuite du Régiment des Gardes venoient de faire, repoussérent quelques Régimens ennemis qui s'étoient coulés le long du Mein pour les prendre en flanc, & tombérent eux-mêmes sur le flanc droit de l'Ennemi. L'Infanterie Françoise & une partie de la Cavalerie, commença à reculer, & à se battre en retraite du côté du ravin, qu'elle repassa à la faveur des charges que faisoit la Maison du Roi. Cette vaillante Troupe n'a peut-être jamais paru avec plus d'éclat que dans cette funeste journée. Exposée à un feu violent d'artillerie & de mouquetterie, qui la prenoit en front & en flanc, & à la faveur duquel la Cavalerie Angloise s'étoit ralliée, elle ne cessa de combattre, quoiqu'abandonnée de l'Infanterie & d'une partie de la Cavalerie. Elle revint plus de six fois à la charge, avec une intrépidité digne de sa réputation. Mais tout cela ne servit qu'à augmenter le nombre des morts: Il falut des ordres réitérés du Général pour les obliger à se retirer, & ils firent fort bien d'obéir; car ils étoient sur le point d'être

d'être enveloppés, & il falut se faire jour au-travers de plusieurs Bataillons & Escadrons, au milieu desquels ils se trouvérent insensiblement.

Les Gardes-du-corps, les Gendarmes, les Chevaux-Légers, les Mousquetaires & les Grenadiers à cheval, souffrirent infiniment du canon pointé sur la montagne, lequel portoit dans le flanc de l'aile gauche de l'Armée Françoise. Ils se retirérent après quatre heures de combat, & après avoir fait des prodiges de valeur. Ils repassérent le ruisseau en bon ordre, & firent encore ferme sur une hauteur; mais Mr. de Noailles leur ordonna de repasser le Mein, ce qu'ils firent sans qu'on osât s'y opposer, tant leur contenance étoit encore fiére.

Cette Bataille ne décida de rien. La perte fut égale, & quoique les Alliés restassent maîtres du champ de bataille, ils l'abandonnérent le moment d'après, & avec tant de hâte, qu'ils y laissérent tous leurs blessés, qu'ils recommandérent aux soins de Mr. de Noailles. Les François prirent une Piéce de canon, quatre Etendars & six Drapeaux; mais en revanche la Maison du Roi perdit deux Etendars, ce qui ne lui étoit encore jamais arrivé. Du côté des Alliés le Général Clayton fut tué, le Duc de Cumberland blessé d'un coup de feu à la jambe, & le Duc d'Aremberg à la poitrine. Le Général Monroy & son fils eurent la jambe cassée d'un même coup de canon. Les principaux tués & blessés des François étoient, le Duc de la Roche-

chou-

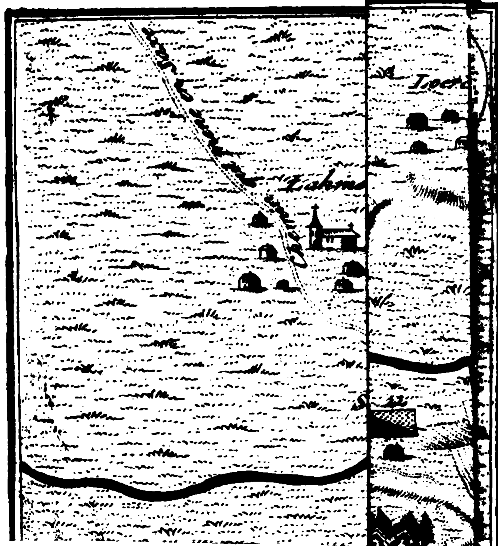
chouart, les Marquis de Fleuri & de Sabran tués; le Prince de Dombes, le Comte d'Eu, les Ducs d'Ayen, d'Harcourt & de Boufiers blessés. Une quantité prodigieuse de Gardes-du-corps, Gendarmes, Chevaux-Légers, Mousquetaires, d'Officiers-aux-Gardes & du Régiment du Roi tués ou blessés. Les Anglois firent beaucoup de réjouïssances pour cette prétendue victoire. Le peuple de Londres se livra à des excès de joie qui tenoient de l'extravagance, mais au fond l'avantage se réduisoit à avoir échappé à un danger évident Et

L'inexépérience indocile
Du compagnon de Paul-Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

Pendant que cela se passoit sur le Mein, Mr. de Broglio arrivoit aux environs de Donawerth, où le Comte de Segur l'attendoit. De-là traversant la Suabe & la Franconie, il gagnoit à grands pas les bords du Rhin, poursuivi sans relâche par des troupes légéres du Prince Charles. Enfin il eut le bonheur de passer le Rhin & de se mettre en sûreté, non sans qu'il en coutât bien des équipages. Tous ceux du Marquis de Rosen furent pillés, de-même que ceux de Mr. le Prince de Guise & de Mr. de Monconseil. Deux cens Grenadiers & Dragons qui les escortoient, furent hachés en piéces entre Halle & Oeringen dans le Comté de Holac.

Le Prince Charles suivoit cette Armée sans pouvoir l'atteindre. Il avoit laissé un Corps de





uze à quinze mille hommes ſous le Gé- Berenklau pour réduire Ingolſtadt, Pla- onſidérable qui pouvoit faire une longue ance, & que Berenklau n'auroit jamais avec ſi peu de monde, ſi le Comman- avoit fait ſon devoir. Ce Commandant t Mr. de Grandville, vieux homme à de- imbécile, & qui n'avoit d'autre mérite d'être beaufrére de Mr. de Broglio. Di- e Lieutenant d'un tel Chef, il rendit la Pla- au bout de quatre ſemaines à une Armée Pandoures. Ainſi finit la guerre de Ba- ére. L'Armée de l'Empereur prit le parti e la neutralité, & le Prince Charles fit de ains efforts pour établir le théatre de la guerre de Baviére.

Cependant la Ville d'Egra étoit toujours bloquée, & les troupes qui formoient le blocus n'avoient fait que changer de Général, & au-lieu de Feſtititz, c'étoit le Général Comte de Collowrath qui les commandoit. Je ne dirai rien ici de la poſition des poſtes du blocus, ni des ouvrages que la Garniſon avoit ajoûtés aux anciens; on peut voir tout cela dans le Plan que je donne ici, & que j'ai levé moi-même ſur les lieux.

Les munitions de bouche que Mr. du Cayla avoit introduites dans Egra, commencérent à diminuer conſidérablement dès le mois de Juillet. La Garniſon paſſa tout ce mois-là ſans pouvoir avoir de viande, & les Soldats étoient réduits à manger les chats & les chiens, après avoir mangé les chevaux. Le Comte de Collowrath, qui eſt un Seigneur plein

plein de bonté & de politesse, envoyoit quelquefois un veau à Mr. d'Hérouville Commandant de la Place, & à Mr. le Comte de Lannion Colonel du Régiment de Médoc. On ne se faisoit pas grand mal de part ni d'autre. La Garnison auroit voulu être assiégée dans les formes; mais la Reine de Hongrie ne vouloit pas qu'on leur fît cet honneur, & prétendoit qu'on les fît prisonniers de guerre sans qu'on les honorât d'un coup de canon. Les François regardant cela comme un grand affront, aimoient mieux tout souffrir que de se rendre de cette maniére. Mr. Desalleurs, instruit du triste état de cette Garnison par un Capitaine au Régiment de Bourgogne nommé *La Morliére*, qui étoit sorti de la Place résolu de se faire tuer, ou de passer en Saxe, Mr. Desalleurs, dis-je, entreprit de faire entrer un Convoi de cinquante bœufs avec quelques autres provisions dans la Place, & par le moyen d'un Déserteur à qui on promit sa grace, il écrivit au Commandant ce qu'il devoit faire pour recevoir ce Convoi, qu'il fit conduire par le Sr. Boutet son Sécretaire jusques sur les frontiéres de Bohême. Le jour fixé, le Gouverneur avoit fait un gros détachement qui devoit s'avancer sur la frontiére ponr recevoir le Convoi & l'amener. Mais tout cela fut inutile, le Détachement fut obligé de rentrer sans avoir vu de Convoi. Les Hussars en avoient eu le vent, & l'avoient été enlever avant qu'il fût hors de la Saxe, sans se soucier de la neutralité de cet Electorat. Le Sécretaire fut pris, & faillit

lit à être massacré, pour une montre d'or qu'il avoit & que les Hussars se disputoient.

Ce coup ayant manqué, la Garnison d'Egra se trouva à la derniére extrémité. Les Soldats étoient obligés de sortir en cachette pour aller chercher des raves dans la terre aux environs de la Place. Les Croates les surprenoient & les massacroient, mais la faim les pressoit trop pour qu'ils en devinssent plus sages. Les Habitans sortoient en foule de la Place, & dès le mois d'Août il n'en restoit pas deux cens. Comme ils avoient emporté avec eux tout l'argent qu'ils avoient pu, la Garnison se trouva bientôt sans petite monnoye. Cela obligea le Gouverneur à faire battre des demi-sous d'étaim. J'en donne ici la figure.





Ils servoient pour payer le Soldat, & pour acheter le peu que les Paysans se hazardoient d'apporter, & qu'ils vendoient à un prix exorbitant, lorsqu'ils réussissoient à le faire parvenir dans la Place.

Enfin, après avoir souffert trois mois de suite la plus cruelle famine, cette brave Garnison fut obligée de se rendre prisonniére le 7. de Septembre 1743.

C'étoit un triste objet à voir que cette

Garnison. Les Officiers & les Soldats ressembloient plutôt à des ombres qu'à des corps, tant ils étoient maigres & décharnés. Lorsqu'on les eut desarmés, on les vit courir en foule vers leurs Drapeaux que les Autrichiens avoient saisis. Ils les baisoient les larmes aux yeux. Quelques-uns marchoient sur leurs armes qui étoient à terre, & les brisoient de rage & de douleur. On les fit sortir de la Place, & on les disperſa dans le cœur de la Bohême.

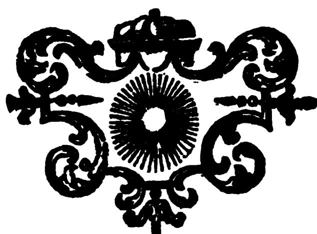
Les Régimens qui composoient cette Garnison étoient celui de Médoc, un Bataillon de Limousin, le Régiment de Bourgogne, & celui de Ponthieu. Les principaux Officiers étoient Mr. d'Hérouville Lieutenant-Général des Armées du Roi, & Commandant de la Place. Mr. le Comte de Claviére Brigadier & Lieutenant-Colonel du Régiment d'Enguien. Mr. le Comte de Lannion, Colonel du Régiment de Médoc, Mr. Palchet Lieutenant-de-Roi, Lieutenant-Colonel au Régiment de Luxembourg, Mr. de Mondose Major de la Place, Capitaine au même Régiment, de Landonniére Aide-Major, & Capitaine au Régiment de Piémont, Mr. de Monge Ingénieur en Chef & Brigadier.

Je dois avertir le Lecteur qu'il est faux que la Garnison d'Egra ait voulu se faire jour au travers du blocus, & que le Commandant ait menacé de mettre le feu à la Ville & de se retirer dans les ouvrages; cela n'est pas même dans la vraisemblance. La mort de Mr. d'Hérouville que le Gazetier de Cologne a tué pendant qu'il se portoit bien, pour être plus vraisemblable n'en est pas moins un conte fait à plaisir.

La

La prise d'Egra mit fin à la guerre de Bohême qui duroit depuis deux ans, & qui a été féconde en événemens remarquables pour le peu de tems qu'elle a duré.

FIN.



7/III R




Stanford University Libraries
3 6105 126 937 981

